

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

BEETHOVEN.

C'est moins le musicien que nous allons considérer dans cette biographie que l'homme. S'il s'agissait d'apprécier la musique de Beethoven, nous céderions la plume à notre ami et collaborateur Léopold Giraud, passé maître en cet art. Mais nous laissons de côté l'œuvre de l'artiste et ne voulons nous occuper que de sa personne, de son caractère et des vicissitudes de sa vie.

Il se pourrait bien, à notre avis, que le roman, dont le déclin est assez visible, fût en partie remplacé à l'avenir par des biographies telles qu'on les conçoit à présent, telles que Mme Audley vient d'en offrir un véritable modèle dans son volume sur Beethoven. Ces biographies, où l'on entre minutieusement dans tous les détails de l'existence d'un personnage; où l'on ne néglige d'indiquer ni ses goûts, ni ses habitudes, ni ses bizarreries; où l'on met à profit et sa correspondance intime et tous les témoignages des contemporains qui l'ont vu et dépeint; où l'on cherche enfin à placer sous nos yeux un type étudié à fond et fouillé aussi soigneusement, grâce à la connaissance des documents positifs, que pourrait le faire la plus libre et la plus riche imagination; ces biographies présentent tout l'intérêt du roman, avec cet avantage qu'elles reposent sur des réalités, au lieu d'être fondées sur des fictions. Elles ne sont pas destinées à supplanter complètement le roman; ce dernier genre a existé, de tout temps, et de tout temps il existera; il sert à traduire des conceptions idéales que nulle autre forme littéraire ne saurait exprimer. Mais nous voulons dire, que la biographie peut, et doit, probablement, faire une concurrence heureuse à l'immense, et peut-être abusive production de la littérature romanesque pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler.

L'étude de la vie des hommes célèbres offre, en effet, des combinaisons aussi pathétiques, présente des problèmes de physiologie aussi attachants que la fantaisie des conteurs en puisse inventer. Quel thème romanesque plus original, plus frappant, par exemple, que celui-ci ? Un des maîtres de l'art musical, un grand compositeur, qui est atteint par la surdité ; qui cesse graduellement d'entendre ces concerts dont il charme les hommes ! Par quelles scènes touchantes se révélera cette funeste infirmité ? Quels terribles ravages ce supplice, en grandissant, exercera sur une âme énergique et passionnée ? Jusqu'où pourra être poussée cette cruelle ironie du sort ? Voilà certes un sujet de roman, s'il en fut jamais. Eh bien ! l'histoire l'a traité avec une bien autre autorité qu'aucun romancier ne l'aurait su faire : c'est là précisément la destinée de Louis van Beethoven.

Beethoven avait trente ans à peine, lorsqu'il écrivait à un médecin, son ami : " Un démon envieux, ma mauvaise santé, a jeté une méchante pierre dans mon jardin, c'est-à-dire que le sens de l'ouïe s'affaiblit chaque jour d'avantage chez moi depuis trois ans. Je dois avouer que je passe ma vie bien tristement. Depuis deux ans, j'évite presque toutes les sociétés, parce qu'il m'est impossible de dire aux gens : *Je suis sourd*. Si mon art n'était pas la musique, cela irait encore. " Un peu plus tard, en 1802, dans un testament tracé pour ses frères, il redouble ses plaintes : " D'un tempérament vif et bouillant, sensible au plaisir de la société, j'ai dû de bonne heure m'en éloigner et mener une vie solitaire. M'arrivait-il parfois de vouloir me mettre au-dessus de mes préoccupations, combien j'y étais cruellement ramené et forcé de rentrer en moi-même par la douloureuse expérience de ma surdité ! Hélas ! comment aurais-je pu confesser la faiblesse d'un sens qui, chez moi, devrait être plus parfait que chez tout autre, d'un sens que je possédai jadis dans toute sa plénitude et à un degré tel que peu d'hommes de ma profession en ont eu un semblable ? Non, je ne le pouvais. Si je m'approche d'un groupe, aussitôt je ressens une angoisse cruelle à la crainte de laisser apercevoir mon état. Quelle humiliation ! quand quelqu'un placé près de moi entend à distance les sons d'une flûte ou les chants des bergers que je ne saisis pas. De pareilles épreuves me plongeaient dans le désespoir, et il s'en fallut de peu que je ne misse fin à mes jours ! "

Cependant il est bientôt forcé de faire l'aveu de son infirmité qui suit une marche progressive. Dans un procès qu'il soutient pour obtenir la tutelle de son neveu, qu'il veut arracher à la veuve indigne de son frère, il est obligé de convenir avec les juges qu'il est *un peu dur d'oreille*. Sa maladie le contraint de bonne heure à prendre sa retraite comme exécutant. Dès 1814, il est condamné au silence ; il cesse de

Jouer en public, lui qui avait obtenu de si brillants triomphes comme virtuose. En 1816, il en est réduit à faire usage du porte-voix ; en 1818, il lui faut recourir à l'écriture pour communiquer avec ses semblables. Hauser, depuis directeur du Conservatoire de Munich, alla lui rendre visite en 1820 : " Il ne le trouva pas d'abord chez lui, mais il aperçut bientôt un homme errant à travers champ, tantôt s'arrêtant, levant les yeux au ciel, puis reprenant sa marche et s'arrêtant pour écrire sur son carnet. Cet homme était fort et trapu ; une forêt de cheveux noirs s'ébouriffaient autour de sa tête ; ses habits en désordre portaient la trace d'une longue course par monts et par vaux. C'était Beethoven. Hauser se présenta et fut bien accueilli ; ils dînèrent ensemble, après quoi ils s'approchèrent du piano. Beethoven frappait des cinq doigts de la main gauche sur les touches basses sans distinguer les sons, et s'écriait : " Ecoutez, que c'est beau ! " Hauser pouvait à peine retenir ses larmes."

Deux ans après, en 1822, une scène plus triste pour le maître eut lieu à l'opéra de Vienne. Il s'agissait de reprendre *Fidelio*. Beethoven voulut encore diriger les répétitions. Voici comment son ami Schindler raconte cet épisode dont il fut témoin et acteur : " L'ouverture marcha parfaitement, car la phalange exercée des musiciens se comportait comme un seul homme, en dépit des hésitations visibles du directeur. Mais, dès le duo entre Marcelline et Jaquino, on s'aperçut que Beethoven n'entendait point ce qui se passait sur la scène. Il retardait considérablement le mouvement, et tandis que l'orchestre restait avec lui les chanteurs allaient de l'avant. A l'endroit où l'on entend frapper à la porte de la prison, tout se débanda. Le chef d'orchestre ordinaire, Umlauf, proposa un temps d'arrêt sans en donner la raison, et après quelques pourparlers avec les chanteurs, on reprit *da capo*. Le duo recommença et aussitôt le défaut d'ensemble se fit de nouveau sentir ; aux coups frappés à la porte, le même désarroi eut lieu. Il fallut faire une seconde pause. L'impossibilité de continuer sous la direction du compositeur était évidente ; mais comment, de quelle manière le lui révéler ? Ni l'administrateur, ni Umlauf ne voulaient lui dire : " Retire-toi, pauvre infortuné ! " Quand à lui, inquiet, agité, il se tournait à droite et à gauche pour interroger les visages et savoir d'où venait l'obstacle. Mais partout silence profond. Alors il m'appela. Quand je fus près de lui, il me tendit son portefeuille et me fit signe d'écrire. Je traçai vivement ces mots : " Je vous prie de ne pas continuer davantage, je vous expliquerai pourquoi à la maison." D'un bond il sauta dans le parterre, courut jusque chez lui sans s'arrêter. En entrant il se jeta sur un sofa, se couvrit le visage de ses mains et demeura ainsi jusqu'au moment de se mettre à table. Mais là encore, il ne prononça pas un mot, conservant

l'attitude de l'abattement le plus complet, de la douleur la plus profonde. Ce dernier coup ne ressemblait pas aux autres, il ne s'en releva jamais.

Les plus glorieuses soirées étaient empoisonnées pour lui, pendant que le théâtre éclatait, à la représentation de ses œuvres, d'applaudissements unanimes, on nous le peint tournant le dos à la salle, impassible, n'entendant rien. Quelqu'un est obligé de lui faire faire volte face pour lui montrer les mains qui battent, les mouchoirs qui s'agitent, les chapeaux qui s'élèvent en l'air pour qu'il ait conscience de son succès.

Comment l'artiste qui souffrait un supplice si douloureux n'aurait-il pas contracté d'étranges défauts de caractère ? On n'a pas de peine à comprendre les brusqueries, les méfiances, l'irritabilité ou il se laissait entraîner. "L'horreur de la contrainte, le besoin de changement auquel il donnait satisfaction par de fréquents déplacements, dit madame Audley, peuvent encore s'expliquer par cette infirmité qui fut aussi l'obstacle que rencontra la perfection de ses dernières œuvres."

On a son portrait de différentes manières. Weber nous le décrit ainsi à la date de 1823 : " Ses cheveux épais, grisonnants, blancs par places, se dressaient sur son crâne, extraordinairement développé. Son nez carré, sa bouche gracieuse et tendre, son menton large et rond soutenant deux mâchoires puissantes, donnaient à son visage large et marqué de petite vérole une énergie toute léonine qu'éclairaient deux yeux brillants, ombragés d'épais sourcils. Un vieil habit troué aux coudes enveloppait son corps cyclopéen." La silhouette du grand artiste a été aussi reproduite par le crayon :

" Il y a un petit dessin allemand, dit M. Roqueplan, qui a été récemment photographié et que l'on voit aujourd'hui à la vitrine de tous nos marchands de musique. Ce dessin représente un monsieur en pied. La tête dont l'expression est vivace et querelleuse, est coiffée d'un tromblon posé un peu en arrière. La redingote à châle, bombée sur la poitrine, laisse passer le gilet blanc et le jabot. Les pans de la redingote tombent d'une façon irritante sur un pantalon blanc et sur des bottes carrés, — celles peut-être que Beethoven envoyait avec une lettre au conseiller Emile Breuning pour qu'il les fit ressemeler. Les mains sont croisées derrière le dos et tiennent un rouleau de musique. Ce portrait, qui pourrait être celui d'un vieil accordeur de pianos en costume de noce, est celui de l'auteur de la *Symphonie pastorale* ! Il doit être d'une ressemblance parfaite, mais prise du côté vulgaire, par un artiste vulgaire aussi, mais fidèle."

Il paraît, il est vrai, avoir porté à un point tout-à-fait remarquable l'insociabilité, la mobilité et la brusquerie d'humeur. Il rompait continuellement avec ses meilleurs amis, puis, ramené par son bon cœur, il s'excusait sans marchander, passant une partie de son temps à se fâcher et l'autre

à s'en repentir. Il avait des violences de paroles incroyables contre ses éditeurs, contre les musiciens qui exécutaient ses œuvres. Il changeait sans cesse de demeure : pendant qu'il écrivait *Fidelio*, dans la seconde moitié de 1805, le directeur du théâtre avait mis gracieusement un appartement à sa disposition au théâtre même ; mais il s'en dégoûta vite et le quitta pour aller en occuper un autre dans la maison de Breuning. Le printemps vint et avec lui un troisième logement à Baden, près de Vienne, sans donner congé du précédent, puis bientôt un quatrième à Dœbling, autre village de la campagne viennoise. Un cinquième vint presque aussitôt s'ajouter aux autres, et celui-là, loué chez le baron Pasqualati, fut si souvent pris, quitté et repris, que le baron défendit de le donner à personne, et qu'il disait en riant, chaque fois que Beethoven s'en allait : "Attendez un peu il ne tardera pas à revenir."

Plus tard, lorsqu'il composait la 9^e *symphonie*, il lui prend tout à coup fantaisie de quitter la jolie villa du baron de Prenoy à Hetzendorf, où il jouissait d'un beau parc et d'une vue ravissante ; il n'y peut plus tenir, "parceque le baron lui fait toujours de grands compliments chaque fois qu'il le rencontre." Il envoie chercher Schindler à cinq heures du matin, pour l'aider à chercher un logement à Baden. Schindler se rend à l'appel ; les deux amis se mettent en route en quête d'un appartement :

"A peine en chemin, Beethoven commença à énumérer tous les logis qu'il avait déjà occupés et tous leurs inconvénients. Il se trouva qu'il n'en restait plus qu'un seul dont la disposition pût lui convenir. Oui, vraiment, un seul, et, pour surcroît d'embaras, le propriétaire de cette perle unique lui avait déclaré, l'année d'auparavant, qu'il ne voulait plus l'avoir pour locataire. Arrivé à Baden, Schindler se présente en parlementaire dans cette maison, objet d'une ardente convoitise, chargé de promettre plus d'ordre, plus d'égards pour les habitants étrangers ; car le manque d'ordre et d'égards formait le fonds des griefs articulés contre Beethoven. Hélas ! ces promesses ne trouvèrent aucune créance ; il fallut se retirer avec perte. Le pauvre postulant en éprouva un vif chagrin, et son ambassadeur dut retourner encore frapper, en suppliant, à la porte de cet homme dur comme le fer (il était serrurier), et renouveler toutes les assurances d'une meilleure conduite à l'avenir. Cette fois, l'accueil fut plus favorable ; mais on exigea que Beethoven mit, ainsi qu'il l'avait fait l'année précédente, des volets aux fenêtres, donnant sur la rue. Comme, après tout, ces volets pouvaient servir à préserver du soleil ses yeux fatigués, on passa sur cette étrange condition, sans pouvoir toutefois se l'expliquer, et, peu de jours après, l'installation eut lieu. Le secret de cette exigence, le voici : Beethoven, bizarre et distrait comme il l'avait toujours été et comme il le devint

de plus en plus, avait transformé ses contrevents à la fois en album, en livre de compte, en memorandum, sur lesquels il écrivait tantôt des fantaisies musicales, tantôt des pensées morales ou des réflexions humoristiques, tantôt enfin des colonnes de chiffres longues d'une aune, contenant des problèmes comme celui-ci : en deux cents ducats combien de florins ? et ainsi de suite. Une famille du nord de l'Allemagne, logé en face de lui, l'avait remarqué occupé à ses barbouillages ; elle voulut savoir ce qu'il faisait et acheta un volet par curiosité. Une fois la cupidité du serrurier éveillée, elle ne s'endormit plus, et bien vite il disposa de ceux qui restaient *en faveur* des amateurs. Or, c'était pour continuer cet ingénieux trafic qu'il imposait au maître la condition d'en replacer d'autres."

L'intérieur de l'artiste était singulièrement agité. Le plus complet désordre y régnait, dit un visiteur : argent, vêtements, musique étaient épars sur le plancher ; une pile de linge encomrait le lit ; une couche de poussière couvrait le piano ; sur la table trônaient des tasses et des assiettes ébréchées. Ries, son disciple, nous parle de son encrier souvent renversé sur son piano, de ses meubles brisés et salis, des nombreuses balafres qui sillonnaient son visage les jours de barbe, etc. Les relations qu'il entretenait avec les gens qui étaient à son service étaient difficiles, comme on le pense bien. Aussi les entrées et sorties des domestiques étaient fréquentes ; on en jugera par l'extrait suivant de son portefeuille :

31 janvier,—congédié la femme de charge.

15 février,—entrée de la fille de cuisine.

8 mars,—reçu le congé de la fille de cuisine.

22 mars,—entrée de la nouvelle femme de charge.

14 mai,—entrée de la servante.

20 juillet,—congédié la femme de charge.

En 1820, on compte, chez Beethoven, douze entrées et douze sorties de domestiques. "Que dis-je, *sorties* ? ajoute madame Audley ; ce sont des *fuites*." "La fille de cuisine s'est enfuie," écrit piteusement le maître à la date du 28 juillet. Mais les tribulations de l'année 1823 semblent avoir dépassé toutes les autres. Pas un mois ne s'écoule sans amener une catastrophe ordinairement accompagnée de voie de fait, soit qu'un serviteur levât la main sur lui, cas qui s'était déjà présenté assez souvent pour obliger le maître à renoncer au service d'un domestique mâle dès 1817, soit que Beethoven lui-même, poussé à bout, se fit une arme de tout ce qui lui tombait sous la main, témoin son aventure avec certaine Nanny, sa cuisinière, à laquelle il lança sans façon une pile d'infolios à la tête. Le lendemain, il écrit à une amie : "Mademoiselle Nanny est tout à fait changée depuis que je lui ai jeté une demi-dou-

zaine de livres à la tête; peut-être lui en est-il entré quelque chose dans sa pauvre cervelle ou dans son mauvais cœur." On se figure le trouble et la colère qu'entretenaient perpétuellement chez lui un pareil état de choses, auquel contribuaient sans doute sa défiance naturelle, son irritabilité, son inexpérience de la vie pratique, et sa surdité dressée comme une barrière entre lui et ceux qui le servaient.

" Il n'était pourtant recherché ni dans ses goûts ni dans ses habitudes; un coup d'œil jeté sur une de ses journées suffit à le montrer. Levé en toute saison avec le jour, il faisait lui-même son café avec une précision qu'il poussait au point d'en compter les grains, dont le nombre devait être toujours le même. Puis il se mettait au travail jusqu'à l'heure de son dîner. Dans l'intervalle il sortait souvent pour prendre l'air, travaillant en marchant, sans s'inquiéter ni du froid ni de la chaleur. Pour dîner, il avait deux plats favoris: certaine truite du Danube, qu'il invitait ses amis à venir manger le vendredi, et certain macaroni au parmesan que sa cuisinière devait absolument manquer pour qu'il s'en plaignît; le tout arrosé d'une grande quantité d'eau pure. Quant aux autres plats, s'il les déclarait mauvais, ce qui arrivait souvent, la sentence était sans appel; quiconque ne s'y soumettait pas, n'avait ni goût ni jugement et l'irritation qu'il en ressentait durait plusieurs jours. Si par hasard il buvait du vin, ce qui était rare, il préférait au vin pur celui qui était falsifié.

" Ses après-dînées étaient régulièrement consacrées à la promenade à la suite de laquelle il entrait dans un café ou un débit de bière pour fumer sa pipe, comme tout bon Allemand ne manque pas de le faire, et lire les journaux. Du reste, il changeait si peu ses habitudes que, dans les dernières années de sa vie, les étrangers désireux de le voir se rendaient toujours dans le même café, à peu près assurés de l'y trouver à la même place, assis à l'écart; mais il parlait rarement, même avec ceux qui lui étaient présentés. Jamais il ne composait le soir; il se couchait au plus tard à dix heures, après avoir soupé d'un potage ou des reliefs de son dîner.

" Par exemple, il avait une coutume fort gênante pour ses voisins, et qui dut bien contribuer quelque peu à ses fréquents déplacements, c'était celle des ablutions. S'il ne sortait pas pendant ses heures de travail, il se versait d'abondantes cruches d'eau sur les mains, arpentait la chambre à grands pas, en roulant de gros yeux, fredonnant ou chantant à pleine voix, et revenait se plonger dans l'eau froide. C'étaient les moments de méditations profondes; mais les domestiques en riaient, ce qui provoquait de sa part des accès de colère comique; les propriétaires se fâchaient parce que l'humidité pénétrait à travers les planchers, et il devenait ainsi le moins recherché des locataires. Aussi, dans une lettre

à Schindler, qui s'occupe d'arrêter un logement, il lui recommande de bien s'informer où se trouve la chambre du propriétaire "à cause de l'eau."

Et pour achever de peindre ce caractère excentrique, rapportons encore l'impression d'un visiteur, un éditeur de musique, Maurice Schlesinger. "En descendant de voiture, dit-il, j'entrai dans l'hôtel, et le vis qui sortait précipitamment, en tirant la porte avec violence. Après m'être épousseté, je me rendis à la maison qu'on m'indiqua. Sa femme de charge me dit que très probablement je ne pourrais lui parler, qu'il venait de rentrer furieux. Je lui remis ma carte. Elle reparut au bout de quelques minutes, et, à ma vive surprise, m'invita à entrer. Je trouvais le grand homme à son pupitre et lui écrivis immédiatement que j'étais heureux de faire sa connaissance. Ceci produisit sur lui une impression favorable. Il s'ouvrit tout de suite à moi et me dit qu'il était le plus malheureux des hommes; qu'il venait de l'auberge où il avait demandé un morceau de veau dont il avait envie, mais qu'il n'avait pu se le procurer. Tout cela d'un ton et avec un visage des plus sombres. Je tâchai de le consoler; nous causâmes (moi toujours écrivant); et il me retint ainsi pendant deux heures, bien que je voulusse plusieurs fois me retirer pour ne point le gêner."—"En le quittant, Schlesinger retourna immédiatement à Vienne, se procura un morceau de veau rôti et fit partir un commissionnaire par la même voiture qui venait de l'amener, avec ordre de remettre ledit objet à Beethoven de sa part. Le lendemain matin, Schlesinger était encore au lit, quand Beethoven entra; il l'embrassa avec effusion en l'appelant le meilleur des hommes, et l'assura que rien ne lui avait fait autant de plaisir que le veau au moment où il en avait si grande envie."

Voilà donc ce qu'une terrible infirmité avait fait d'un homme qui avait non-seulement un beau génie, mais une grande âme et une sensibilité profonde. A côté de ces traits presque burlesques, on en rencontre, en effet beaucoup d'autres qui révèlent une noble fierté, une indépendance honorable, une bonté généreuse. Il fit, dans le cours d'une existence orageuse, beaucoup de bien, se sacrifia pour ses frères et son neveu, et ce qui prouve combien on tenait compte de la cause de ses accès d'humeur noire et de ses boutades désobligeantes, c'est que ses amis si souvent rebutés, ne lui gardèrent jamais rancune et lui demeurèrent fidèles et dévoués jusqu'à la mort.

Beethoven mourut à l'âge de 56 ans. Il laissait peu de fortune, environ vingt-trois mille francs, après avoir produit les œuvres musicales dont chacun connaît une partie et dont madame Audley a dressé à la fin de son livre le long catalogue. En terminant cette analyse, nous ne pouvons qu'insister de nouveau sur l'intérêt qu'à tous les points de vue

présentent des biographies conçues d'une manière aussi large, intérêt que nous avons essayé, à l'occasion de la *Vie de Beethoven*, mais sous un seul rapport, de rendre sensible à nos lecteurs.

Journal des Villes et des Campagnes.

HISTOIRE DU DOGME CATHOLIQUE.

Dieu tire toujours le bien du mal. Les attaques de l'erreur contre les enseignements de la foi sont comme des stimulants énergiques qui donnent à l'Eglise une force nouvelle. "L'hérétique, dit excellemment l'Evêque de Tulle, est un excitateur à la recherche de la vérité. S'il n'était pas là avec ses mensonges, nous croupirions indolents. L'hérésie est l'occasion pour l'Eglise d'un grand exercice." Rien de plus vrai que ces paroles.

En présence des assauts multiples que les sophistes de notre époque ne cessent, avec l'implacabilité de la haine et l'opiniâtreté de l'orgueil, de livrer à la doctrine catholique, quelques esprits timides se disaient naguère : "Les dieux s'en vont. Le catholicisme a fait son temps ; il a épuisé sa sève ; il n'a plus de phalange militante ; il ne lui reste qu'à mourir, Hercule résigné sur le bûcher de ses illustres lassitudes." Que ne disait-on pas, tandis que les pionniers de la vérité se préparaient en silence à la grande lutte ?... Les voici les défenseurs ! Il en surgit de tous côtés. La Providence qui veille sans cesse au maintien de la doctrine révélée parmi les hommes, n'a pas permis que des esprits téméraires se levassent pour la combattre, sans lui opposer de vaillants athlètes pour la défendre. Désormais, il ne sera plus de mode d'accuser les catholiques d'ignorance. Les faits sont là pour démentir cette incroyable assertion de la sophistique contemporaine. Les sciences comparées, la philologie, les mathématiques transcendantes, les langues modernes, les langues orientales, la physiologie, l'hygiène, l'économie sociale et politique, toutes les branches de l'exégèse et de l'érudition font actuellement partie de l'enseignement des séminaires et des maisons d'éducation religieuse. Les plus graves problèmes de notre siècle sont hardiment abordés et résolus du haut de la chaire chrétienne. Une foule de travaux sérieux, calmes, solides, mais non moins sincères pour cela et d'une importance capitale, apparaissent chaque jour des quatre points de l'horizon, redressant un mensonge ou une calomnie historique,

corroborant l'accord perpétuel et invariable des croyances traditionnelles, jetant une lumière nouvelle sur le monde des origines si étrangement défiguré par le Rationalisme. En vérité ce spectacle est admirable !

Nous nous proposons d'indiquer ici, de temps à autre, les travaux les plus éminents de la science catholique contemporaine. Le lecteur verra, par là-même, que nos assertions sur le réveil scientifique actuel de l'Eglise, loin d'être exagérées, sont encore bien loin de la vérité.

Commençons par l'*Histoire du dogme catholique* de Mgr. Ginoulhiac, évêque de Grenoble.

Nous venons peut-être un peu tard pour parler d'un livre qui en est aujourd'hui à sa deuxième édition et que toute la presse catholique s'est empressée de faire connaître à ses lecteurs. Mais il y a toujours opportunité à rendre compte d'un travail dont le temps ne peut qu'augmenter la valeur et dont le mérite est tel qu'il faut remonter aux Pères de l'Eglise pour trouver son équivalent dans la science apologétique. Aucun écrivain n'avait encore considéré d'aussi haut que Mgr. l'évêque de Grenoble le grand fait de l'origine toute divine de l'Eglise ; aucun n'avait employé plus de saine érudition, d'esprit philosophique et de connaissances théologiques pour nous dévoiler la profondeur des mystères chrétiens et dégager les croyances catholiques des nuages dont l'ignorance, la haine ou le préjugé avaient obscurci leurs radieux sommets. Nous regrettons que les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent point de suivre en détail l'éminent auteur dans le développement de ses considérations sur les principaux points du dogme catholique. Contentons-nous de donner de son travail une vue d'ensemble. Aussi bien, des livres de cette importance doivent se trouver entre les mains de quiconque aime à se rendre raison de ses croyances.

“ Parmi les erreurs, dit Mgr. Ginoulhiac, répandues dans la société moderne sur la nature et l'histoire du christianisme, il n'en est pas de plus funeste que celle qui représente sa doctrine dogmatique comme ayant été originairement vague, imparfaite et comme n'ayant acquis que successivement et par de longs efforts un sens distinct et une forme déterminée. Avoir cette idée de l'origine et de la marche du dogme chrétien, c'est le réduire à la condition des opinions humaines ; ce n'est pas seulement amoindrir le christianisme, c'est le détruire ; c'est, en effaçant le caractère divin de la Foi, lui ravir sa légitime autorité sur les âmes et la frapper d'impuissance.”

C'est cette erreur capitale dont quelques esprits chrétiens eux-mêmes n'ont pas su tout à fait se défendre, que l'auteur de l'*Histoire du dogme catholique* se propose de combattre sans équivoques, sous toutes ses faces. Pourtant, d'une main ferme et sûre, dans les profondeurs des

mystères du Christianisme, le flambeau des sciences, de l'histoire et de la révélation, il démontre invinciblement que le divin Médiateur, le Verbe fait chair a donné à la vérité religieuse sa dernière perfection. Depuis lors, rien n'a pu y être ajouté, parce que rien n'y manque. L'Eglise n'est que la gardienne du dépôt, gardienne inflexible qui n'a jamais empêché néanmoins les investigations et ce que Vincent de Lérins appelle " les progrès de lumière dans l'unité dogmatique." Mais la doctrine que professe aujourd'hui l'Eglise n'a jamais varié. Parfaite et complète à son origine, cette doctrine, formulée d'abord dans l'Evangile et le Symbole des apôtres, se retrouve substantiellement la même trois siècles après, au concile œcuménique de Nicée, sous Constantin. Elle poursuit, toujours immuable, toujours identique, comme le soleil, sa marche lumineuse à travers les âges. Or, une doctrine " qui s'est produite, qui s'est établie, qui s'est conservée, qui " s'est perpétuée avec de tels caractères, porte dans son origine et dans " son histoire, l'empreinte visible de la main de Dieu." Conclusion rigoureuse qui s'affirme en toute évidence à chaque page de l'œuvre remarquable de Mgr. l'Evêque de Grenoble !

L'existence d'une Trinité formelle dans l'indivisible et féconde Unité de Dieu, en d'autres termes, l'Unité et la Tripersonnalité de Dieu sont les deux bases fondamentales de la doctrine catholique. L'Eglise a-t-elle eu, dès ses premiers jours, des idées parfaitement pures et universellement définies sur ces deux grands objets de sa croyance ? " Oui, dit le savant prélat, l'Eglise primitive, au-dessus, en dehors et à " l'encontre des erreurs qui ne tardèrent pas à s'élever sur ces deux " dogmes, a d'abord publiquement professé, en second lieu solidement " établi ou défendu, enfin a purement conçu et exprimé en un langage " toujours exact et sous des formes consacrées l'idée véritable de " l'unité divine, de la nature et des perfections de Dieu, de son indivi- " sible Trinité." C'est ce qui ressort de son enseignement constant, de ses luttes incessantes contre l'hérésie, de sa langue invariable, de son culte enfin et de sa liturgie, dont les rites ne sont autre chose que des témoignages permanents de sa foi dogmatique. Il faut lire dans l'ouvrage de Mgr. Ginoulhiac les innombrables documents qu'il a réunis à l'appui de ces vérités.

L'auteur traite d'abord de la croyance à l'existence de Dieu et de la connaissance qu'en ont eue les hommes. Seule, l'Eglise chrétienne s'est formé une idée précise, pure et complète de la nature divine, de l'essence de Dieu et de ses attributs. Ici nous voyons se dérouler sous nos yeux toutes les preuves (métaphysiques, morales et physiques) de l'existence éternelle d'une cause première, du Régulateur suprême, de l'Etre des êtres. L'Eglise primitive a eu de ce dogme capital la con-

viction la plus éclairée et la plus rationnelle. Il en est de même des attributs de Dieu, de sa souveraine grandeur, de son infinie perfection, de sa simplicité essentielle, de son immensité, de son immutabilité, de sa science, de sa prescience, de sa justice, de sa bonté, de sa volonté et de sa toute-puissance. Les écrits des Pères et leurs commentaires des Saintes-Écritures sont le meilleur guide de la science théologique en ces matières. Ce qui montre d'ailleurs la prééminence et la vérité révélée des idées chrétiennes sur ces graves questions, ce sont les nombreuses comparaisons sagement établies par Mgr. l'évêque de Grenoble entre le dogme catholique et les systèmes des hérésiarques. Ces parallèles, tout à l'avantage du christianisme, lui donnent l'occasion d'analyser en détail les éloquents et vigoureux réfutations que les Pères nous ont laissées des sophistes de leur époque.

Quant au mystère de la Trinité, tous les monuments de la foi publique de l'Église en constatent l'universelle croyance. Ce dogme, en effet, n'était point seulement spéculatif : objet de la foi, il l'était aussi du culte. Dans les rites du baptême, on demandait au catéchumène, avant l'administration de ce sacrement, s'il croyait en un Dieu unique en trois personnes, et c'est au nom de la Trinité que l'hierarque versait sur le front du nouveau chrétien l'onde régénératrice.

Après l'exposition la plus complète qu'il nous ait été donné de lire des enseignements et des croyances de l'Église primitive sur les dogmes de l'Unité et de la Trinité de Dieu, Mgr. Ginoulhiac examine quel a été l'enseignement unanime de cette même Église, relativement à chacune des trois personnes divines. Le livre consacré à la théologie du Verbe, considéré dans ses rapports avec la création, dans ses rapports avec le Père, dans sa divinité, dans sa mission rédemptrice, est une des plus solides réfutations qui existent de la *Vie de Jésus* de M. Renan. Il ressort de ces aperçus, aussi profonds que logiques et rationnels, que l'Église, depuis le *consummatum est* du Golgotha, n'a jamais varié dans la substance de sa foi relativement à la personne du Fils de Dieu. Félicitons aussi l'éminent prélat d'avoir exposé avec une lucidité merveilleuse la grave et difficile question des théophanies avant l'incarnation.

Tous ceux qui ne sont pas entièrement étrangers à la connaissance des saintes Écritures, savent que Dieu s'est souvent manifesté aux hommes depuis le commencement des temps. " Il a apparu et il a parlé d'abord à Adam, puis aux patriarches et aux chefs de la république judaïque." Les juifs et les chrétiens ont diversement interprété ces apparitions. Ceux qui méconnaissent la pluralité des personnes divines ne voient dans les théophanies bibliques que des manifestations extérieures et passagères de l'Être divin, soit par lui-

même, soit par ses opérations. L'Ange de *Jehovah*, dont il nous est parlé dans la Bible ne serait qu'un ange créé, représentant et instrument de l'Être suprême qui, par son intermédiaire, aurait parlé aux hommes, ou bien un être impersonnel, une force, une opération de la divinité manifestée sous une forme extérieure. Saint Augustin soutient que, dans les théophanies, c'est la Trinité tout entière qui s'est révélée à l'homme. Mais la généralité des docteurs qui ont précédé le concile de Nicée, tels que saint Justin, Théophile d'Antioche, saint Irénée, saint Cyprien, Clément d'Alexandrie, etc., opinent unanimement que le Verbe lui-même est l'unique sujet des théophanies qui ont eu lieu depuis l'origine des choses. Par ces apparitions antérieures, il nous a donné comme l'image et le gage de son incarnation future. Cette doctrine ruinait du coup le judaïsme, car, "s'il est démontré, dit Mgr. Ginoulhiac, que l'Ange de Dieu dont il est parlé dans les Livres saints, n'est autre que le Verbe divin qui s'est manifesté plus tard en Judée, la révélation mosaïque et la révélation chrétienne sont donc la suite d'un même dessein."

On a souvent objecté au catholicisme que son dogme de la Trinité n'était pas nouveau ; qu'il en avait pris l'idée dans Platon, la substance dans Philon le Juif et la formule chez les Gnostiques d'Alexandrie. Mgr. Ginoulhiac bat victorieusement en brèche ces objections. Il est vrai que quelques philosophes païens, entr'autres Hermès Trismégiste, Platon, Pythagore, les Mages de la Chaldée, les Plistes de la Thraace et les Druides des Gaules ont eu comme une sorte de pressentiment vague de la Trinité. Mais il existe à peine un rapport nominal entre la Trinité chrétienne, si claire, si précise, et la Trinité païenne, qui ne représentait tout au plus que des attributs de la Divinité. Qu'on lise, par exemple, les ouvrages de Platon, et il sera aisé de se convaincre que, par ces mots : *Verbe de Dieu, Esprit de Dieu*, le disciple de Socrate entendait de simples efficacités divines et non des personnes réelles. Nous en dirons de même de Philon, qui cependant, en sa qualité de juif, eut une idée plus claire de la Trinité ; car—et le savant rabbin converti, M. le chevalier Drach, l'a bien prouvé dans son *Harmonie de l'Eglise et de la synagogue*,—l'idée de la tripersonnalité divine, sans être explicitement formulée dans la Bible, puisqu'elle est une révélation du Christ, domine néanmoins toute la loi mosaïque.

Par exemple, voici le mot *Eloïm*, un pluriel qui littéralement signifie *Lui-les-Dieux, Eux-Dieu-fort*. Certains commentateurs n'ont vu dans cet étrange pluriel du Dieu unique qu'un langage de dignité. Mais ceux qui sont habitués à la richesse de sens et à la profondeur de l'expression biblique y verront avec les Pères de l'Eglise, la Trinité en un seul Dieu. " Cette idée, dit M. Chaubard (*Elém. de géol.*, p. 54),

“ se présente si naturellement à l'esprit qu'il n'est peut-être personne à qui elle ne se soit offerte en réfléchissant sur ce pluriel d'un Dieu unique. D'ailleurs, loin qu'il y ait quelque chose qui s'y oppose, tout tend au contraire à conduire à ce sens. Dans l'œuvre de la création, le Père, force et volonté créatrice, réalisait son idée, sa volonté ; le Fils, sagesse éternelle, intelligence divine, formait, coordonnait, harmonisait les réalisations, et l'Esprit divin répandait partout l'amour qui se montre dans chaque œuvre comme dans leur ensemble. Quoi de plus rationnel, de plus simple, que de trouver le nom de Dieu dans la Bible avec un signe de pluralité lorsque ce Dieu est une trinité !” Il y aurait une curieuse étude à faire sur les rapports frappants qui existent entre les attributs de Dieu et les divers noms que lui donnent les Ecritures. Ainsi c'était un sentiment commun dans toute l'antiquité que le nom de Dieu par excellence était un nom à quatre lettres, l'ineffable Tétragrammaton. “ Ce nom mystique, dit Clément d'Alexandrie, qui se prononçait IAOU et que portaient seuls ceux qui entraient dans le sanctuaire, signifie CELUI QUI EST EN MÊME TEMPS DANS LES TROIS TERMES DE LA DURÉE.” On voit de suite la différence profonde qui existe entre ce nom personnel et distinct (*Celui qui est*) révélé par Dieu à Moïse, et le nom donné par Platon à la Divinité (*Ce qui est*). Ce dernier n'exprime que l'être impersonnel et universel, la substance infinie du Panthéisme.

Quant à la Trinité des hérésiarques, Mgr. Ginoulhiac prouve surabondamment dans tout le cours de son ouvrage, qu'elle ne fut qu'une misérable parodie de la Trinité chrétienne. Ainsi, les Gnostiques admettent bien le *Fils unique*, le *Logos* et la *Sophia*. Mais ces trois personnifications n'étaient que des émanations syzygiques du grand Démonstrateur et faisaient partie des trente Eons du Plérôme. Il en était de même des Marcionites qui admettaient trois dieux indépendants et éternels ; des Pérates qui, selon Théodore (*Hæret Fab. L. I. C. 17*) honoraient dans leurs rites trois dieux, trois Verbes et trois Esprits ; des Basilidiens qui reconnaissent comme des Principes suprêmes le Non-Etre, la Filiation et le Saint-Esprit ; des Quartodécumans, des Sabelliens, des Dokètes et de mille autres sectes qui défiguraient nos mystères en les adaptant à leurs fantastiques conceptions.

Que l'on ne s'étonne pas si le savant auteur de l'*Histoire du dogme catholique* s'est longuement étendu sur tout ce qui regarde la Trinité ; car ce mystère se trouve avoir une importance exceptionnelle, à quelque point de vue qu'on l'envisage. C'est sur lui que repose toute l'économie du Plan divin ; il est l'idée centrale du catholicisme.

Signalons enfin à nos lecteurs la partie de cet ouvrage consacrée au

Saint-Esprit. * Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Trinité. Il procède du Père ; les Evangiles, les Conciles, les Docteurs s'unissent pour proclamer ce dogme de la Foi chrétienne. Mais procède-t-il du Fils ? L'Eglise catholique l'a toujours cru : c'est une vérité tombée des lèvres du Sauveur et conservée dans le précieux dépôt de la Tradition. L'Eglise des temps apostoliques professait à cet égard le même symbole que l'Eglise actuelle. Dès cette époque, on attribuait au Saint-Esprit l'inspiration prophétique, la sanctification de l'homme, la dispensation de la grâce, la puissance perfectionnante, le principe de l'amour et de l'harmonie universelle. La procession divine, inséparable, distincte et consubstantielle de la troisième personne de la Trinité n'a jamais fait l'ombre d'un doute dans l'Eglise primitive orientale. Elle a été clairement affirmée dans tous les conciles œcuméniques, notamment dans celui de Nicée et dans celui de Constantinople où furent condamnées les hérésies de Macédonius. A ces témoignages, on peut joindre aujourd'hui ceux de l'Eglise syriaque. Dans le concile de Séleucie ou Ctésiphon, tenu en 410, et présidé par saint Maruthas, évêque de Tagrit, les Pères de Syrie, assistés de plus de quarante évêques des provinces persanes, terminèrent ainsi leur symbole : " Nous confessons aussi un Esprit saint, Paraclét vivant QUI EST DU PÈRE ET DU FILS, en une Trinité, une essence, une volonté. " Telle est notre confession et notre foi, foi que nous avons reçue de " nos saints Pères." Ce texte existe en syriaque à la Bibliothèque impériale de Paris. Les décrets du concile de Séleucie sont d'ailleurs demeurés longtemps inconnus. Le premier qui ait fait connaître ce monument est Muratori, lequel en trouva une version latine dans la Bibliothèque Ambrosienne de Milan et qu'il publia sous toutes réserves dans ses *Antiquités italiques*. Le docte Renaudot retrouva le texte syriaque dans la bibliothèque de Florence et en traduisit le titre dans sa *Collection des Liturgies orientales*. Depuis lors, plusieurs savants catholiques en ont fait l'objet de leurs études.

Un mot, en finissant, sur la deuxième édition de l'ouvrage de Mgr. l'évêque de Grenoble. Cette édition est de beaucoup plus complète que la première. L'auteur a utilement mis à profit tous les documents récemment publiés sur les origines du Christianisme : tels que le *Novum Testamentum Sinaiticum*, le texte de l'*Épître de saint Barnabé*, les premiers livres d'Herma dus aux recherches de M. C. Tischendorf, les fragments de Mélicon de Sardes qui jettent une si vive lumière sur la symbolique de la primitive Eglise, le *Spicilegium Solesmense* de

* Les études sur le Saint-Esprit, trop négligées jusqu'à ce jour préoccupent maintenant les plus éminents théologiens. (Voyez les récents travaux de Mgr. Gaume en France et de Mgr. Manning en Angleterre.)

Dom Pitra; la *Nova Patrum Bibliotheca* du cardinal Angelo Mai, et les dernières éditions des *Philosophoumena* qui renferment de si intéressants détails sur les Basilidiens, les Ebionites, les Chaldéens et la mystérieuse secte des Ophites.

Quant au style de l'auteur, nous n'avons pas à en faire l'éloge. Il rappelle la grande manière des bons écrivains du dix-septième siècle.

FIRMIN BOISSIN.

SÉNAT.

DISCUSSION SUR LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

(Voir page 203.)

Il ne faut pas s'étonner si ces jeunes gens, imbus de ces doctrines, s'en font une arme pour soutenir le socialisme et provoquer les révolutions.

Voici ce que nous trouvons dans la même thèse de M. Chollet, soutenue, sans réclamation de la Faculté, en juillet dernier : " L'économie officielle, d'après la loi de l'offre et de la demande, assimile le travail à la marchandise. L'homme est pour elle comme la machine à feu. Lorsqu'il est usé, on le renouvelle. Que le producteur se pénètre bien de cette idée ; tant que le travail sera considéré comme marchandise, il arrivera fatalement à la servitude, à la maladie, à la mort... Cette loi du travail déclare la classe ouvrière exploitable à merci, comme la gent corvéable et taillable de la société féodale..."

" Le prolétariat, dont nous nous occupons exclusivement dans cette étude, dit un peu plus loin M. Paul Chollet, put un moment, sous le règne de la Commune de Paris, revendiquer ses droits à l'alimentation ; malheureusement ce moment fut trop court, grâce à la réaction bourgeoise qui aurait dû se rappeler son esclavage de la veille. De nos jours le travailleur est obligé de se brûler pour une caste nouvelle, la bourgeoisie."

Dans cette thèse, car de quoi ne s'occupe-t-elle pas ? les maisons ouvrières, les crèches, la propriété, la charité même sont condamnées au nom de la science.

Les maisons ouvrières, " ce sont des espèces de cabanons où la vie est impossible, et pour l'acquisition desquelles l'ouvrier est obligé de se

tuer trois ou quatre ans plus tôt. C'est un nouveau genre d'exploitation très-habile de la part des maîtres.

Les crèches, "ce sont des boîtes de mort."

Le capital, "ce n'est rien."

La charité, "elle doit être condamnée, parce qu'elle ne donne point droit à la vie, et qu'elle est la loi du bon plaisir."

Voici les conclusions de ce monsieur :

Revenons à la science pure. Là seulement nous trouverons une bonne organisation du travail. Voilà les résultats de la science ; seule elle aura conduit à ce grand axiôme : Tous les hommes doivent produire. Aussi le corps social ne se maintiendra pas et ne progressera qu'en renversant la classe des oisifs, vivant aux dépens du travailleur, c'est-à-dire, de ses aliments et de ses propres tissus. Il doit donc s'organiser de telle sorte qu'il n'ait des devoirs à remplir et des garanties à offrir qu'à la classe productive seule." (Mouvement.)

Avec de telles sentiments, vous voyez, messieurs, quelles garanties peut offrir ce jeune homme à la société !

M. LE BARON BRENIER.—Ce jeune homme a-t-il été reçu ?

S. EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE.—Oui, certainement.

Un autre élève, qui a soutenu sa thèse le 25 juillet 1867, en présence de MM. Robin, Béhier, Sée et Naquet, déclare dans sa préface imprimée que "toutes les bases de son travail sont empruntées à M. Auguste Comte, et que quoi qu'il adienne de cette étude, elle aura toujours pour résultat de manifester son entière adhésion à la doctrine positiviste... Si je puis contribuer à en vulgariser quelques idées, dit-il, j'aurai atteint mon but." Or, vous savez, messieurs, que malgré des distinctions subtiles, le positivisme et le matérialisme ne font qu'un.

M. Eugène Sémérie, auteur de cette thèse qui a pour sujet : *Les symptômes intellectuels de la folie*, y affirme que "la morale, malgré ses prétentions absolues, est la plus relative de toutes les sciences... que la stabilité de nos opinions résulte de la subordination du cerveau à l'humanité et au monde."

"Il ne m'a paru, ajoute-t-il, que tandis que l'état normal se caractérise par un abandon de plus en plus complet des idées théologiques, la maladie au contraire se caractériserait par un retour de plus en plus marqué vers ces sortes d'idées," et, d'après ce principe, l'auteur de la thèse attribuée à la folie le retour au catholicisme ou à des idées religieuses plus marquées de Pascal, de Newton, de Descartes, de Rousseau lui-même et de son cher maître Auguste Comte, qui a eu aussi, à ce qu'il paraît, son court moment "d'égarement et de rétrogradation" et s'est confessé à Lamennais.

L'auteur de la thèse conclut ainsi :

“ Donc, rétrogradation monothéiste caractérisée par un retour complet chez ceux qui étaient émancipés, par une exagération très notable chez ceux qui ne l'étaient pas, tel est, dans le plus grand nombre des cas, le commencement du délire.”

Ainsi, d'après les théories de cette thèse, admise par la Faculté, plus on se rapproche des idées religieuses, plus on se rapproche de la folie ; plus, au contraire, on repousse toute espèce de surnaturel, plus l'homme revient à son état normal, rentre en possession de la santé intellectuelle. Je vous laisse à tirer les conséquences de telles doctrines.

Je prie le Sénat d'excuser la longueur de ces citations, et de ne pas regretter le temps que je mets à les faire connaître.

Voix nombreuses.—Parlez ! parlez !

SON EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE.—Si je ne voulais ménager ses moments, je montrerais comment ce mouvement des esprits à l'École de médecine se rattache à un travail général entrepris pour corrompre la société tout entière.

Je parlerais de ces établissements où 300 jeunes filles reçoivent dans Paris un enseignement en dehors de toute religion, et dont la directrice est morte dernièrement aussi en dehors de toute religion. Je rappellerais le discours de l'époux qui a survécu, glorifiant cette mort en présence de toutes ses élèves réunies autour de la tombe. J'appellerais votre attention sur cette *ligue de l'enseignement* dont M. Macé est le principal promoteur, ligue qui est parvenue maintenant à établir ses foyers dans presque tous les départements, et dont le but, ignoré sans doute de quelques gens honorables que nous voyons au nombre des souscripteurs, est un enseignement destructeur de toute religion.

Je vous prierais enfin de jeter les yeux sur le nombre incalculable de livres, de journaux, de revues, de feuilles légères ou sérieuses qui paraissent chaque matin dans Paris, dans nos villes de province et dans nos campagnes pour répandre partout le mépris de ce qu'il faut croire et respecter.

Je citerais les paroles authentiques de professeurs faisant aux citoyens de toutes conditions des cours publics, où nos traditions et notre histoire, l'Église elle-même, sont tournées en dérision.

Mais je ne veux pas prolonger la discussion ; je ne veux pas insister davantage sur les effets de ces théories, quand elles pénètrent, comme le disait hier M. Charles Dupin, dans les classes ouvrières. A Genève et à Lausanne vous avez vu ces effets dans ces réunions d'ouvriers dont les réglemens portaient pour premier article un acte d'athéisme, et pour dernier la destruction du capital.

Oui, j'en ai dit assez pour prouver que les faits qui sont le fond de la

pétition ne peuvent être traités de chimères : ce sont de tristes réalités ; et nos alarmes ne sont que trop justifiées par l'enseignement d'un grand nombre de professeurs des écoles de médecine.

Maintenant, messieurs, quelle est la situation faite aux élèves ? La plupart arrivent à l'École avec des sentiments chrétiens ; ils quittent un père, une mère, chrétiens eux-mêmes, qui gémissent de se séparer ainsi de leurs enfants : Montpellier, Strasbourg, sont trop loin souvent pour qu'on les y envoie.

Quels dangers pour ces jeunes gens, exposés à un enseignement qui blesse leur conscience, obligés de le suivre ; car le professeur qui enseigne est aussi celui qui examine. N'est-ce pas là une grande injustice, un grand danger ?

Combien résisteront au charme et à la puissance d'une parole éloquentes, sortant de la bouche d'un professeur qui enseigne avec l'autorité de sa position officielle, avec l'autorité de la science ?

Cette séduction du dehors ne trouve-t-elle pas des intelligences dans le cœur du jeune homme qu'échauffent les passions naissantes ? Et quand on lui dit qu'il n'y a pas de distinction entre le vice et la vertu, ne faudrait-il pas une vertu bien solide pour repousser ces théories si douces et si commodes ? S'il n'y a vraiment pas d'autre Dieu que la matière, s'il n'y a pas de vie future, si les jouissances sensuelles doivent être tout pour l'homme, pourquoi se les refuser ? La plus grande sagesse ne consiste-t-elle pas alors à s'en procurer impunément le plus possible ?

“Buvons, mangeons, couronnons-nous de roses !” ou, suivant le précepte d'Horace : “*presentem carpe diem*, vivons de la vie d'Épicure !”

Telles sont les conclusions logiques de ces doctrines, et vous me permettrez, messieurs, pour vous faire juger du travail qu'elles opèrent dans ces jeunes cœurs, de vous citer les lignes d'un journal qui semble leur organe habituel. Ceci est écrit à la date du 1er de ce mois :

“Depuis deux ou trois ans, la Faculté de médecine se relève, et la secte obscurantiste essaye de l'étouffer à peine naissante. Et elle a raison, la secte, car elle sait bien que, sous le nom de *matérialisme*, c'est la science elle-même qui, en ruinant l'âme immortelle et la révélation, ruine du même coup et ses espérances et sa gloire.

“C'est l'humanité, et pourquoi pas ? C'est la matière, c'est notre sang, notre chair et tous nos sens et tout notre être fléchis et torturés pendant quinze siècles par le spiritualisme nazaréen, qui réclament enfin leur place au banquet, le droit à la vie et au bonheur. Assez de paradis, assez de symboles et de promesses ; gardez vos cieux, la terre nous suffit. Elle est à nous, veuillez nous la rendre.” (Mouvement.)

Plusieurs voix : Quel est ce journal ?

SON EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE.—Le *Nain-Jaune* ! J'es-

père qu'il n'y a pas là d'équivoque. Je n'attaque pas l'Ecole de médecine à propos de ce fait ; mais hélas ! que de jeunes gens se sont laissés prendre à ces fatales amorces ! Nous sommes souvent les confidents des familles ; combien sont profondément affligées en voyant les changements qui s'opèrent dans le cœur et l'esprit de leurs enfants.

Ils étaient partis, emportant avec eux le précieux dépôt des traditions domestiques, pratiquant avec amour tous les devoirs de la piété filiale, pleins de respect pour les auteurs de leurs jours et d'affection pour leurs frères, ils reviennent égoïstes, dédaigneux, contempteurs de la famille, de la religion, de la société et de ses lois, ennemis de toute autorité.

Sans doute, comme le disait l'honorable préopinant, en tout temps, la jeunesse a connu les passions et souffert de leurs excès. Mais quand elle se laissait entraîner aux voluptés sans laisser corrompre son esprit, la conscience tôt ou tard reprenait son empire ; l'homme fait, en retrouvant sa dignité, pouvait encore réparer le temps perdu, et remplir dignement sa mission sur la terre.

Mais qu'attendre de celui qui ne croit plus qu'à la matière et au néant ?

Ce jeune homme, devenu médecin, comment exercera-t-il sa profession ?

Le médecin chrétien voit dans le corps humain la merveilleuse enveloppe d'une âme immortelle, et, plus il étudie, plus il se sent pénétré des sentiments d'admiration et d'adoration pour le créateur.

Il respecte le chef-d'œuvre de la Divinité, et le soigne avec amour. La charité habite avec la foi dans son cœur. Ami du riche, ami du pauvre, il se prodigue le jour et la nuit, non pour obtenir un vil salaire, mais pour obéir à la voix du devoir, à la volonté de ce Dieu qui lui montre dans le malade un frère racheté comme lui par le sang de Jésus-Christ.

Il devient son confident, et, lorsqu'il pressent que bientôt pour ce malade, le temps va finir et l'éternité commencer, ne pouvant rien pour le corps qui se dissout, il donne à l'âme un dernier témoignage d'amour, en l'avertissant doucement, pour qu'elle se prépare à sa nouvelle existence.

Mais que ferez-vous avec le médecin athée, le médecin matérialiste, le médecin tel que nous le montrent ces thèses, ces cours, ce dictionnaire que j'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux du Sénat ; que sera-t-il près des malades, lui qui ne voit dans l'homme qu'un animal un peu plus perfectionné que le singe et le cheval.

Quelle répugnance n'éprouveriez-vous pas s'il fallait vous remettre en ces mains ? Que sera-t-il pendant la maladie et aux approches de la mort ? Que sera-t-il auprès de votre femme, de votre fille ? En certaines circonstances données, quel respect aura-t-il pour la vie de l'enfant prêt à naître ? Ses connaissances médicales elles-mêmes ne peuvent-elles devenir, en présence de certaines tentations, des ressources, des moyens pour l'attentat, pour le crime. (Mouvement.) Je n'exagère rien :

nos annales judiciaires relatent, sous ce rapport, des faits épouvantables.

L'influence des médecins n'est pas bornée à la chambre des malades. Dans nos campagnes, surtout, elle peut être immense. C'est le savant du lieu, dont la parole fait partout autorité.

Par lui donc, le matérialisme se répandra dans les populations, et alors, si cette fatale doctrine prend la place de la religion, le peuple français tombera plus bas que les musulmans et que les nations païennes, et il retournera à la barbarie.

Je crois qu'il y a là un grave danger social, qui appelle toute l'attention du Sénat et toute la sollicitude du gouvernement.

Pour moi, il me serait impossible de voter l'ordre du jour, et le Sénat ne peut se dispenser de signaler une semblable situation par un renvoi au ministre des pétitions qui la dénoncent.

Le mal constaté, quel est le remède? Le pétitionnaire indique la liberté de l'enseignement supérieur. Ici, en effet, il n'y a que deux moyens : la répression ou la liberté de l'enseignement.

La répression est-elle possible; peut-elle être efficace? J'en doute. Je dis que le ministre n'aura pas l'autorité suffisante pour empêcher les déviations; il ne pourra pas changer le fond des opinions, ou du moins il ne pourrait y arriver qu'en changeant les professeurs.

Mais comment le faire sans licencier l'école? Il faudrait enfin nommer d'autres professeurs, et sans présentation, car la majorité est acquise aux professeurs matérialistes.... (Interruption.)

S. EXC. M. DURUY, ministre de l'instruction publique.—Je proteste, monseigneur!

S. EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE.—Avec la présentation, l'enseignement se réformerait dans le même sens dangereux. (Nouvelle interruption.)

M. DUMAS.—Comme ancien professeur de la faculté de médecine, comme professeur honoraire ayant le droit de vote, je joins ma protestation la plus complète, la plus sincère à celle de M. le ministre. (Approbation sur plusieurs bancs.)

S. EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE.—Sur quoi porte la protestation de l'honorable membre?

S. EXC. M. DURUY, ministre de l'instruction publique.—Sur cette assertion que la majorité des professeurs est acquise aux doctrines matérialistes?

M. DUMAS.—Oui! Je ne veux pas d'équivoque et je demande au Sénat la permission de préciser ma pensée. L'honorable orateur a dit que la majorité des professeurs est acquise à l'enseignement matérialiste.

Eh bien! j'ai eu l'honneur de professer pendant quinze ans à l'École de médecine; comme professeur honoraire, j'ai conservé le droit de voter,

et je suis autorisé à dire que la majorité des professeurs n'est pas acquise à l'enseignement matérialiste.

S. EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE — Je le désire, mais il ne m'est pas possible de partager votre conviction.

L'honorable sénateur, revenant au système de la répression, signale les impossibilités qu'il présenterait dans l'application, et reste convaincu qu'il n'aurait rien d'efficace.

Dans cette situation, dit Son Eminence, je crois la demande des pétitionnaires juste et opportune.

Elle est juste, car il serait souverainement injuste de contraindre la liberté des consciences des pères chrétiens: il serait souverainement injuste d'obliger les fils des familles chrétiennes à suivre les cours de l'Ecole de médecine pour y assister à un enseignement matérialiste.

S. EXC. M. DURUY, ministre de l'instruction publique.—Je proteste de nouveau et avec énergie contre les paroles de l'honorable orateur, si un professeur faisait un enseignement matérialiste, son cours serait aussitôt arrêté. (Approbation sur plusieurs bancs.)

S. EM. LE CARDINAL DE BONNECHOSE.—Je dis qu'un pareil état de choses est intolérable; c'est ce qui légitime la demande des pétitionnaires, et c'est pour cela qu'ils réclament la liberté de l'enseignement supérieur.

J'ajoute que cette liberté est opportune, car il n'y a pas d'autre moyen de satisfaire les familles, de calmer leurs inquiétudes, de répondre à leurs légitimes exigences.

Depuis longtemps, du reste, cette liberté de l'enseignement supérieur est promise; sous la Restauration déjà tout était prêt pour la réaliser. La Révolution de 1830 est survenue et plusieurs années se sont écoulées sans qu'on ait rien fait.

Depuis 1840, des pétitions furent adressées au gouvernement pour obtenir la liberté de l'enseignement supérieur, et M. Villemain qui remplissait alors les fonctions qu'occupe aujourd'hui l'honorable M. Duruy, ne paraissait pas y être opposé. Je souhaiterais qu'il en fût de même du ministre actuel de l'instruction publique.

En 1847, on présenta un projet que les circonstances politiques entravèrent.

Depuis longtemps on fait des promesses et nous attendons; cette attente, ces promesses, il faut les remplir, et nous en revendiquons l'accomplissement.

Ce qu'on propose n'est pas d'ailleurs une simple utopie, c'est une réalité qui fonctionne à nos portes depuis plusieurs années. En Belgique, à côté des universités du gouvernement établies à Gand et à Liège, il y a les universités libres de Bruxelles et de Louvain.

Cette dernière, qu'on peut appeler une université cléricale, car elle

est dirigée par le clergé, a rendu de grands services, fait beaucoup de bien ; et pour s'en convaincre on peut lire un écrit publié à ce sujet par notre honorable collègue M. Le Play.

Il ne s'agit pas au surplus d'un enseignement sans contrôle, et les études à Bruxelles et à Louvain sont environnées de garanties, comme à Gand et à Liège.

L'orateur donne quelques renseignements sur l'organisation des universités de Bruxelles et de Louvain, sur le caractère des diplômes qu'elles délivrent et enfin sur les examens exigés, pour être admis à exercer la médecine. Le jury d'examen, dit Son Eminence, est mixte ; il se compose à la fois et dans une juste proportion de professeurs des universités du gouvernement, de professeurs des universités libres et de médecins n'appartenant ni à l'une ni à l'autre.

Les jeunes gens obtiennent ainsi toutes garanties d'impartialité, en même temps que le gouvernement a toutes celles qui assurent la science et l'instruction des candidats.

Cette organisation concilie à la fois les droits de la science et ceux de la conscience, les droits de la famille et ceux de la société.

L'honorable sénateur, revenant à la pétition, s'étonne qu'on en ait mis en doute la valeur, parce qu'elle était présentée par un rédacteur de journal, M. Giraud ; mais il ne faut pas oublier les 2,132 signatures placées à côté de la sienne et émanant de personnes qui le remercient de l'initiative qu'il a prise.

Le vénérable prélat insiste de nouveau sur le caractère de l'enseignement donné à l'École de médecine, maintenant que la nature de cet enseignement procède de la chaire du professeur et non du courant d'opinion de l'auditoire.

Ceux qui croient, dit-il, que les opinions des élèves font celles des professeurs se trompent ; ce sont les professeurs qui forment l'esprit des élèves, et si ceux-ci sont matérialistes, c'est que les professeurs sont matérialistes. (Assentiment sur divers bancs.)

On a élevé des doutes sur le fait qui s'est passé à la Salpêtrière, fait si justement fétri. Ce fait odieux n'en est pas moins vrai ; car M. Giraud qui, lui aussi, est un homme honorable, a déclaré dans une lettre, rendue publique, qu'il en a été le témoin et qu'il est prêt, si on l'exige, à nommer le médecin dont il s'agit.

Certains médecins prétendent aujourd'hui qu'ils n'ont pas besoin de doctrine ; que l'observation, l'expérience suffisent ; ils disent même qu'il n'y a pas de progrès avec une doctrine philosophique.

Mais ils ont donc oublié que la fameuse école de Salerne, si célèbre, exigeait que ses élèves consacraient trois années à l'étude de la philosophie.

Comment, en effet, comprendre la médecine sans philosophie ?

L'homme n'est pas seulement une âme ; il n'est pas, non plus, seulement un corps ; c'est l'un et l'autre, et le corps et l'âme dans leur union intime agissent incessamment l'un sur l'autre.

Et pour connaître la loi de cette action réciproque, la doctrine philosophique est indispensable. Ceux qui veulent faire de la science médicale une étude toute matérielle, ne connaîtront jamais ni l'âme ni l'art de guérir. (Très bien ! très bien !)

L'honorable M. Chaix d'Est-Ange, dans son rapport auquel je rends d'ailleurs pleine justice, et qui est rempli de mesure et de modération, se demande quelle est la liberté que veut le pétitionnaire, si c'est la liberté avec contrôle ou sans contrôle.

Est-ce là une objection qui puisse justifier l'ordre du jour ? M. Giraud demande la liberté de l'enseignement supérieur, en se servant du langage ordinaire, comme on a demandé la liberté de l'enseignement secondaire et primaire.

Le pétitionnaire a trop de sens pour demander une liberté illimitée qui serait un péril pour les intérêts sacrés que nous avons à défendre. La liberté de l'enseignement supérieur que vous demandent tant de pères de familles, ne peut être que limitée et surveillée par le gouvernement comme celle de l'enseignement primaire et secondaire, dans la mesure réclamée par la sécurité publique et les bonnes mœurs.

Enfin, on a dit que le ministre, en présence des faits qui se sont produits, a averti, sévi, réprimé. Mais je me permettrai de répondre que le ministre a averti bien tard, d'une manière bien faible, et d'ailleurs ces mesures de sévérité sont-elles donc suffisantes ? Non ! le mal est beaucoup trop profond pour disparaître devant de pareilles mesures.

Puis, lorsque vous y aurez recours on vous accusera d'inquisition, et vous savez combien déjà on a réclamé contre les mesures sages que vous avez prises.

Je me demande, du reste, pourquoi on refuserait la liberté de l'enseignement quand on nous donne tant de libertés sans que nous les demandions, la liberté de la presse, la liberté de réunion et qu'on nous impose la liberté du commerce. (Mouvement.)

Comment, c'est à ce moment que nous, nous ne pourrions pas obtenir la liberté de l'enseignement supérieur, complément naturel de l'enseignement primaire et secondaire.

On confie les enfants à l'enseignement libre depuis l'âge le plus tendre jusqu'à 17 ans, et on ne pourrait lui confier les jeunes gens de 17 à 23 ans : il y a là évidemment une contradiction.

On redoute l'usage qu'on peut faire de la liberté de l'enseignement, on craint qu'elle ne devienne une machine de guerre en certaines mains ;

mais le gouvernement est là, et si des doctrines dangereuses pour l'ordre social se produisaient, il agira, il réprimera, et les tribunaux seront là pour donner au besoin une sanction à ses décisions.

J'arrive maintenant à une objection qu'on a signalée hier comme un inconvénient et presque comme un véritable danger social : c'est l'influence du clergé.

Je ne m'attendais pas à ce qu'on formulât cette crainte ; je ne crois pas que le danger vienne de ce côté.

Que font les membres du clergé ? Ils enseignent du matin au soir le catéchisme, et dans l'enseignement du catéchisme sont compris les commandements de Dieu.

Ainsi, chaque jour ils répandent dans l'esprit de l'enfance et de la jeunesse les principes qui sont les bases de l'obéissance et du respect envers le pays et le souverain. L'influence du clergé est une garantie contre les révolutions.

Mais, ce qui est à craindre, ce sont précisément les passions des ennemis du clergé et de l'Eglise ; car ce sont ces passions qui menacent les bases de l'ordre social, et, pour détourner l'attention de leurs menées coupables, les ennemis de l'Eglise signalent le clergé à la défiance publique.

On a dit que la Faculté de médecine de Paris était une institution glorieuse qui avait droit à tous nos respects, qu'elle faisait la gloire de la France. Je m'associe de tout cœur à cette déclaration.

Où, la Faculté de médecine de Paris fut une belle institution, et à cet égard, qu'on me permette de rappeler qu'elle n'est pas une création de l'ordre civil, mais qu'elle fut l'œuvre de l'autorité ecclésiastique.

C'est précisément à cause de ses traditions glorieuses que je voudrais qu'on effaçât les taches qui peuvent maculer l'honneur de l'enseignement médical de Paris, c'était de baser son enseignement sur les principes de la saine philosophie qui sont toujours d'accord avec ceux de la religion.

Avec le temps de tristes changements sont survenus : des abus se sont produits, et des hommes se couvrant du manteau de la science, prétendent, au nom de la science, arrêter nos paroles. (Mouvement.)

Il faut démasquer la fausse science, car autant la vraie science a droit à nos respects, autant la fausse doit être combattue.

La vraie science est modeste et religieuse ; modeste, car en cherchant à connaître l'homme et le monde, elle découvre bientôt les bornes de l'esprit humain et avoue son impuissance ; religieuse, car plus elle contemple les lois de la création et sonde ses mystères, plus elle s'incline pour adorer la toute-puissance du Dieu créateur.

La fausse science, au contraire, ne pouvant expliquer Dieu, se révolte contre lui, elle le nie ; elle voudrait le chasser du monde entier. Comme

l'auteur de toute rébellion, elle dit " *non serviam.*" Elle repousse la loi morale venant de Dieu, parce que, dit-elle, l'homme ne l'a pas consentie.

Elle veut être sa loi à elle-même et sa propre Providence. L'homme qu'elle a enivré de son breuvage séducteur finit, comme dans le positivisme, par s'adorer lui-même ; mais aussi par un juste châtement de son arrogance, il est condamné à se dégrader par sa propre bouche et à se proclamer le fils du singe.

Tel est le spectacle affligeant qu'étaient à nos yeux, dans Paris, les débordements du *positivisme*, du *panthéisme* et du *matérialisme* qui se résument dans les horreurs insensées de l'*athéisme*.

Plus de Dieu, plus d'âme, plus de loi morale, plus de vie future, plus de distinction entre le vice et la vertu, entre l'homme et l'animal, satisfaction illimitée à donner aux sens, tel est le cri sauvage qu'une nouvelle école, devenue prépondérante, fait entendre aux jeunes générations qui viennent, dans la capitale, s'abreuver aux sources de la science.

Voilà pourquoi les pères de famille désolés, la société alarmée, tournent leurs yeux vers vous, messieurs les sénateurs, et vous supplient de leur accorder une manifestation qui fasse reculer ce flot dévastateur du champ des intelligences.

Nous aussi, évêques et clergé de France, profondément affligés, nous implorons votre concours pour nous aider dans notre résistance à ce torrent de mensonges, et nous espérons que vous ne répondrez pas à notre généreuse confiance par un ordre du jour, qui serait, dans les circonstances actuelles, je n'hésite pas à le dire, une véritable calamité.

(Très bien ! Très bien ! Mouvement marqué d'approbation.)

La séance est levée.

FIN.

LES ALARMES DE L'ÉPISCOPAT.

Voir page 160.

II.

LA LIGUE D'ENSEIGNEMENT FRANC-MAÇONNE.

Un second fait que je dois vous citer, monseigneur, une autre ligue, car c'est son nom, pour l'enseignement irrégulier, c'est cette *Ligue de l'enseignement* que Mgr l'évêque de Metz vient de signaler dans son récent et courageux mandement de carême.

Cette *Ligue de l'enseignement* a été importée aussi de Belgique en France par les francs maçons et les solidaires, et maintenant, avec une

ardeur de propagande extraordinaire, elle fonde des bibliothèques et des cours pour les hommes, pour les femmes, pour les jeunes filles, pour les enfants dans les mairies et ailleurs.

Là aussi il y a une enseigne sur la porte, à savoir la propagation de l'instruction : et c'est ce qui a valu à cette ligue certaines adhésions que j'ai sous les yeux ; mais le même mensonge, la même tactique que je signalais tout à l'heure, s'y retrouve : respecter la religion en la supprimant.

Son origine maçonnique aurait dû suffire à la révéler : car le fondateur, M. Jean Macé, est un franc-maçon—dont le nom d'ailleurs se retrouve avec tous les noms francs-maçons et saint-simoniens qui se lisent parmi les fondateurs et patrons des *écoles professionnelles* dont je viens de parler :—“ Il n'est pas douteux, écrit Mgr de Metz, que cette “ *Ligue* se rattache par son inspiration, son esprit, et son principal fondateur ou organisateur, à une ligue semblable créée, il y a quelques “ années, en Belgique, à l'usage des solidaires, et introduite ou essayée “ en Alsace en 1866.” (*)

Du reste, le fondateur l'a déclaré lui-même dans la dernière réunion générale d'un des *Cercles* de la *Ligue*, à Metz. Il revenait d'une assemblée tenue en Belgique, et c'est “ après avoir assisté à Liège à une “ séance de la *Ligue* de l'enseignement belge, qu'il prit la résolution “ de provoquer en France la formation d'une *Ligue* analogue(†). ” L'origine et l'intention maçonniques de la *Ligue* française n'est donc pas douteuse ; et les commentaires des journaux francs-maçons, qui se répandent en France depuis quelques années, ne laissent d'ailleurs ici rien à deviner ; ils ont toute la clarté désirable, et n'ont pas manqué de vanter et de propager cette *Ligue* de l'enseignement, œuvre d'un franc-maçon et d'une inspiration essentiellement maçonnique.— Sur quel principe en effet repose-t-elle ?

Elle repose, comme les *écoles professionnelles* de Paris, qu'on le remarque bien, sur le grand principe de la religion exclue définitivement de l'éducation. “ On ne s'occupera, dit l'art. 3 des statuts de cette “ *Ligue*, ni de politique, ni de religion.” Soit pour la politique, messieurs ; mais la religion ! On ne traite pas, en fait d'enseignement et d'éducation morale, la religion comme la politique. La religion a sa place nécessaire là ; l'en exclure, c'est la supprimer.

C'est du reste ce que les francs-maçons, dans leurs journaux, veulent et disent nettement. Le religion est formellement bannie de l'éducation par ces nouveaux éducateurs, non-seulement comme superflue,

* Lettre de Mgr de Metz, page 10.

† 2e *Bulletin de la Ligue*.—Janvier 1868. p. 10, 11.

mais encore comme incapable de donner une base à la morale, comme " inutile, disent-ils, pour discipliner les enfants," et même à un certain point de vue. " susceptible de les conduire à l'abandon de toute morale." Donc, concluent-ils, " il est urgent d'Y RENONCER. Nous enseignerons les droits et les devoirs au nom de la liberté, de la conscience, de la raison et encore au nom de la solidarité (*)."

Tel est donc le sens de cette formule en apparence inoffensive, mais faite pour rallier le plus d'adhérents possible, et écrite dans les statuts de la Ligue de l'enseignement : " On ne s'occupera pas de religion."

Aussi le même journal, le *Monde Maçonique*, écrivait encore : " Les maçons doivent adhérer en masse à la ligue bienfaisante de l'enseignement, et les Loges doivent étudier, dans la paix de leurs temples, les meilleurs moyens de la rendre efficace. Leur influence sera des plus utiles. Les principes que nous professons sont en parfait accord avec ceux qui ont inspiré le projet du F. Macé (†)." Et peu de temps après, le même journal contenait ce passage que nous recommandons à l'attention de ceux qui auraient pu se laisser tromper par les apparences : " Nous sommes heureux de constater que la Ligue de l'enseignement et la statue du F. Voltaire, rencontrent dans toutes nos loges les plus vives sympathies. On ne pouvait avoir deux souscriptions plus en harmonie : Voltaire, c'est-à-dire la destruction des préjugés et des superstitions ; la Ligue de l'enseignement, c'est-à-dire l'édification d'une société nouvelle, uniquement basée sur la science et l'instruction. Tous nos FF. le comprennent ainsi (‡)."

" Et vous aussi, vous le comprenez désormais, ajoutait Mgr de Metz : " souscrire à la statue du plus grand ennemi de Jésus-Christ dans les temps modernes, et à la Ligue de l'enseignement, c'est souscrire à deux œuvres semblables dans leur esprit et dans leur but (§)."

Et le F. Jean Macé, afin qu'il ne nous reste aucun doute à cet égard, n'a pas manqué, dans un grand dîner maçonnique, de porter un toast solennel au F. Voltaire (||).

Certes, les commentaires, donnés sur la tombe de Mme B*** et dans les biographies de Mme L***, étaient déjà assez clairs ; mais si les paroles du journal maçonnique n'édifient point décidément les naïfs sur

* *Le Monde-Maçonnique*, octobre 5866 (1866), p. 372.

† *Ibid.* février 5867 (1867).

‡ *Ibid.*, avril 5867 (1867), p. 736.

§ Mandement de Mgr de Metz, p. 10.

|| Et certes ce n'est pas un des moindres symptômes de la confusion des idées au temps où nous sommes, et un des moindres signes de l'inattention des familles, que de voir le F. Jean Macé publier avec succès un journal et un *Magasin d'éducation* et de récréation pour les enfants.

la vraie portée de ces mots : "on ne s'occupera pas de religion ;" comme de ceux-ci : "l'enseignement religieux est abandonné aux familles," sur le vrai sens du divorce impie que l'on proclame entre l'éducation, la morale et la religion, il faut désespérer d'éclairer jamais certaines gens (*).

Qu'on examine d'ailleurs les bibliothèques de cette *Ligue*. Là se rencontrent parmi les livres de morale qui doivent faire l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles, des adultes hommes et femmes dans les classes laborieuses et populaires, l'*Emile* de Rousseau, *Notre-Dame de Paris*, et Mme Sand.

Et cette *Ligue de l'enseignement*, comme la société pour les écoles professionnelles, organise en ce moment la plus active et la plus vaste propagande, ralliant à elle, comme toujours, grâce à son enseigne, des hommes honnêtes, mais trompés, qui viennent prêter là, sans le savoir, leur appoint à un détestable but.

Il suffit de lire les *Bulletins de la Ligue*, pour mesurer toute la portée de cette nouvelle conjuration :

"La Ligue de l'enseignement, disait le F. Jean Macé dans l'assemblée générale du 10 novembre dernier, ne doit pas être une société, mais une CONFÉDÉRATION DE SOCIÉTÉS (†)."

Et c'est pourquoi en ce moment la Ligue s'occupe activement de constituer "une AGENCE CENTRALE, servant en quelque sorte de bureau permanent de renseignements et de statistique, à l'usage de tous les centres du réseau de la Ligue (‡)."

Il y a déjà de ces centres à Dieppe, à Reims, à Nancy : "Dans plusieurs localités, diverses institutions dues à l'initiative privée se sont rattchées à la Ligue, notamment à Moulins, à Roanne, à Mazamet, à Meillonas (§). Et je lis aujourd'hui même dans un journal universitaire, défenseur ardent de M. Duruy, dans la *Revue de l'Instruction publique* (§), que "des sociétés semblables sont en voie de formation à Strasbourg, Mulhouse, Reims, Nancy, Périgueux, Château-Thierry, Bar-le-Duc, Saint-Dié, etc." Ces renseignements sont donnés à la *Revue* par M. le professeur de rhétorique au lycée impérial de Metz, lequel applaudit naturellement à tout cela, et fait des vœux pour que le mouvement continue et se propage.

* *Le Monde maçonnique* nous apprend encore que, dans une école professionnelle de jeunes filles, le prix de morale a été décerné aux filles d'un libre-penseur, qui n'ont jamais suivi les cours d'aucun culte religieux.

† Deuxième Bulletin trimestriel, 1er janvier 1868, p. 11.

‡ *Ibid*, p. 5.

§ *Ibid*, p. 4.

§ N° du 24 février 1868.

Et il faut bien ajouter que le frère Jean Macé, fondateur de la *Ligue de l'enseignement*, et dont le bulletin de la Ligue dit qu'il est *le plus vaillant ligueur de France* (*) est aussi un professeur ; le président de la Ligue à Metz, un autre professeur, et du lycée même de Metz ; et dans une lettre de ce professeur, que publiait le mois dernier le *Væurnational* de Metz (†), il se déclarait hardiment franc-maçon et libre-penseur. Et d'ailleurs, afin que l'accord soit parfait, M. le proviseur du lycée impérial, dit ce bulletin, "avec une obligeance dont nous ne saurions trop le remercier et le féliciter," a mis à la disposition de la Ligue une des salles de l'établissement dont il est le chef. Les cours se font au lycée.

Voilà, il faut l'avouer, un lycée bien pourvu. Ces messieurs sont évidemment sûrs de leur fait et de leur appui. Et pour peu que les maîtres d'école, sûrs de leur fait aussi, se fassent francs-maçons, comme les professeurs, cela nous promet un bel avenir.

La Ligue, du reste, admet parmi ses membres des enfants mêmes, et cela avant l'âge de quinze ans ! Au moins leur faudra-t-il l'autorisation paternelle ? C'est ce dont les statuts ne s'occupent pas.

Et je lis dans un discours du F. : Jean Macé, *que les élèves de ces cours sont des ligueurs au même titre que les professeurs ; l'un donnant, l'autre recevant, ils doivent tous être sur le même pied que dans les cercles de la ligue* (‡).

Enfin, le programme de l'enseignement a été approuvé provisoirement par M. le préfet de la Moselle, en date du 4 novembre. Et, comme si notre ministre de l'instruction publique devait toucher de près ou de loin à tout ce qui s'entreprind contre la religion, l'autorisation définitive a été donnée par lui le 4 décembre (||).

Et je lis dans la *Revue de l'Instruction publique* (§) que de nouvelles autorisations viennent d'être données, au cercle *Dieppois* et au groupe *Colmarien*.

Et enfin, le F. : Jean Macé, dans un rapport sur la *première année de propagande de la ligue en France*, nous apprend qu'à l'heure qu'il est, tous les départements français, excepté douze, sont enrôlés dans la ligue, "et c'est ainsi, dit Jean Macé, que la ligue française finira par devenir une grande armée."

Voilà où en sont ces Messieurs.

Certes, encore une fois, Monseigneur, s'il ne s'agissait là que de

* Deuxième Bulletin de la Ligue.—Janvier 1868, p. 10.

† N° du 4 mars.

‡ Même bulletin, p. 11.

|| Bulletin de la Ligue, janvier 1868, p. 9.

§ N° du 24 février.

répandre l'instruction, avec toutes les nécessaires garanties d'un enseignement utile aux âmes, je n'aurais rien à dire. Mais le but des meneurs est tout autre, et ils nous déclarent " que le principe d'autorité " surnaturelle, qui enlève à l'homme sa dignité, est inutile pour discipliner les enfants, et susceptible de les conduire à l'abandon de toute " morale ; " et les principes maçonniques, en fait d'éducation sans religion et de morale indépendante, sont identiques aux principes des saints-simoniens ; et ceux de cette Ligue de l'enseignement, approuvée par M. le ministre de l'instruction publique, identiques aussi à ceux de ces écoles dites *professionnelles*, célébrées encore par lui, et fondées à Paris par des libres-penseuses pour faire des libres-penseuses.

Et les honnêtes catholiques qui, trompés par l'enseigne, ont inscrit leurs noms parmi les adhérents à cette ligue de l'enseignement, participent sans le savoir à une œuvre maçonnique et à l'éducation de *cette société nouvelle*, d'où la religion doit être bannie. Certes, Mgr l'évêque de Metz a eu raison de le leur dire : " ils ont oublié que, semblable au " Prothée de la fable, la Franc-Maçonnerie sait multiplier à l'infini ses " transformations et ses noms : hier elle s'appelait *les solidaires*, ou la " *morale indépendante*, ou *la libre-pensée* ; aujourd'hui elle s'appelle la " *Ligue de l'enseignement*, demain elle empruntera quelque autre titre " pour abuser les simples (*). "

C'est ainsi que les fondateurs du cercle messin, comme le dit spirituellement le *Vœu national* de Metz, ont trouvé piquant de faire couvrir à des catholiques des œufs de francs-maçons.

III.

LES COURS PUBLICS AUTORISÉS.

Un troisième grand fait, sur lequel j'appelle aussi, monseigneur, vos réflexions, ou plutôt qui n'aura pas manqué déjà de vous inspirer les mêmes pensées qu'à moi, ce sont ces cours publics, ces conférences, instituées avec tant d'éclat par M. Duruy.

Là certes encore, ce n'est pas l'idée même que j'attaque ; c'est évident. Mais ces conférences et ces cours ont-ils été institués, et sont-ils autorisés par M. le ministre, oui ou non, pour devenir de nouvelles armes perfectionnées contre la religion des tribunes du haut desquelles, sous prétexte de *libre recherche*, on pourra battre en brèche les croyances les plus sacrées ? Telle est la question que je pose.

Il faut remarquer d'abord qu'ici, dans ces cours et conférences, M. le ministre est maître, seul maître, maître absolu. Il a constaté lui-

* Mandement, p. 11.

même cette souveraineté dans ses circulaires, et il en use, autorisant ou refusant pour ces cours qui bon lui semble. "Les cours d'enseignement supérieur relèvent du ministre seul," dit M. Duruy, dans sa circulaire du 23 janvier 1865.

Et il ajoute que ces cours sont "un délassement de l'ordre le plus élevé, avec un profit certain pour l'esprit et pour le cœur;" et M. Deschanel, si connu pour son hostilité contre le christianisme, et qui est un des professeurs autorisés par M. Duruy, ouvrant cette année de ces cours à Paris par un discours solennel, va jusqu'à dire qu'ils sont "une prédication." — "C'est la prédication laïque, la prédication de la libre recherche, la prédication du libre examen.... sans préjugé, sans aucun bandeau d'orthodoxie sur les yeux."

M. le ministre seul autorise donc ou refuse, pour cette nouvelle prédication si bien définie, les professeurs, et aussi les sujets que veulent traiter les professeurs. Donc, de ce qu'il permet là, il est responsable.

Eh bien, voici que déjà, à Bordeaux, à Metz, à Paris, dans ces cours publics, les vérités fondamentales du christianisme et de toute religion sont attaquées; le matérialisme, l'éternité de la matière, la pluralité des races humaines, l'origine simienne de l'homme sont professés. Ces faits sont constants :

10. J'ai cité, et avec étendue, dans la *Femme chrétienne et française*, cette conférence faite à Bordeaux, par M. Raulin, où est enseignée l'éternité de la matière, où la création est présentée comme quelque chose d'incompréhensible, qui doit être laissé de côté. *

Le surnaturel, selon ce professeur, c'est ce qui existe simplement dans l'imagination de l'homme; et c'est pourquoi, dans le système qu'il expose, "la création de quelque chose de rien, que nous ne pouvons ni concevoir, ni exécuter, que nous ne voyons pas se produire, le surnaturel, en un mot, pourrait donc être laissé de côté tout d'abord." Les savants, selon ce même professeur, "croyant que la matière a toujours existé dans la moitié passée de l'éternité, croient qu'elle existera toujours dans la moitié à venir; qu'en un mot, la matière et les lois qui la régissent existent de toute éternité, et n'auront point de fin."

M. Raulin est en même temps professeur officiel à la faculté des sciences de Bordeaux, et il a fait imprimer à Paris sa conférence, dans laquelle il exprime d'ailleurs, comme M. Duruy, tous ses vœux pour l'instruction primaire gratuite et obligatoire, afin sans doute qu'il n'y ait bientôt plus un enfant en France qui ne soit obligé d'apprendre, aux frais de l'Etat, le matérialisme et l'athéisme, tels qu'il les enseigne.

* *La Femme chrétienne et française*, p. 79 et 80 (Note).

Voilà pour un. En voici un autre.

20. J'ai en ce moment sous les yeux le texte imprimé d'une conférence faite en cette même ville de Metz, dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, le 25 janvier dernier, devant un auditoire mêlé de dames et de jeunes filles. Le professeur, développant la thèse de Darwin sur l'*homme singe perfectionné*, rappelait la fameuse parole d'Huxley : "A tout prendre, j'aime encore mieux être le fils d'un singe perfectionné, que le fils d'un Adam dégénéré," et il osait bien, en finissant, demander à son auditoire, aux dames et aux jeunes filles la présence, *un sérieux examen, une étude complète et approfondie* de cette honteuse question †.

Sur quoi M. Stoffels rendant compte de cette leçon ‡, et parlant de la femme, car c'est une femme, une demoiselle, à qui nous devons la tradition de Darwin, écrivait : "Je n'hésite pas à penser que si les dames, — que la curiosité amène à ces conférences, — avaient connu les élucubrations de ce philosophe en crinoline, véritable type de la femme libre des saints-simoniens, elle ne se fussent senties blessées autant de l'honneur que pensait leur faire l'orateur, que de leur parenté avec la femelle du singe, que je ne puis me résigner décidément à appeler par son nom."

Sur quoi, je me permets de demander à mon tour comment il se fait que des mères de famille et leurs filles assistent à de telles leçons — et à d'autres cours encore dont je pourrais parler — et s'il suffit vraiment d'insulter certaines personnes en face pour leur plaire : *Si quis vos in faciem cœdit*, disait autrefois saint Paul.

30. Et voici qu'hier même un homme grave m'écrivit qu'il a entendu, le samedi précédent, boulevard des Capucines, 39, une conférence sur le *soleil*, — faite par un professeur, dont je retrouve le nom parmi les patrons des écoles professionnelles libres-penseuses : serait-ce le même ? — et que, là, le professeur a conclu par ces paroles : "Rien ne se crée." "Voilà, disait-il, ce que nous enseignons *aux élèves de nos lycées*, et *aux ouvriers de nos associations philotechniques*, et je ne vois pas comment nous sommes pour cela l'objet d'anathèmes brutaux." Il est vrai qu'il a protesté en même temps de son respect pour les opinions des autres, ajoutant avec cette condescendance compatissante dont le grand esprit de ces messieurs se pique à l'endroit des esprits faibles : "Malgré tout, les femmes qui sont ici pourront en rentrant chez elles, prier le Dieu qui préside au mouvement des astres," rien ne les empêche. — Gracieuse ironie, et du meilleur goût.

† Conférence du 25 janvier 1868, p. 23.

‡ *Vœu national*, 5 février.

40. Et la *Gazette de France* du 4 mars m'apporte aujourd'hui même cette autre annonce : "Ce soir, mardi 3 mars, à huit heures et demie, dans la salle du No. 39, boulevard des Capucines, M. Chavée," — je retrouve encore ce nom parmi ceux qui honoraient de leur présence les funérailles solidaires de Mme B*** — "donnera une conférence sur la *Pluralité originelle des races humaines.*"

50. C'est dans ces mêmes cours enfin, et dans cette même salle, No. 39, que M. Deschânel, dont nous venons de voir tout à l'heure les prétentions comme prédicateur, professe et prêche qu'il faut enseigner, *sans préjugé* comme sans faiblesse, toute doctrine, "bien portée ou mal portée, consolante ou désolante ;" ajoutant que "les mâles esprits, fussent-ils sans *espérance*, "sont sans crainte." C'est exactement ce qu'écrivait son ami, M. Renan : "Ceux-la seuls arrivent à trouver le "secret" de la vie qui savent étouffer leur tristesse intérieure et se "passer d'espérances." "Si la vérité est triste, nous aurons la consolation de l'avoir trouvée selon les règles."

Et quand à ceux qui, dans l'enseignement, ne professent pas, avec cette même liberté, la philosophie, "ce sont de plats valets," déclare le même M. Deschânel *. Et la variété des cours, est-il dit enfin dans le même discours d'ouverture, a cela d'excellent "que l'*idée*, qui, "sous telle forme, n'est pas entrée dans l'esprit des auditeurs, y "pénétrera sous telle autre."

Voilà donc, monseigneur, ce qu'on enseigne, ce qu'on prêche dans ces chaires, dans ces tribunes privilégiées.

Du reste, tout cela se tient, et la marche de cet enseignement, de cette *prédication* nouvelle, est facile à suivre. Après la création du monde et la création de l'homme par Dieu niées hautement, il était juste que les espérances et les craintes de la vie future fussent niées à leur tour ; et qu'il soit *consolant* ou *désolant* de descendre du singe, les professeurs choisis nous déclarent qu'il faut en prendre notre parti avec le calme et la modestie du sage.

Je rappelais tout à l'heure ce que M. le ministre a dit des cours supérieurs, en les fondant, qu'ils "constitueraient un délassement de "l'ordre le plus élevé, avec un profit certain pour l'esprit et pour le "cœur." — Le profit est beau en effet à étouffer toute espérance dans le cœur de l'homme, à nier le créateur, à donner une origine brutale et simienne à la noble créature humaine ! Et voilà ce que vous appelez "une *prédication* !" Et c'est pour cela qu'on vous donne des chaires, à vous, et qu'on les refuse à d'autres ! Et cela se nomme un *délassement de l'ordre le plus élevé pour l'esprit et pour le cœur* !

Quant à moi je le déclare, jamais plus oïieuse corruption publique

* *Revue des Cours publics.*

et autorisée du cœur et de l'esprit ne se rencontra chez aucune nation civilisée.

Et vous demandez que les évêques, que les catholiques de France, que les hommes d'ordre, quelque soit leur religion, assistent de sang-froid à ces attaques officielles et privilégiées contre les fondements mêmes du christianisme, de toute religion, de toute société, de toute dignité humaine ! Notre indifférence et notre silence ici seraient un crime. Nous sommes capables de souffrir, de supporter beaucoup et longtemps, mais de trahir à ce degré la religion et le pays, c'est impossible !

Et si, en ce moment même, alors que l'attention est éveillée sur tout cela et dans des villes telles que Bordeaux, Metz, Paris, où les auditeurs ne sont pas gens à jurer, comme dans tel village, *in verba magistri*, si de telles doctrines se produisent, si de tels enseignements se donnent impunément, que ne se dira-t-il pas dans ces milliers de cours d'adultes, dont se glorifie M. le ministre de l'instruction publique, et qui sont faits par 30 ou 40,000 maîtres d'écoles, sans aucun contrôle possible. Et voilà ce qu'on appelle élever, éclairer, apprivoiser, se ménager la démocratie ! Oh ! la belle politique * !

Quoi qu'il en soit, je ne doute pas, monseigneur, que, si les évêques avaient les moyens d'information nécessaires, et si nous pouvions savoir exactement,—comme nous le pourrons au reste, s'il le faut,—ce qui se dit dans ces conférences et dans tous ces cours d'adultes, malgré la prudence et la réserve commandées au début d'une institution, nous apprendrions des choses étonnantes.

Car enfin, si telle doit être la liberté des cours et des conférences, si toute doctrine, "consolante ou désolante, bien portée ou mal portée" doit s'y produire, sous peine, pour le professeur, de n'être, comme dit M. Deschânel, qu'un *plat valet* et si M. le ministre accepte de tels principes, ce seront donc aussi de *plats valets*, MM. les instituteurs qui n'enseigneront pas dans les cours d'adultes toute doctrine ; de *plats valets* aussi MM. les professeurs des lycées qui se mettront sur les yeux, comme dit encore M. Deschânel "un *bandeau d'orthodoxie*," et qui sur les questions de Dieu, de l'âme, de l'ordre moral et social, de l'origine de l'homme et de la vie future, penseront autrement que leurs élèves chrétiens, et n'oseront pas le dire ?

(A continuer.)

* Et pendant ce temps-là le tribunal correctionnel de la Seine, 6e chambre, audience du 21 décembre 1867, nous fait connaître les premières lignes des *statuts de la commune révolutionnaire des ouvriers français* :

"... Fonder à sa place (à la place du régime impérial) un gouvernement démocratique et social, sous la République, et basé sur les sublimes principes de 89, *affirmés par l'athéisme et le matérialisme, etc.*"

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 15, 182, et 228.)

— A toi, maintenant, dit l'aveugle à Fior d'Aliza, raconte à l'étranger ce qui s'était passé dans la prison pendant cette lugubre agonie de nos deux âmes dans la cabane.

— Voilà, monsieur, reprit naïvement la belle *sposa*, après avoir retiré le sein à son nourrisson qui s'était endormi sur la coupe.

Le lendemain du jugement à mort, comme je vous ai dit, le bourreau vint avec les hommes noirs au cachot. Ils portaient des outils, de grands ciseaux et des charbons rouges, comme s'ils avaient voulu supplicier un saint Sébastien ; mais ce n'était pas cela, au contraire ; le bourreau coupa l'anneau de fer qu'il avait rivé les premiers jours à la chaîne scellée dans le mur ; il fit fondre le plomb qui rivait le clou des menottes aux poignets et les entraves aux pieds ; il laissa le prisonnier libre de tous ses membres ; il ouvrit la deuxième grille de fer qui rétrécissait de la moitié son cachot ; il ouvrit de même une petite porte basse toute en plaque de tôle qui donnait accès par un corridor souterrain, étroit, surbaissé et sombre, dans la petite chapelle des condamnés à mort.

Cette chapelle, pas plus large que notre cabane, faisait partie des cloîtres par le côté de la cour ; par le côté opposé, derrière l'autel, elle recevait le jour par une fenêtre haute qui ouvrait sur des jardins plantés de légumes et sur un petit verger d'oliviers où les blanchisseuses de la ville étalaient le linge après l'avoir lavé dans un canal du Cerchio.

Ces vergers et ces potagers, déserts pendant la nuit, étaient bornés par le rempart de Lucques ; il n'y avait, sous ce rempart, qu'un étroit passage pour laisser le canal des lavandières rejoindre dans la campagne de lit sinueux du Cerchio.

J'avais vu tout cela du haut d'une échelle, en balayant avec une tête de loup le plafond de la chapelle et les vitraux peints qui garnissaient la fenêtre. Ces vitraux représentaient le supplice du bon mal-facteur dans Jérusalem, demandant pardon au Christ sur sa croix, qui lui promet le paradis. La fenêtre était si étroite, qu'une grosse barre de fer scellée en bas et en haut dans la pierre de taille, derrière le

vitrail, suffisait pour empêcher un regard même d'y passer. Les murs avaient deux brasses d'épaisseur : ils étaient construits de blocs de marbre noir aussi lourds que nos rochers, pour que les condamnés à mort qu'on y abandonnait seuls avec Dieu ne pussent pas songer seulement à s'évader. Un confessionnal et un banc de bois noir étaient les seuls meubles de l'oratoire. Un capucin venait tous les matins, à l'aube du jour, dire la messe pour tous les prisonniers ; ils l'entendaient, à travers la porte ouverte, chacun, de sa lucarne ouvrant sous le cloître ; cela les consolait de voir et d'entendre qu'on priait du moins pour eux ; c'était moi qui servais la messe du capucin, armée d'une petite sonnette de cuivre qu'on m'avait appris à sonner à l'élévation ; c'était moi qui lui versais le vin et l'eau des burettes dans le calice. Quand il avait fini, on fermait la porte de l'oratoire en dehors avec de gros verrous et un cadenas ; moi seule, comme porte-clefs, je pouvais y entrer quelques moments avant la messe du lendemain pour allumer les deux petits cierges, remettre de l'huile dans la lampe, et du vin et de l'eau dans les burettes du vieux prêtre à moitié aveugle.

Ah ! ce fut un beau moment, ma tante, que celui où, du haut de ma chambre, dans ma tour, j'entendis le *bargello* conduire lui-même le forgeron au cachot, et où les coups de marteau qui descellaient les fers du prisonnier retentirent dans le cloître et jusqu'à ma fenêtre. Je tombai sur mes deux genoux devant la lucarne pour remercier Dieu de ce qui était pourtant un signe de mort, et je me dis en moi-même : Voilà qu'on lui rend ses membres, à toi maintenant de lui rendre la liberté et la vie !

Quand tout fut rentré dans le silence ordinaire du cloître, et que le *bargello* en fut sorti avec le forgeron et les hommes noirs de la justice, j'y entrai sans bruit avec la provende et les cruches d'eau des prisonniers ; je ne fus pas lente, croyez-moi, à distribuer à chacun sa portion, à ouvrir et à refermer leurs grilles ; les pieds me brûlaient de courir au cachot de votre enfant. Il se tenait encore tout au fond, debout sur sa paille, de peur de se trahir en se précipitant trop vite vers moi ; mais, quand j'eus ouvert sa grille d'une main toute tremblante, il bondit comme un bœuf du fond de l'ombre, il me prit dans ses bras et m'étouffa contre son cœur, où je me sentais mourir et où je restai longtemps sans que lui ni moi nous puissions proférer une seule parole ; lui baisait mes cheveux, moi ses mains, telles que nous nous serrions, vous et moi, ma tante, quand, après une longue absence dans les bois après mes chèvres, je revenais le soir plus tard que vous ne m'attendiez sous le châtaignier.

Quand nous nous fûmes bien embrassés et bien arrosés de nos pleurs, sans pouvoir parler pour avoir trop à nous dire, je passai mon bras

droit autour de son cou, lui son bras autour du mien, et il commença à me dire :

— Que font-ils là-haut ?

— Je m'en fie au bon Dieu et au père Hilario, leur ami, répondis-je.

— Que je t'ai coûté de tourments et à eux, reprit-il, ma pauvre Fior d'Aliza ! hélas ! et que je vous en coûterai bien d'autres quand se lèvera le matin où nous devons nous séparer pour jamais !

— Qu'est-ce que tu dis donc, répliquai-je, en cachant mon front dans sa veste où pendait encore un reste de sa chaîne, n'est-ce pas moi qui te coûte la prison et la vie ? N'est-ce pas pour l'amour de moi que tu as saisi le tromblon à la muraille et tiré ce mauvais coup pour venger mon sang sur ces brigands ?

Mais non, non, tu ne mourras pas pour moi, continuai-je, ou bien je mourrai avec toi-même !

Mais nous ne mourrons ni toi, ni moi, si tu veux écouter mes conseils.

Alors je lui montrai la lime de la *sposa* du galérien cachée entre ma veste et ma chemise ; je lui indiquai du doigt la petite porte basse encore fermée, qui menait du fond de son cachot dans le couloir de la chapelle.

— C'est par là, lui dis-je, le visage tout rayonnant d'assurance (car l'amour ne doute de rien), c'est par là qu'ils croient te mener à la mort, et c'est par là que je te mènerai à la vie.

Je n'en dis pas plus ce jour-là sur les moyens que je rêvais pour sa délivrance ; il me pressa en vain de lui tout expliquer :

— Non, non, ne me le demande pas encore, répondis-je, car si tu savais tout d'avance, tu refuserais peut-être encore ton salut de mes mains, ou bien tu pourrais le laisser échapper dans l'oreille des prêtres qui vont venir pour te résigner peu à peu à ton supplice. Il vaut mieux te mettre la clef en main sans savoir comment on la forge ; c'est à toi de te fier à moi, et c'est à moi d'être ton père et ta mère, puisque je les remplace seule ici.

— Oh ! me dit-il en me serrant les mains et en les élevant dans les siennes vers la voûte du cachot, je le veux bien ; tu es mon père et ma mère sous la figure de ma sœur, mais tu es bien plus encore, car tu es moi aussi, et plus que moi, ajouta-t-il, car je me donnerais mille fois moi-même pour te sauver une goutte de tes yeux seulement.

Il me dit alors des choses qu'il ne m'avait jamais dites et que je ne comprenais que par le tremblement de sa voix et par le froid de sa main sur mon épaule, mais des choses si douces à entendre, à voir, à sentir, que je ne pouvais y répondre que par des rougeurs, des pâleurs et des soupirs qui paraissaient lui faire oublier tout à fait sa mort, comme tout cela me faisait oublier la vie ! On eût dit qu'une muraille

venait de tomber entre lui et moi et que nous nous parlions en nous reconnaissant pour la première fois. Oh ! que j'oubliais la prison, l'échafaud, le supplice et tout au monde, et que je bénissais à part moi ce malheur qui lui arrachait cette confession forcée de son cœur qu'il n'aurait peut-être jamais ouvert en liberté et au soleil.

Je ne sais pas combien durèrent tantôt ces entretiens, tantôt ces silences entre nous ; mais nos deux cœurs étaient devenus si légers depuis que nous les avons soulagés involontairement du secret de notre amour, que nous aurions marché au supplice la main dans la main, allègrement et sans sentir seulement la terre sous nos pieds ! Ce que c'est que l'amour cependant, une fois qu'on a compris qu'on s'aime et qu'on découvre tout étonnée dans le cœur d'un autre le même secret qu'on se cachait à soi-même, et que ces deux secrets n'en font plus qu'un entre deux !

Il paraissait aussi enivré du peu que je lui disais par mes mots entrecoupés, par mon front baissé, par mon agitation, que je l'étais moi-même, seulement par le son timide de sa voix.

L'heure, qui sonna midi au cadran de la tour, nous rappela à peine que le temps comptait encore pour nous, car nous nous croyions vraiment dans le temps qui ne compte plus, dans l'éternité.

— Adieu ! lui dis-je en retirant ma main de la sienne ; voici ce qu'il faut faire, vois-tu, Hyeronimo : il faut penser à ta chère âme comme un homme qui va mourir, bien que nous ne mourrons pas, je le crois fermement. Parmi tous ces moines, ces pénitents et ces prêtres qui vont venir tous les jours pour t'exhorter et te préparer à la mort par les sacrements, il faut dire que tu préfères les frères de l'ordre des Camaldules, qui t'ont enseigné la religion dans ton enfance, et que tu serais plus résigné et plus content si l'on pouvait t'accorder pour confesseur le vieux frère Hilario, du couvent de la montagne, dont tu as l'habitude, et qui daignera bien descendre pendant quelques semaines à Lucques pour adoucir tes derniers moments ; le *bargello* m'a dit qu'on ne refusait rien aux condamnés de ce qui peut leur ouvrir le paradis en sortant de la prison, la présence de cet ami de la cabane dans ton cachot et dans la ville de Lucques, où il est connu et aimé, qui sait ? pourra peut-être intéresser pour toi les braves gens ; et qui sait encore s'il ne pourra pas arriver jusqu'à monseigneur le duc et t'obtenir la grâce de la vie ? Quand le *bargello* va venir te visiter ce matin avec les pénitents noirs et les frères de la Miséricorde, dis-leur ton désir d'obtenir ici la présence du frère Hilario, le vieux quêteur des Camaldules de San Stefano. Le bon Dieu fera le reste ; nous saurons par lui des nouvelles de nos pauvres parents ; je me ferai connaître de lui avec confiance, il ne me trahira pas de peur de t'enlever

ta dernière consolation jusqu'à l'heure suprême ; nous lui ferons transmettre nos propres messages à la cabane, il empêchera ta mère et mon père de désespérer, et, si nous devons mourir, soit l'un ou l'autre, soit tous les deux, il les soutiendra dans leur misère et dans leurs larmes.

Tout ainsi convenu, je me retirai de la cour ; les confréries de la Sainte-Mort, introduites par le *bargello*, ne tardèrent pas à y entrer avec lui. Hyeronimo, après avoir écouté leurs exhortations au repentir et leurs offres de prières, leur répondit avec reconnaissance, que le seul service qu'il eût à implorer d'eux, c'était la visite et les consolations du frère Hilario, qu'à lui il se confesserait, mais à aucun autre, et que s'ils voulaient son salut dans l'autre vie, c'était le seul moyen de le décider au repentir de ses fautes et à l'acceptation de son supplice.

Ils lui promirent d'envoyer un messenger au monastère pour demander au supérieur de faire descendre le vieux camaldule et de l'autoriser à demeurer dans un autre couvent de la ville, ou même dans la prison, jusqu'au jour de la mort du meurtrier des sbires.

Le lendemain, avant le soleil levé, on frappa à la porte de la prison, c'était le frère Hilario ; le *bargello* l'introduisit dans la cour et dans le cachot d'Hyeronimo, et les laissa seuls ensemble dans la chapelle.

J'avais eu soin de ne pas me montrer, de peur qu'une exclamation du bon frère quêteur ne révélât involontairement ma ruse et ma personne au *bargello*. Quand je redescendis de ma tour dans le préau pour mon service, Hyeronimo avait eu le temps de prévenir le moine de ma présence.

— Je le savais, lui dit notre saint ami, la zampogne que j'avais entendue au sommet de la tour de la prison m'avait révélé la présence de Fior d'Aliza derrière ces grilles ; seulement j'ignorais par quel artifice la pauvre innocente avait pu s'introduire si près de toi. Rassure-toi, avait-il ajouté, je ne serai pas plus dur que la Providence, je ne séparerai pas avant la mort ceux qu'elle a réunis ; je ne ferai rien connaître au *bargello* ni à sa femme de votre secret ; il est peut-être dans les desseins de cette Providence.

Après avoir parlé ainsi et prié un moment avec Hyeronimo dans l'oratoire, le saint prêtre en sortit, et, me rencontrant sous le cloître, il me donna son chapelet à baiser, et me le colla fortement sur les lèvres comme pour me dire : silence !

Je me gardai bien, à cause des autres prisonniers, d'avoir l'air de connaître le frère quêteur. Je restai longtemps à genoux, pleurant tout bas contre la muraille, après qu'il fut sorti du cloître. Il s'en alla demander asile à un couvent voisin de son ordre, promettant à la femme du *bargello* de revenir tous les matins dire la messe, et tous les soirs donner la bénédiction au jeune criminel.

Quand il fut sorti, j'entrai dans le cachot sous l'apparence de mon service.

Hyeronimo me dit à son aise que le moine ne m'avait pas blâmée de ma ruse, qu'il ne la trahirait pas jusqu'après sa mort ; qu'il avait un faible espoir d'obtenir, non sa liberté, mais sa vie de monseigneur le duc, si ce prince, qui était à Vienne en Autriche, revenait à Lucques avant le jour marqué dans le jugement pour l'exécution ; mais que si, malheureusement, retardait son retour dans ses États, personne autre que le souverain ne possédait le droit de grâce, et qu'il n'y avait qu'à accepter la mort de Dieu, comme il en avait accepté la vie ; que, dans cette éventualité terrible, le père Hilario le confesserait au dernier moment, lui donnerait le sacrement et ne le quitterait pas même sur l'échafaud, jusqu'à ce qu'il l'eût remis pardonné, sanctifié et sans tache entre les mains de Dieu.

Hyeronimo, en me racontant cela sans pleurer, me dit qu'une seule chose lui coûtait trop pour qu'il pût jamais se résigner à mourir sans désespoir et sans soif de vengeance contre le chef des sbires, son véritable assassin, et que cette chose (ici il hésita et il fallut pour ainsi dire l'arracher parole par parole de ses lèvres), c'était de mourir sans que nous eussions été, lui et moi, mariés ou tout au moins, ne fût-ce qu'un jour, fiancés sur la terre, puisque, selon la croyance de notre religion et selon la parole des moines de la montagne, les âmes qui avaient été unies indissolublement ici-bas par la bénédiction des fiançailles ou du mariage, étaient à jamais unies et inséparables dans le ciel comme sur la terre, dans l'éternité comme dans le temps !

En disant cela, il se cachait le visage entre ses deux mains, et on voyait de grosses larmes glisser entre ses doigts et tomber sur la paille comme des gouttes de pluies.

Je ne pus pas y tenir, ma tante, et je collai mes lèvres sur ses doigts qui me cachaient son visage.

— Je ne savais pas cela, mon cousin, lui dis-je, enfin, en lui desserrant ses doigts mouillés du visage pour voir ses yeux ; je ne croyais pas que, quand on s'aimait dans ce monde, on pouvait jamais cesser de s'aimer dans l'autre, lui dis-je en pleurant à mon tour ; est-ce qu'on a donc deux âmes ? une pour la terre, une pour le ciel ? une pour le temps, une pour l'éternité ? Quant à moi, je ne m'en sens qu'une, et elle a toujours été autant dans ta poitrine que dans la mienne : l'idée de voir, de penser, de respirer seulement sans toi, ici ou là ne m'est jamais venue.

Il me serra encore plus étroitement contre lui-même.

— Mais, puisque c'est ainsi et que tu le crois, toi qui est plus savant que moi, je le veux autant que toi, repris-je, plus que toi encore, car

toi tu pourrais bien peut-être vivre ici ou dans le paradis sans moi, mais moi je ne pourrais ni respirer seulement dans ce monde, ni sentir le paradis dans l'autre, si j'étais séparée de toi ! Ainsi, ne vivons pas, ô mon frère ! ne mourons pas sans avoir échangé deux anneaux de fiançailles ou de mariage que nous nous rendrons après la mort pour nous reconnaître entre toutes ces âmes qui habitent là-haut, dans le bleu, au-dessus des montagnes. Oh ! Dieu, que deviendrions-nous si nous venions à nous perdre dans cet infini où tu me chercherais éternellement, comme dit l'histoire de Francesca de Rimini.

— Mais quel moyen ? me dit-il en se désespérant et en ouvrant ses deux bras étendus en croix derrière lui, tel qu'un homme qui tombe à la renverse.

Je songeai un peu, puis je lui dis :

— Je crois que j'en sais un !

— Et lequel ? s'écria-t-il en se rapprochant de moi comme pour mieux entendre.

— Rien que la vérité, répondis-je. Dis au père Hilario ton confesseur, et qui donnerait son sang pour ton salut, ce que tu viens de me dire, dis-lui que tu mourras dans l'impénitence finale et dans le désespoir sans pardon, si, avant de mourir, tu n'emportes pas la certitude de mourir inséparable de moi après cette vie, et de vivre *sposo e sposa* dans le paradis, puisque nous n'avons pu vivre ainsi dans ce monde, et que, pour t'assurer que le paradis ne sera pour nous deux qu'une absence et qu'une attente de quelques années d'un monde à l'autre, il faut que nous ayons été époux, ne fût-ce qu'un jour dans notre malheur. Jure-lui, par ton salut éternelle, que sans cette charité de sa part, il sera responsable à Dieu de la perte de nos deux âmes, de la tienne par la vengeance que tu emporteras dans l'éternité contre nos ennemis les sbires ; de la mienne, par le désespoir qui me fera maudire à jamais la Providence à laquelle je ne croirais plus après toi ! Il est bon, il est saint, il nous aime, il risquera sa vie même pour nous sauver. Il consentira, par vertu, à nous fiancer secrètement pour le paradis avant le jour de ton supplice (si ce jour fatal doit jamais luire !), ou à nous fiancer pour ce monde, si tu parviens à t'enlever par la fuite à tes bourreaux !...

Cette idée parut l'enlever d'avance à la nuit du cachot et le transporter tout éblouissant d'espérance au ciel ; je crus voir dans sa figure rayonnante un de ces anges, Raphaël du cloître de Pise, qui éclairent, de la lumière de leur visage et de leurs habits, la nuit de la Nativité à Bethléem.

— Je n'aurai pas de peine à suivre ton idée, me dit-il en nous séparant, car ce ne sera que la vérité que je dirai au père Hilario, en par-

lant comme tu viens de dire. Voici l'heure à laquelle il vient m'entretenir de Dieu; après la bénédiction de l'*Ave Maria* (sept heures du soir), je vais lui révéler notre amour et lui arracher son consentement, si Dieu l'inspire de nous l'accorder. Tiens la fenêtre de ta lucarne ouverte, et prie Dieu pour notre salut, contre les vitres; si tu ne vois rien venir avant la nuit sur le bord de la tour, c'est qu'il n'y aura point d'espoir pour nous, et que je n'aurai point pu fléchir le frère; mais, si je suis parvenu à le fléchir ou à l'incliner seulement à notre union avant la mort, je lâcherai la colombe, et elle ira, comme celle de l'arche, te porter la bonne nouvelle avant la nuit: une paille de ma couche, attachée à sa patte, sera le signe auquel tu reconnaîtras qu'il y a une terre ou un paradis devant nous.

Je montai précipitamment à la tour, avant le moment où le *bargello* allait ouvrir l'oratoire au camaldule et la grille intérieure au prisonnier, et je priai avec tant de ferveur la Madone et les saints, à genoux devant la lucarne, que je ne sentis plus couler le temps, et que la sueur de mon front avait mouillé la pierre comme une gouttière, avant que le bruit des ailes de la colombe contre la vitre me fit tressaillir et relever le front.

Quel bonheur! L'oiseau apportait à sa patte un long brin de paille reluisant comme l'or d'une feuille de maïs au soleil! Je dénouai le brin de paille, je le baisai cent fois convulsivement, je le cachai dans ma poitrine, je baisai les ailes de l'oiseau, je lui donnai à becqueter tant qu'il voulut dans ma main et sur ma bouche remplie de graines fines, puis je détachai de mon corsage un fil bleu, couleur du paradis, j'en fis un collier à l'oiseau, et je le laissai s'envoler vers la lucarne du cloître, où l'attendait son ami le meurtrier!

Mais quand ce message muet eut été ainsi échangé entre nous, je ne pus contenir toute ma joie en moi-même, je saisis toute joyeuse la zampogne suspendue au dossier de mon lit; sans y chercher aucun air de suite, je lui fis rendre en désordre toutes les notes éparses et bondissantes qui répondaient, comme un écho ivre, à l'ivresse désordonnée de ma propre joie: cela ressemblait à ces hymnes éclatantes que l'orgue de San Stephano jette, parfois, les jours de grande fête, à travers l'encens du chœur, et qui sont comme le *Te Deum* de l'amour! Ce fut si fort et si long, monsieur, que le *bargello* me dit le lendemain:

— Tu as donc bien peu de cœur, Antonio (c'est ainsi qu'il m'appelait), tu as donc bien peu de cœur de jouer des airs si gais aux oreilles de ces pauvres gens des loges qui pleurent leurs larmes devant Dieu, et surtout aux oreilles de l'homicide qui compte ses dernières heures sur la paille de son cachot!

Je rougis, comme si, en effet, j'avais commis une malséance de bon cœur, je baissai les yeux et je me tus.

Dans la journée, je ne voyais que l'heure de visiter Hyeronimo pour savoir de lui les résultats de sa confiance au père Hilario. Je ne pus approcher de son cachot qu'à la nuit tombante, après l'office du soir, que le vieux prêtre était venu réciter dans l'oratoire des prisonniers. Le *bargello* et sa femme étaient venus y assister par dévotion et par charité d'âme avant de remonter dans leur chambre, en me laissant le soin d'éteindre les cierges et de tout ranger dans le cloître avant de me coucher. Le *piccinino* dormait déjà d'un sommeil d'enfant, dans le petit lit qu'on lui avait fait dans sa niche, à côté des gros chiens, sous les premières marches de l'escalier.

Hyeronimo, cette fois, me parut plus fou de joie mal contenue que je ne l'étais moi-même ; il courait et ressautait autour de son cachot, comme un bélier quand il voit entrer dans l'étable la bergère qui va lui ouvrir la porte des champs ; il voulut m'embrasser sur le front comme les autres jours, je me dérobaï.

— Non, non, dis-je, raconte-moi d'abord tout ce qui s'est passé entre le père et toi ! Nous aurons bien le temps de nous aimer après ! Qu'est-ce que tu as dit ? qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Eh bien ! reprit Hyeronimo, je n'ai pas eu de peine à amener l'entretien où tu m'avais conseillé de le conduire ; car de lui-même en me revoyant si pâle et si morne, il m'a demandé de lui ouvrir mon cœur comme je lui avais ouvert ma conscience, et de bien lui dire s'il ne me restait pas devant le Seigneur aucun mauvais levain de vengeance contre ceux qui avaient causé par malice ma faute et ma mort, si funeste et si prématurée ?

Alors je lui ai tout dit, juste comme tu m'avais dit toi-même, et je me suis montré incapable de pardonner jamais dans le fond du cœur, ni dans ce monde, ni dans l'autre, à ceux qui m'avaient séparé de toi et toi de moi, à moins d'avoir la certitude en mourant que tu ne serais jamais à un autre sur la terre et que je serais éternellement ton fiancé dans le paradis.

Il m'a bien grondé de ces sentiments, qui lui ôtaient tout droit de m'absoudre avant la dernière heure, puisqu'il ne pouvait, au nom du Christ, pardonner à ceux qui n'avaient pas pardonné ; il m'a bien prêché, bien tourné et retourné de toutes les façons pour me faire désavouer ma haine et ma vengeance ; mais c'était comme s'il avait parlé à la pierre du mur ou au fer de la grille : j'ai été inexorable dans ma résolution d'emporter mon ressentiment dans mon âme, à moins d'emporter dans l'autre monde l'anneau du mariage qui nous unirait au moins dans l'éternité.

Il a paru réfléchir en lui-même longtemps, comme un homme qui doute sans rien dire ; puis, en se levant pour s'en aller :

— Me promettez-vous, m'a-t-il dit, si cette grâce du mariage *in extre-*

mis avec celle que vous aimez plus que le ciel et qui vous aime plus que sa vie vous est accordée, me promettez-vous d'embrasser le chef des sbires de bon cœur, et de bénir vos bourreaux, au lieu de maudire en mourant vos ennemis ?

— Oui, mille fois oui, me suis-je écrié, ô mon père ! et je le ferai de bon cœur encore, car ne devrais-je pas plus de bonheur que de malheur à ceux qui m'auront donné ainsi une éternité avec Fior d'Aliza pour quelques misérables années sur la terre.

— Eh bien ! m'a-t-il dit alors, tranquillisez votre pauvre âme malade, mon cher fils, ce que vous me demandez est bien difficile, impossible à obtenir des hommes peut-être, mais Dieu est plus miséricordieux que les hommes, et celui qui a emporté la brebis égarée sur ces épaules ramène au bercail l'âme blessé par tous les chemins. Je n'oserais prendre sur moi seul, sans l'aveu de mes supérieurs, sans le consentement de vos parents et sans la permission de l'évêque, d'unir secrètement deux enfants qui s'aiment dans un cachot, au pied d'un échafaud, et de mêler à la mort, dans une union toute sacrilège, si elle n'était toute sainte.

Mais si Dieu permet, pour votre salut éternel, ce que les hommes réprouveraient sans souci de votre âme ; si le Christ dit oui par l'organe de ses ministres, qui sont mes oracles, soyez certain que je ne dirai pas non, et que j'affronterai le blâme des hommes pour porter deux âmes pures à Dieu !

Je vais d'abord consulter l'évêque aussi rempli de charité que de lumière, je monterai ensuite à San Stephano pour obtenir les dispenses de mes supérieurs ; je confierai ensuite à votre mère et au père de Fior d'Aliza la mission sacrée dont je suis chargé auprès d'eux ; j'obtiendrai facilement pour eux l'autorisation d'entrer avec moi dans votre prison, pour recevoir les derniers adieux du condamné, et pour ramener leur fille et leur nièce, veuve avant d'être épouse, dans leur demeure ; préparez-vous par la pureté de vos pensées, par la vertu de votre pardon à l'union toute sainte que vous désirez comme un gage du ciel, et surtout ne laissez rien soupçonner ni au *bargello* ni à ceux qui vous visiteront par charité, du mystère qui s'accomplira entre l'évêque, vous, votre cousine, vos parents et moi ; les hommes de Dieu peuvent seuls comprendre ce que les hommes de loi ne sauraient souscrire ! Vous nous perdriez tous, et vous, hélas ! le premier.

A ces mots, il m'a béni et j'ai baisé ses sandales.

Voilà, mot à mot, les paroles du père Hilario ; mais j'ai bien vu à son accent et à son visage qu'il avait plus de confiance que de doute sur le succès de sa confidence à l'évêque et à ses supérieurs, et que mon désir était déjà ratifié dans sa pensée.

Nous passâmes ainsi ensemble ce soir-là, et tous les autres, de longs moments qui ne nous duraient qu'une minute, parlant de ceci, de cela, de ce que faisaient ma tante et mon père sous le châtaignier, de ce que nous y ferions nous-mêmes si jamais nos angoisses venaient à finir, soit par la grâce de monseigneur le duc, soit par la fuite que nous imaginions ensemble dans quelque pays lointain, comme Pise, les Maremmes, Sienne, Radicofoni ou les Appenins de Toscane ; il se livrait avec délices à cette idée de fuite lointaine, où je serais tout un monde pour lui, lui tout un monde pour moi ; où nous gagnerions notre vie, lui avec ses bras, moi avec la zampogne, et où, après avoir amassé ainsi un petit pécule, nous bâtirions, sous quelque autre châtaignier, une autre cabane que viendraient habiter avec nous sa vieille mère et mon pauvre père aveugle, sans compter le chien, notre ami Zampogna, que nous nous gardions bien d'oublier ; mais, cependant, tout en ayant l'air de partager ces beaux rêves, pour encourager Hyeronimo à les faire, je me gardais bien de dire toute ma pensée à mon amant, car je savais bien que je ne pourrais assurer son évasion sans me livrer à sa place, à moins de perdre le *bargello* et sa brave femme, qui avaient été si bons pour moi, et que je ne voulais à aucun prix sacrifier à mon contentement, car les pauvres gens répondaient de leurs prisonniers âme pour âme, et le moins qu'il pouvait leur arriver, si je me sauvais avec Hyeronimo, c'était d'être expulsés, sans pain, de leur emploi qui les faisait vivre, ou de passer pour mes complices et de prendre dans le cachot la place du menrtrier et de leur porte-clefs.

Cela, monsieur, vous ne l'auriez pas voulu faire, n'est-ce pas ? car cela n'aurait été ni juste, ni reconnaissant ; le mal pour le bien, est-ce que cela se doit penser seulement ? Et puis, faut-il tout vous dire ? j'avais encore une autre raison de tromper un peu Hyeronimo sur ma fuite avec lui hors de la ville : c'est que je ne pouvais lui donner le temps d'assurer sa fuite qu'en amusant quelques heures ses ennemis et en leur livrant une vie pour une autre ; or, peu m'importait de mourir, pourvu que lui il vécût pour nourrir et consoler mon pauvre père et ma tante.

Qu'est-ce donc que j'étais en comparaison de lui, moi ? deux yeux pour pleurer ? Cela en valait-il la peine ? Non, j'avais mon plan dans mon cœur et il ne m'en coûtait rien de me sacrifier pour mon amant, puisque j'étais sûre qu'il viendrait me rejoindre dans le paradis.

Entretiens de LAMARTINE.

A continuer.

LETTRES D'UN PASSANT.

Ceci, mon cher ami, n'est pas une lettre longuement méditée, mais une causerie à toute vapeur. De quoi voulez-vous que je parle ? Je ne sais rien. Depuis huit jours, je n'ai ni déplié un journal, ni ouvert un livre, ni écrit une ligne. J'évite de me souvenir et j'essaye d'oublier. Dans la campagne en fleurs, dont le silence me pèse et m'enivre, j'ai perdu la force de penser et le désir d'apprendre. En ce moment, il tombe une petite pluie fine que boivent les blés altérés ; les oiseaux chantent dans les branches ; le vent, agitant la tête des arbres, incline les uns vers les autres les peupliers de la rivière. Dans le lointain, les nuages balayent de leurs ailes mouillées la cime des collines, que ma pensée traverse pour aller jusqu'à vous. J'écoute le bourdonnement des abeilles, dont les plus hardies parcourent ma chambre, à la recherche d'une fleur qui se fane dans un verre d'eau. Comme je ne ressemble en rien au divin Platon, j'engage ces mouches errantes à rejoindre le manteau de l'empire et les palais des grands.

Que dit-on à Paris ? A mon départ, on parlait encore du discours de M. Pouyer-Quertier, père d'une filature et beau-père d'un marquis ; j'imagine qu'on n'en parle plus. On racontait que Mgr l'archevêque de Paris, encore tout chaud de son succès oratoire à la grande tribune du Sénat, avait inauguré l'église Saint-Augustin, en présence de M. Haussmann et de M. Duruy, témoins obligés de toute fête qui se donne et de tout spectacle où l'on court. Mgr Darboy a prononcé un discours capable, dit-on, d'avoir édifié M. Haussmann, qui édifie tant de choses, et instruit M. Duruy, qui croit descendre d'un singe. Pendant la harangue de l'archevêque, le préfet de la Seine et le ministre de l'instruction publique causaient, dit-on, comme il convient, quand on écoute un discours. Des fenêtres de l'église, M. Haussmann pouvait voir le boulevard qui porte son nom ; aussi n'écoutait-il que d'une oreille distraite le tribut d'éloges que le ministre de Dieu payait au ministre de César. On assure que le préfet ne pouvait se lasser de faire admirer à M. Duruy les élégantes proportions et la décoration splendide du temple nouveau-né. Dites, ô Duruy ! quelle chose ici vous étonne le plus ; et, comme autrefois, le doge de Gênes, M. Duruy pouvait répondre : " C'est de m'y voir ! "

La présence de M. Haussmann, toujours préfet, et de M. Duruy, toujours ministre, dans une église placée sous le patronage de saint Augustin, a la portée d'un enseignement et le charme d'une espérance. Je n'ai besoin que de parler à demi pour être tout à fait compris. Saint Augustin, comme chacun sait, eut une jeunesse que j'oserai appeler orageuse. Il fut prodigue, mais de son bien seulement. Sa jeunesse excuse ses erreurs et son repentir les efface. Quand il parlait devant les sénateurs de son temps, qui ne valaient pas les nôtres, il remplaçait la raison par l'esprit, et le bon sens par l'éloquence. Il fit sa cour aux puissants, mais ne leur demanda rien. Il eut des défauts nombreux, mais aucun vice redhibitoire. Puis enfin, s'étant converti, il égala David en pénitence et dépassa Scipion en chasteté. Il écrivit l'histoire, mais sans flatter personne, et rendit ses comptes, mais sans dissimuler rien. Il fit vœu de pauvreté et devint un des Saints de Dieu auquel il est le plus sage d'avoir recours et le plus agréable d'avoir affaire.

Il devint évêque et exerça son ministère sur cette terre d'Afrique que nous avons conquise, et où nous nous étions promis de promener tour à tour l'épée, la charrue et la croix. Il évangélisa plus d'Arabes que nous n'en avons laissé périr, ce qui n'est, certes, pas peu dire ; il laisse un grand exemple à suivre, et soit que son souvenir se présente sur les déserts d'Afrique ou sur le sol français, il peut apprendre à chacun de nous quelque chose : aux prélats, le renoncement ; aux soldats, la justice ; aux puissants, l'humilité ; aux corrompus, le repentir. Que ceux qui ont des oreilles comprennent, et, s'ils ne comprennent pas, ce n'est pas faute d'oreilles.

Si j'étais encore au courant des choses de ce monde, je vous parlerais de cette expédition de Rouen qu'a dû entreprendre le souverain qui tient dans ses mains nos destinées toujours changeantes et tant de fois changées. Je ne suis pas de ceux qui suivent la poussière que soulèvent en chemin les chars des princes voyageurs. Que m'importent ces fêtes dont je ne suis pas, ces cortèges que je ne veux pas grossir, et ces tables chargées où viennent s'abattre les frêlons officiels ! J'ignore si les grands de ce monde ont prononcé des discours ; s'ils ont parlé, ils ont dû dire de bien bonnes choses. Pourquoi ? parce qu'il y en avait beaucoup à dire.

S'est-on occupé, à Rouen, de Jeanne d'Arc, comme à Orléans ; du libre échange, comme à Paris ? Dans les paroles échangées, a-t-on cru voir pour l'avenir des espérances ou des menaces ? A-t-on cru deviner dans quels plis de son manteau le maître cachait la guerre ou la paix ? J'ignore, n'étant pas de ceux qui déchiffrent les secrets contenus dans les oracles des sybilles ou les entrailles des poulets. Et puis la simple réflexion m'a conduit à n'attacher qu'une médiocre importance aux

allocutions des têtes couronnées. Supposez que je sois appelé à entretenir le public de mes petites affaires, croyez-vous que j'irais confier au vulgaire les préoccupations de mon cœur et les secrets de mon cabinet ? Non pas. Ainsi font les rois, qui ne sont pas généralement ni beaucoup plus malins, ni beaucoup plus fous que le commun de leurs sujets. Ils ne disent que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit : c'est pourquoi ils parlent souvent.

J'aurais voulu vous entretenir des manifestations bruyantes dont l'École de médecine fut récemment le théâtre. Les apprentis docteurs se sont pressés aux portes de Sée comme autrefois les Troyens, et ont proféré de hautes clameurs dont il est aussi difficile de ne pas s'occuper que de ne pas s'émouvoir. Les élèves en médecine ne croient ni à l'immortalité de l'âme ni à l'infailibilité du Sénat. Hélas ! En s'attaquant au Sénat, ils me rappellent ces barbares qui insultaient le soleil :

Le Dieu poursuivant sa carrière
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Ainsi fait le Sénat, que l'on peut comparer au soleil dont il a les rayons d'or, le grand âge et parfois les éclipses.

Aimez-vous les beaux livres, M. Jouaust en a mis partout : M. Jouaust, un des imprimeurs qui se servent le mieux de l'invention de Guttemberg, publie sous ce titre : *Cabinet de Bibliophile*, la collection des auteurs anciens qui ont fait le plus grand honneur aux lettres et à l'homme. Parmi les auteurs parus, je citerai Lesage, La Rochefoucauld, Labruyère. M. Jouaust a fait œuvre de lettré, d'imprimeur et d'artiste. Il a restitué le véritable texte des écrivains qu'il édite, multiplié les notes et les renvois, conservé les variantes, restitué les additions en leur assignant leur date, mentionné les suppressions en en indiquant la cause, de sorte que l'on peut suivre le chemin qu'a parcouru la pensée en travail, et la perfection graduée d'un ouvrage vingt fois remis sur le métier. Ces livres font plaisir aux yeux qui les lisent et à la main qui les manie. Le papier est souple et fort, les caractères d'une merveilleuse netteté ; les marges spacieuses et larges. Aucune faute d'impression n'a échappé à la vigilance des correcteurs ; aucune négligence ne s'est glissée dans un texte scrupuleusement conservé et rendu dans son intégrité première. Le seul défaut de ces livres, dit M. Jouaust, c'est de coûter un peu cher. Je ne suis pas de cet avis, et le défaut qu'il signale est une qualité que je relève. Toute chose belle et bonne doit être une chose coûteuse ; les livres sont comme les vins : il en est pour toutes les bourses, pour toutes les tables et pour tous les goûts. Si on peut avoir pour quatre sous un roman de Pigault-Lebrun comme une bouteille de

Suresnes, j'aime que les vins généreux, comme les œuvres d'élite, soient d'un tel prix, qu'ils évitent le contact et des mains salies et des lèvres vulgaires. Les ivresses délicates sont le privilège d'un petit nombre, et celui-là seul est capable de les payer qui est digne de les sentir.

Je voudrais, en terminant, rendre compte d'un volume de vers, oui, vous avez bien lu, de vers. Qui s'occupe encore de la poésie aux temps de prose où nous vivons ? Moi, et M. Laurent Pichat, ou pour mieux dire M. Laurent Pichat et moi. Hélas ! je crois que cela ne suffit pas. M. Pichat a donné pour titre à son volume ces trois mots : *Avant le jour*. Cela vous prouve que la nuit règne encore. Le jour que chante M. Pichat s'appelle la liberté ; le jour viendra-t-il ? M. Pichat et moi nous le croyons. D'autres partagent cette foi salutaire et consolante. Hélas ! je crois que cela ne suffit pas.

Je ne puis donner au poète une approbation sans réserve. M. Pichat s'annonce, au début de son volume, comme un ennemi de la Croix qui sauva le monde et par laquelle il refuse d'être sauvé. Il ne croit pas au Dieu fait homme, et de l'homme il fait un Dieu. De tous les poètes qui ont chanté, c'est le seul qui se détourne des cieux et qui ne cherche pas dans les hauteurs sereines où nous plaçons nos temples, le courage de souffrir, l'espérance d'être heureux, et la douceur de revivre. Quand tous, suivant le dire du poète latin, lèvent les yeux vers les étoiles, lui, invinciblement rattaché à la poussière du sol, ne voit dans la terre où pose son pied dédaigneux, qu'une patrie sans avenir, et une tombe sans lendemain.

Ceci dit, je puis louer ces beaux vers qui m'ont ému, charmé, attendri. M. Pichat est de la race des Juvénais, que l'indignation fit poètes. Il a des haines vigoureuses dont la chaleur nous ranime et le courant nous emporte. Malgré tout et malgré lui, il est et reste croyant, il s'est dévoué au triomphe des grandes choses dont il déplore l'exil et prévoit la résurrection, la paix, la justice et la liberté.

Je ne peux rien citer du volume de M. Pichat, j'engage à le lire en entier. Où est l'auteur, ai-je demandé ? On m'a répondu qu'il était en prison.—Pourquoi, et qu'a-t-il fait de mal ?—Rien, sa vie est à l'abri du reproche, et son honneur au-dessus du soupçon.—Mais encore ? Rien, son crime est d'avoir écrit ce qu'il pensait dans un siècle où il est si rare de penser et si dangereux d'écrire.

Au moment où j'écris ces lignes, le Corps législatif discute encore la question du libre échange et le Sénat conservateur va délibérer sur la liberté de l'enseignement. Pour apprécier ces débats solennels, j'at-

tendrai qu'ils aient pris fin. L'attente est cruelle et, pour la tromper, je cherche ce que le vieux soleil a fait éclore en un seul jour de fleurs, de nouvelles et de rêves. Quant aux fleurs, elles s'épanouissent comme d'habitude dans les parterres de Mabilie et les discours des grands. Quant aux rêves, je n'en forme qu'un, celui que réalisa Suzanne par des temps aussi chauds, mais plus corrompus que les nôtres. J'ai dit que je ne formais qu'un rêve, et je suis sûr que vous ne me croyez pas. Vous avez raison, et je vous prendrais pour confident des chimères que je caresse et des désirs que je renferme, n'était la crainte des sergents et le respect des juges. Les juges sont aussi nombreux que les écus de la boulangère ; il y en a, je les ai vus, je leur ai même parlé.

Quant aux nouvelles, elles se suivent en se ressemblant, et n'ont ni le prestige du mystère, ni l'attrait de l'imprévu. A Paris, un soldat ayant levé le sabre du gouvernement qui lui tient lieu de père, l'a laissé retomber sur la tête d'un bourgeois pacifique, mais surpris. Ces accidents sont aussi communs que M. ***. Et on peut se demander ce qu'allait faire ce bourgeois sur le chemin de ce guerrier. Ne savait-il pas que le sabre est comme le vin : quand il est tiré il faut le boire ? Si un citoyen de Paris ne pouvait avaler un sabre avec la prestresse du Chinois de l'Exposition, il y aurait pour l'empire français trop de sujets d'humiliation et pour le Céleste-Empire trop de sujets d'orgueil. Je ne saurais oublier le récit d'un fait étrange dont s'étonnent encore les Lyonnais, peu coutumiers des phénomènes. Des militaires essayaient la découverte de ce bienfaiteur de l'humanité qui se nomme Chassepot. Une balle s'émanipe, franchit des distances insensées et va briser un des carreaux de la chambre où travaillait une jeune fille. La jeune fille, miraculeusement échappée à la fureur du projectile, dit en ramassant son aiguille, bien inférieure à celle de nos fusils : " Les chassepots ont fait merveille. "

Que convient-il d'admirer le plus, la présence d'esprit de la jeune fille ou la portée du chassepot ? On se le demande, sans pouvoir se répondre. Quand à moi, je me contente de chanter avec une patriotique énergie ces vers tirés d'une comédie nouvelle :

Nous avons un fusil
Se chargeant par la culasse ;
Au dehors, c'est gentil,
Mais au-dedans, ça s'encrasse.

En France, depuis Mazarin, tout finit par des chansons, dont on répète le refrain et dont on paye la facture.

Comme les grands corps de l'état n'ont pas encore terminé leurs

importantes discussions, j'ouvre pour me désennuyer le soixante-quatrième volume de la *Revue des Deux-Mondes*. J'y trouve un long travail de M. d'Haussonville sur les relations de l'Eglise romaine et du premier Empire : Ces relations furent tendues, comme chacun sait. Pie VII excommunia l'empereur ; mais ce fils aîné de l'Eglise, souverainement irrespectueux pour sa mère, fit arrêter le Souverain-Pontife. Après quoi, il songea à prendre femme.

Il en avait déjà une, mais ce détail lui importait peu. Ayant introduit le divorce dans son code, il lui importait de mettre en pratique les lois qu'il avait promulguées. Il était atteint de la postéromanie et rêvait que de son association future avec une grande princesse quelconque pouvait naître un fils bien à lui, héritier de ses domaines et continuateur de son œuvre. Le fils de sa femme ne lui suffisait déjà plus, et il se désolait de posséder une compagne moins féconde que ses victoires. Ce maître du monde, habitué à réaliser l'impossible, voyait pour la première fois sa volonté stérile. Il trouvait aussi que depuis le vicomte Beauharnais, dont la supériorité l'accablait, l'impératrice Joséphine avait manqué sinon à la loi naturelle qui veut que l'on s'unisse, du moins à la loi divine qui ordonne qu'on multiplie.

Il n'y avait aucunement de la faute de l'impératrice Joséphine ; mais l'homme propose, et Dieu dispose. La belle créole qu'avaient distinguée tour à tour Talien, Barras et Bonaparte, plaisait un peu moins, ou déplaisait un peu plus à un conquérant volage déjà lassé de sa conquête. Elle avait vu se flétrir sur sa tête couronnée les roses de son quarante-sixième printemps et s'enfuir à l'horizon cet Amour toujours jeune dont jadis elle avait tant chéri le bandeau, l'arc et les flèches. De plus, elle s'importunait d'une certaine dame Mathea, Piémontaise, qui, disait-on, avait séduit l'empereur par une communauté de race et une docilité d'enfant. Souveraine abandonnée, elle connaissait la jalousie qu'elle inspirait autrefois. Mais, à travers ses larmes, elle songeait à ces temps regrettés, où, reine par la beauté qui vaut mieux que la couronne, elle attirait à ses pieds les généraux vainqueurs et les tribuns heureux et faisait d'un de ses sourires le salaire d'un service, la récompense du génie ou le prélude de l'amour.

Ce fut sans ménagement aucun, à la suite d'un repas silencieux pris en tête à tête, que Napoléon lui annonça sa volonté de la répudier. Usant aussitôt de la ressource ordinaire des femmes, elle glissa sur le parquet et s'évanouit sans coup férir. J'emprunte à M. d'Haussonville le récit de la scène charmante qui va suivre : " Aussi effrayé qu'ému de l'effet qu'il venait de produire, Napoléon entr'ouvrit la porte de son cabinet et appela à son aide le chambellan de service, M. de Bausset. L'évanouissement durant toujours, il lui demanda si, pour éviter toute

esclandre dans le palais, il se sentait la force de porter l'impératrice jusque dans ses appartements qui communiquaient avec les siens par un petit escalier dérobé." M. de Bausset répondit naturellement qu'il n'était pas de fardeau qu'on ne put imposer à son dévouement; tous les chambellans sont des flatteurs, mais sans cela seraient-ils des chambellans ?

" M. de Bausset prit donc l'impératrice dans ses bras, et l'empereur, marchant le premier, à reculons, lui soutenait soigneusement les pieds. Ils descendirent ainsi l'escalier. Rien n'avait paru feint ni arrangé à M. de Bausset dans la triste scène dont il était le témoin involontaire; cependant ses jambes s'étant un moment embarrassées dans son épée, tandis qu'il descendait cet escalier étroit, comme il se raidissait afin de ne pas laisser tomber son précieux fardeau, sa surprise fut assez grande d'entendre Joséphine lui dire tout bas : " Prenez garde, monsieur, vous me serrez trop fort." Les femmes sont toujours femmes et les chambellans toujours adroits. Dans cette étreinte un peu vive on sentait la main d'un homme d'esprit, et aucune reine, qui se croit belle, ne s'offense que l'admiration chez un sujet triomphe parfois du respect. Quant à Joséphine, elle venait d'essayer le pouvoir d'un évanouissement mis en sa place et de pleurs utilement versés; mais elle avait compté sur des charmes plus sérieusement évanouis qu'elle; aucune femme n'obtient autant par la pitié que par l'amour, et aucune n'a de puissance par les larmes qui n'en a plus par le sourire.

La nouvelle du divorce de l'empereur ne rencontra ni contradicteurs ni incrédules. Les fonctionnaires publics se pliaient à tout événement avec un enthousiasme qui n'eût de limites que la fortune du maître. " Comme souverain et comme souveraine, disait le bon Regnault de Saint-Jean-d'Angély, l'empereur et l'impératrice ont tout fait, ont tout dit, il ne nous reste qu'à les aimer, à les bénir, à les admirer. Acceptez, messieurs, au nom de la France attendrie, aux yeux de l'Europe étonnée, ce sacrifice, le plus grand qui ait été fait sur la terre, etc." Napoléon dut avoir peine à tenir son sérieux en s'entendant mettre, en matière de sacrifice, au-dessous du doux Abraham et du tendre Jephthé. Il courait au divorce avec autant de plaisir qu'à la guerre, et ce conquérant, trop habitué à la douleur des veuves pour se soucier des doléances d'une épouse, ne voyait dans son second mariage qu'une preuve de sa puissance, une faveur de la fortune et une promesse de l'avenir.

Il se comparait à Philippe-Auguste : il avait tort, si j'ose m'exprimer ainsi en parlant d'un aussi grand homme. Toutefois, s'il était bien décidé à expulser son ancienne femme, Napoléon ne savait encore au juste où il prendrait la nouvelle. Il était résolu à n'épouser qu'une

princesse, mais il se demandait lequel valait mieux de la faire venir de Pétersbourg ou de la commander à Vienne. Il résolut de consulter un sage et il s'ouvrit à Daru.—Daru, lui dit-il un jour, que pensez-vous du mariage ?—Sire, j'en pense du bien, répondit le sage Daru.

Mais il y a mariage et mariage. Il y a le vôtre, dont je me soucie peu, et le mien, qui m'inquiète. Daru, que pensez-vous de mon mariage ?—Sire, la France regrettera l'impératrice Joséphine et prendra part à vos douleurs ; mais il n'est personne dans le monde qui n'approuve vos actes et ne comprenne vos raisons. Ainsi parla le sage Daru.

Eh bien, reprit l'empereur, me conseillez-vous d'opter pour la Russe ou de préférer l'Autrichienne?... Entre les deux je n'ose dire que mon cœur balance, mais il est certain que ma raison hésite.

Sire, n'épousez ni l'une ni l'autre. Prenez une Française. Ce n'est pas en imitant les autres monarques, mais en vous distinguant, que vous rencontrerez votre véritable grandeur. Vous ne régnerez pas au même titre qu'eux, vous ne devez pas vous marier comme eux."

Ainsi s'exprimait Daru, qui, comme je le répète, était la sagesse même. Mais Napoléon, qui ne l'écoutait plus, trouvait qu'après avoir renvoyé la veuve d'un vicomte, il lui fallait, pour ne pas déroger, ouvrir ses bras à la fille d'un roi. Il était trop fier pour vouloir d'une sujette et trop peu bucolique pour s'accommoder d'une bergère. Ce parvenu ne voulait pas que la mère future de son fils sortit de la multitude ou revint à ses moutons.

Napoléon, qui, à ce moment, se promenait dans sa gloire, comme le disait Cambacérés, choisit la fille de l'empereur d'Autriche pour l'accompagner dans sa marche. Il fut vite agréé d'un beau-père trop souvent battu pour ne pas désirer que son vainqueur ne fût son gendre, et trop versé dans l'histoire pour ignorer que l'Autriche rattrape au jeu des mariages ce qu'elle perd dans le hasard des combats. M. d'Haussonville nous raconte quels furent les moyens employés par l'empereur pour faire dissoudre le mariage religieux contracté avec Joséphine. Je renvoie à son ouvrage le lecteur curieux de savoir quels miracles on peut opérer par la souplesse italienne jointe à la furie française. Je relève un des plus jolis épisodes de ce second mariage. Napoléon, ayant passé l'anneau impérial au doigt de Marie-Louise, s'attendait au même procédé de la part de l'impératrice. Il attendit en vain. " Pourquoi, se demandait ce terrible questionneur, lui ai-je mis une bague au doigt sans qu'elle en ait mis une au mien ? Ah ! j'y suis. L'anneau est un signe de servitude : la femme est une esclave et le fut de tout temps. Voyez chez les Romains." Cette explication, qui lui parut satisfaisante, prouve à quel point ce gracieux souverain

était versé dans la philosophie de l'histoire et la connaissance des femmes.

Le premier empereur, comme les sources du vieux Nil, est encore, à l'heure qu'il est, et il est tard, imparfaitement connu et trop peu découvert. C'est pourquoi j'applaudis à chaque historien m'apportant des révélations inédites sur ce personnage qui laissa des racines si profondes sous des ruines si nombreuses. Géant placé au seuil de ce siècle qui décline, il a reçu longtemps les adorations du vieux monde encore rempli de sa gloire et tremblant de sa chute; mais, à chaque pas du temps, on a vu s'effacer sa grandeur et ses rayons décroître. Il reste grand, armé et couronné; mais l'histoire, mieux instruite et partant plus sévère, lui demande compte de la façon dont il prit la couronne, dont il utilisa le génie et dont il abusa du glaive.

Les souvenirs du premier empire m'ont fait négliger les œuvres du second. Le Sénat discute encore la liberté de l'enseignement, et le Corps législatif vient d'approuver les théories du libre échange. La voix de M. Rouher, comme celle du vieux Neptune, apaise les vents, calme les flots, chasse les nuages. Il a oublié le mot de Piron, et quand les députés lui ont dit "grand merci," il n'a pas répondu avec la modestie d'une violette ou d'un ministre: Il n'y a pas de quoi. Il l'aurait dû, mais si l'on ne faisait que ce qu'on doit, il faut convenir qu'on ne ferait pas grand'chose.

M. Rouher l'a emporté, et cependant la terre tourne et même elle souffre. L'agriculture et l'industrie, ces deux mamelles de la France, comme les appelait le grand Sully, sentent que leurs forces s'épuisent et que leur lait tarit. L'armée, démesurément accrue, enlève les laboureurs à la charrue, les ouvriers à l'usine. Pour soutenir la concurrence étrangère, nous devenons trop pauvres, et nous sommes trop chargés. L'impôt s'accroît, les tarifs s'élèvent, le travail baisse, les salaires augmentent; la liberté reste à l'écart, la nation demeure en tutelle et la volonté d'un seul décide des intérêts de tous. Ah! c'est ici le cas de répéter avec Molière: Tu l'as voulu, Georges Dandin; Georges Dandin, tu l'as voulu! Mais si, par hasard, tu es inquiet de ta destinée ou mécontent de ta fortune, tu peux aux élections prochaines trouver l'occasion d'affirmer tes desirs par tes suffrages, et ta volonté par tes actes.

ARTHUR DE BOISSIEU.

. Le sens de la vue produit seul les idées du mouvement; de là vient que les oiseaux qui voient si bien sont si voyageurs, d'où l'on conclut: plus un oiseau vole vite plus il voit loin.-

LES MÉMOIRES DU COMTE BEUGNOT.*

Encore un témoin oculaire qui vient déposer dans le grand procès de la Révolution ! M. le comte Beugnot la vit se dérouler dans toutes ses phases successives, puisqu'il avait vingt-huit ans en 1789 et qu'il mourût en 1835. Il a été bien placé pour l'observer. Il fut nommé membre de l'assemblée législative en 1791. Il y fit d'importantes motions, et son nom figure avec honneur dans plusieurs des plus graves débats de cette assemblée. Il y fit surtout des motions courageuses : ce fut lui qui dénonça Marat et obtint le décret d'accusation qui fut rendu contre le sanguinaire rédacteur de *l'Ami du Peuple*. Aussi n'osa-t-il plus reparaitre à l'assemblée législative. En 1793, il fut incarcéré et délivré, comme tant d'autres prisonniers, par le 9 thermidor. Il se rattacha plus tard à l'Empire ; il fut préfet à Rouen, conseiller d'Etat, puis ministre des finances du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, puis administrateur du grand-duché de Berg et de Clèves, dont Napoléon Ier fit, en 1809, le don au fils aîné du roi de Hollande.

Après la fatale journée de Leipzig, il revint en France et fut nommé préfet du Nord. Il se rallia au gouvernement de la Restauration dès 1814, fut ministre de l'intérieur, puis directeur-général de la police, puis ministre de la marine. En cette dernière qualité, il suivit Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours. Il rentra à Paris avec le roi, devint directeur des postes ; écarté ensuite par le gouvernement, il siégea dans les chambres et y joua un rôle distingué. Les mémoires d'un homme qui a rempli une telle carrière ne sauraient être dépourvus d'intérêt, surtout quand il joint à la vie politique et à la pratique des affaires un vif et piquant esprit, et c'était le cas du comte Beugnot.

Ses Mémoires, que son petit-fils le comte Albert Beugnot vient de publier, ne sont malheureusement que des fragments. Ils font regretter qu'on ne les ait pas livrés au public dans toute leur étendue. Ce qui nous est offert forme, il est vrai, une suite de tableaux qui reproduisent très-pittoresquement chaque époque. Le récit de l'affaire du collier, à laquelle M. le comte de Beugnot fut personnellement mêlé par ses rapports avec la comtesse de Lamotte, est la part faite aux temps antérieurs à 89. Les personnages sont esquissés avec une vérité frappante. Laissons de côté les figures principales, et relevons des traits qui peignent certains types de l'ancienne société. M. Beugnot cite

* Voir page 20 du volume VI de *l'Écho de la France*.

une réponse de madame de Brienne à l'évêque d'Autun, qui, apprenant qu'elle était sur le point de quitter la France dans la crainte des événements qui se préparaient, cherchait à l'en dissuader :

— Je ne vous conseille pas, lui dit-il, de rester à Paris, puisque vous êtes effrayée, ni même de vous retirer dans l'une de vos terres ; mais allez passer quelque temps dans une petite ville de province où vous ne serez point connue ; vivez-y sans vous faire remarquer, et personne n'ira vous y découvrir.

— Une petite ville de province, fi ! Monsieur de Périgord ; *paysanne, tant qu'on voudra ; bourgeoise, jamais !*

Louis XV disait à M. de Dillon, évêque d'Evreux :

— Vous chassez beaucoup, Monsieur l'évêque, j'en sais quelque chose. Comment voulez-vous interdire la chasse à vos curés, si vous passez votre vie à leur en donner l'exemple ?

— Sire, pour mes curés la chasse est leur défaut ; pour moi, c'est celui de mes ancêtres.

Le même M. de Dillon, nommé archevêque de Narbonne, était fort endetté. Louis XVI, grand ami de l'ordre, et effrayé du triste exemple que venait de donner le prince de Guénévée, prêchait du matin au soir l'économie et le payement des dettes. Il dit un jour à M. de Dillon :

— Monsieur l'archevêque, on prétend que vous avez des dettes, et même beaucoup ?

— Sire, répond le prélat, je m'en informerai à mon intendant, et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté.

Il n'y a plus de place aujourd'hui dans notre société pour le sentiment aristocratique qui dictait ces réponses hautaines.

Les pages les plus dramatiques et les plus émouvantes des Mémoires du comte Beugnot sont celles consacrées à l'histoire de sa captivité à la Conciergerie et à la Force pendant la Terreur. Il a retracé avec les couleurs les plus énergiques la physionomie des prisons à cette époque, et il a ajouté bien des traits à ceux que l'on connaissait déjà. Nous n'en rapporterons qu'un seul :

Immédiatement après Bailly, on traîna sur le même théâtre le général Houchard. Il était difficile de placer le soupçon de l'intrigue ou de la trahison sur la figure de ce guerrier. Houchard avait six pieds de haut, la démarche sauvage, le regard terrible. Un coup de feu avait déplacé sa bouche et l'avait renvoyée vers l'oreille gauche. Sa lèvre supérieure avait été partagée en deux par un coup de sabre qui avait encore offensé le nez, et deux autres coups de sabre sillonnaient sa joue droite de deux lignes parallèles. Le reste du corps n'était pas mieux ménagé que la tête. Sa poitrine était découpée de cicatrices. Il sem-

blait que la victoire s'était jouée en le mutilant. Il parlait un jargon barbare, moitié allemand, moitié français, que sa difficulté de prononcer rendait plus raboteux encore. Elevé dans la rudesse des camps, et parvenu au prix de son sang du métier de soldat au grade de général, l'âpreté de ses manières faisait encore ressortir le caractère menaçant de sa figure. Il avait obtenu des avantages constants à la tête des armées de la République, délivré Dunkerque, remporté sur le duc d'York la mémorable journée d'Hondschoot, et il n'avait pas dépendu de ses dispositions que l'armée anglaise ne trouvât dans les plaines de Flandre ses Fourches caudines.

“ Rappelé, embastillé, accusé par suite du système qui pardonnait encore moins à un général une victoire qu'une défaite, on avait cependant quelqu'embaras à dresser son acte d'accusation. Après le protocole d'usage sur la complicité avec ceux qui attentaient à la liberté, à la souveraineté du peuple, à l'unité et à l'indivisibilité de la république, on l'accusait de *n'avoir pas assez tué d'Anglais* ; ce sont les termes. Suivant l'impertinent rédacteur, il ne devait pas s'en échapper un seul, et tout Anglais vivant, après la journée d'Hondschoot, était un témoin décisif contre le général français. Au reste, la bêtise, l'ignorance et surtout l'insolence qui avaient présidé à la rédaction de cet acte d'accusation, soulevèrent l'indignation du vieux guerrier. Il rédigea lui-même pour sa défense une sorte de harangue dont je regrette toujours d'avoir négligé la copie. Certes, le style n'en était pas académique, mais elle respirait une éloquence sauvage, et surtout l'indignation d'un grand courage. Il semblait entendre le Marius des marais de Minturnes. On y trouvait telle comparaison qui rappelait les *Chants* d'Homère et d'Ossian. J'avoue qu'après l'avoir lu, je conçus une idée plus relevée d'Houchard, et je vis que la nature lui avait départi une étincelle de génie qui n'avait point été amortie par les mœurs et le ton du jour. Il présenta modestement sa harangue à ma censure, et je me suis bien gardé de lui conseiller d'y toucher. Je l'engageai à la débiter telle qu'il l'avait écrite ; mais il ne sentit pas toute la valeur de mon avis, et à mon défaut, il s'adressa à un misérable polisson nommé Osselin, qui délaya en style de palais ce morceau vraiment remarquable et se fit payer fort cher ce fort mauvais service.

“ Houchard monta au tribunal, muni de la pièce d'écriture d'Osselin... On devine quel fut le sort du général : il était décidé d'avance ; mais ce à quoi il ne s'attendait pas, ce à quoi personne ne pouvait s'attendre, c'est que le moine Dumas osa reprocher à Houchard d'être un lâche. A ce mot qui commençait le supplice du vieux soldat, il déchira ses vêtements et s'écria en présentant sa poitrine couverte de cicatrices : “ Citoyens jurés, lisez ma réponse, c'est là qu'elle est écrite.”

Ce mouvement qui eut soulevé le peuple romain, fut jugé fort impertinent par la canaille parisienne. On imposa silence à Houcard, qui retomba sur le fatal fauteuil, abîmé dans ses pleurs. C'étaient les premières peut-être qui s'échappaient de ses yeux. Dès lors on put le juger, le conduire au supplice, l'assassiner, il ne s'apercevait plus de ce qui se passait autour de lui. Il n'avait plus qu'un sentiment dans le cœur, celui du désespoir, et qu'un mot à la bouche et qu'il répéta jusqu'à l'échafaud : *“ Le misérable, il m'a traité de lâche ! ”* Et lorsqu'en descendant on lui demanda quelle était l'issue de son affaire, il répondait : *“ Il m'a traité de lâche ! ”* et ne se souvenait plus du reste. Tant il est vrai que pour un grand courage, il est une sorte d'injure plus dure à supporter que la mort.”

Passons à l'époque impériale. Le comte Beugnot nous fait parfaitement connaître une de ces principautés éphémères que la supériorité de l'armée française et le génie et l'ambition du grand capitaine qui la commandait avaient créées sur la surface du continent. Il nous peint ces populations surprises, débonnaires et dociles d'abord, puis s'irritant peu à peu et finissant par être irrésistibles dans leur patriotique colère. M. Beugnot nous met, pour ainsi dire, en relation avec de nombreux personnages qui étaient alors sur le premier plan de la scène politique. Il les caractérise par quelques mots sortis de leur bouche. Il nous fait surtout comprendre à merveille, et par son propre exemple, le prodigieux ascendant de l'empereur sur tous ceux qui l'entouraient. Il y a là une séance du conseil très-curieuse. Citons ces paroles de Napoléon au comte Beugnot, à propos de certaines facilités que son administration ouvrait à l'emprunt ou au crédit.

“ L'empereur me reprocha de m'être entêté sur la question de comptabilité, où j'avais tort. Il me demanda pourquoi on met partout des parapets aux ponts. J'en cherchais la raison dans ma tête, quand il me répondit : *“ Ne cherchez pas si loin, c'est tout simplement pour empêcher les fous de se jeter dans les rivières. De dix mille, qu'est-ce je dis, de dix mille ? de cent mille personnes qui traversent un pont, il n'y en a peut-être pas une à laquelle il prenne fantaisie d'aller voir ce qui se passe au fond de l'eau, et cependant on met des parapets à tous les ponts ; et on a raison, car il suffirait de quelques exemples de gens qui se sont précipités, pour que les ponts devinssent les rendez-vous du suicide. Et bien ! mes ordonnances de distribution sont mes parapets. Mes ministres des finances et du trésor sont excellents ; n'importe, il me faut des parapets, parce que ma confiance est plus solidement établie sur la sévérité de la règle que sur le caractère des hommes. J'en emploie beaucoup, je ne les connais pas tous à beaucoup près. Il faut donc que je me confie. Or, pour moi, et même pour eux, le plus sûr*

est de les mettre dans l'impossibilité d'abuser. Vous ne disconviez pas qu'avec vos mandats provisoires et la complaisance de votre homme du Trésor, vous pouviez prendre dans ce Trésor deux ou trois millions et partir avec. Vous ne le ferez pas, à la bonne heure ; mais après vous, un autre. Quel sera cet autre ? Vous ne le savez pas, ni moi non plus : peut-être un honnête homme jusque là, et qui en abusera parce que je lui en aurai laissé les moyens."

L'empereur se plaint de la dette publique qui s'accroît tous les jours par des moyens indirects. Son emportement se résout dans une allocution animée sur les dangers du crédit, dont on ouvre ainsi les voies au jeune grand-duc, qui trouvera en arrivant une machine toute montée pour s'emparer de la fortune de ses sujets. Il prendra de toutes mains ; il empruntera tant qu'il pourra, et Dieu sait quel usage il fera de cet argent. Puis une digression sur les dépenses folles que font les princes d'Allemagne, et une citation d'une chasse qu'on lui a donnée dans le royaume de Wurtemberg, laquelle n'était qu'une boucherie dégoutante....

C'est une justice à rendre à Napoléon Ier, qu'il ne tolérât aucun désordre dans les finances, qu'il était d'une rigueur inflexible dans tout ce qui avait rapport au budget. Il savait qu'on n'accomplit de grandes choses qu'à cette condition, à moins d'aboutir tôt ou tard à une ruine inévitable.

Parmi les hommes avec qui le comte Beugnot se trouva alors en contact, on remarque le conventionnel Jean Bon-Saint-André, qui administrait le département du Mont-Tonnerre, dont Mayence était le chef-lieu. Ce préfet conservait presque seul vis-à-vis de l'empereur une attitude nullement timide. Napoléon Ier se plaisait à partir subitement et en déconcertant tous ceux qui avaient quelque arrangement avec lui. Dans une circonstance pareille, un chambellan accourut tout essoufflé, en criant : " Messieurs, j'ai l'honneur de prévenir que l'empereur va partir.—Et moi, répondit Jean Bon-Saint-André, j'ai l'honneur de vous répondre que le préfet va dîner."

Jean Bon-Saint-André mettait volontiers sur les charbons le comte Beugnot, qui n'avait pas du tout la même audace. Voici encore à ce sujet un épisode des *Mémoires* :

Le comte Beugnot raconte ainsi une promenade en bateau sur le Rhin, qu'il fit avec l'empereur Napoléon Ier, le prince de Nassau, Jean Bon-Saint-André, préfet de Mayence, en 1813 :

" Sans avoir adressé à Jean Bon et à moi une invitation positive de l'accompagner, il s'était expliqué de manière à nous y autoriser ; nous suivîmes le cortège et nous entrâmes dans le bateau avec les autres. L'empereur était accompagné de deux aides-de-camp et d'un adjudant

du palais. Venait ensuite le prince de Nassau avec une sorte d'officier de marine qui commandait la manœuvre ; Jean Bon, moi et enfin le mameluck obligé. La suite de l'empereur occupait l'une des extrémités du bateau ; nous occupions l'autre ; lui-même restait au milieu avec le prince de Nassau, qui lui faisait admirer le magnifique vignoble qui couronne la rive droite du Rhin et au centre duquel se déploie le château de Biberich. L'empereur paraissait donner toute son attention à ce tableau qu'il détaillait une longue-vue à la main. Il demandait sur le château de Biberich des renseignements que le prince lui donnait avec une complaisance servile qui devait bientôt trouver son terme.

“ Jean Bon et moi, nous nous tenions à toute la distance de l'empereur que fournissait la longueur de bateau ; mais elle n'était pas telle qu'on ne pût entendre ce qui se serait dit des deux parts. Pendant que l'empereur, debout sur l'un des côtés et penché sur le fleuve, semblait y rester en contemplation, Jean Bon me dit et pas trop bas : “ Quelle “ étrange position ! Le sort du monde dépend d'un coup de pied de “ plus ou de moins. ”

“ Je frémis de tous mes membres et ne trouvai de la force que pour répondre : “ Au nom de Dieu, paix donc ! ” Mon homme ne fit compte ni de ma terreur ni de ma prière et poursuivit : “ Soyez tranquille, “ les gens de résolution sont rares. ” Je fis un tour de conversion pour me préserver des suites du dialogue, et la promenade finit sans qu'il pût être repris. On mit pied à terre ; le cortège de l'empereur le suivit à sa rentrée au palais. En montant le grand escalier, j'étais à côté de Jean Bon et l'empereur nous précédait de sept à huit marches. La distance m'enhardit et je dis à mon compagnon : “ Savez-vous que vous m'avez furieusement effrayé ?—Parbleu ! je le sais. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez retrouvé vos jambes pour marcher ; mais tenez-vous pour dit que nous pleurerons des larmes de sang de ce que sa promenade de ce jour n'ait pas été la dernière. — Vous êtes un insensé ! — Et vous un imbécile, sauf le respect que je dois à Votre Excellence. ”

Le vieux conventionnel qui avait la parole si hardie et si irrespectueuse, mourut à quatre mois de là, au milieu d'un hôpital, victime de son intrépidité à y secourir les débris empoisonnés que nos armées vaincues y vomissaient.

Le second volume des *Mémoires du comte Beugnot*, consacré presque entièrement aux deux Restaurations est peut-être plus intéressant encore, car l'auteur y joua un premier rôle. Il présente ces grands événements sous un jour qui semble très-vrai, précisément parce qu'il n'est pas trop flatteur. Il prouve combien ce qu'on a dit des princes de Bourbon qu'ils étaient revenus dans les bagages de l'étranger, est faux et démenti par la réalité des faits. Nous sommes obligé de renvoyer au

livre lui-même ceux qui auraient besoin de s'éclairer sur l'exacte situation de ces principes vis-à-vis des souverains alliés qui avaient envahi la France. Nous nous bornerons à citer un trait significatif et singulier que nous fournissent ces Mémoires :

Louis XVIII gardait toute la dignité du trône parmi cette cohue de souverains qui se trouvaient alors à Paris, et tous escortés de soldats par milliers ; et quoique lui-même fut désarmé et à peu près impotent, il était si rempli de la supériorité du roi de France sur les autres rois, qu'il était parvenu à les en persuader eux-mêmes. L'empereur de Russie en fournit la preuve. M. de Tallérand avait échoué dans le dessein de faire comprendre sur la liste des pairs le duc de Vicence son ami, et à qui l'empereur Alexandre portait une estime particulière ; il supplia ce dernier d'en porter directement la demande à Louis XVIII. Sa Majesté impériale s'y prêta volontiers et partit sans retard pour les Tuileries. Le roi l'accueillit avec toute la grâce qu'il put y mettre, mais sans rien rabattre de sa dignité. Alexandre en fut frappé à ce point de ne pas oser demander une chose qu'il savait avoir été refusée ; il revint à son palais, sans être plus avancé, et en fit le lendemain l'aveu naïf à M. de Talleyrand.

Celui-ci ne perdit pas courage ; il fit à l'empereur le reproche d'être le seul à ignorer tout ce qu'il pouvait, et parvint à lui persuader de retourner aux Tuileries. Cette fois-ci, Louis XVIII avait été prévenu, on ne sait trop par où ; il était sur ses gardes et alors la partie n'était pas égale. Le roi débuta avec l'empereur par des propos flatteurs qui commencèrent à l'attendrir ; il se jeta ensuite dans des généralités sur la triste position d'un souverain qui, après une révolution, n'était libre, ni lorsqu'il accordait, ni lorsqu'il refusait des grâces. Cela fut dit en si bons termes et avec un tel accent de vérité et même de sensibilité, que l'empereur y fut pris comme la première fois, et sortit encore des Tuileries sans avoir ouvert la bouche de l'objet de sa visite. Il fut plus facile à ce prince généreux d'offrir au duc un grand établissement en Russie, et de le presser de l'accepter, que de prononcer son nom à Louis XVIII. C'était en de telles occasions que le roi avait une incontestable supériorité. Il est vrai que j'ai pu reconnaître depuis qu'il était bien persuadé qu'entre tous les souverains alors réunis à Paris, il n'y avait guère que lui qui fût bon gentilhomme.

Dans ces Mémoires, c'est le côté anecdotique qui l'emporte de beaucoup. Le comte Beugnot écrit *ad narrandum, non ad probandum*. Excepté en ce qui concerne le régime de la Terreur, qu'il flétrit énergiquement, il n'exprime point de fortes convictions politiques, il n'a point d'illusions surtout. Quand on a assisté à tant de catastrophes, tant de crimes ; quand on s'est mêlé à des générations d'hommes si

diverses, un peu de scepticisme gagne sans doute la pensée. Ce qui résultait pour le comte Beugnot de sa longue et orageuse carrière, c'est une foi profonde et une croyance de plus en plus affermie dans la nécessité des principes religieux, qu'il défendit énergiquement pendant les dernières années de sa vie, et qu'il associa à la défense des institutions libérales et des libertés publiques.

LOUIS MOLAND.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE ET ORIGÈNE.

I

C'est vers 1855 que M. l'abbé Freppel est monté pour la première fois dans sa chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne ; mais ce n'est qu'en 1858 qu'il s'est déterminé à publier ses leçons en volumes.

Cette année-là, il commençait l'histoire de l'éloquence chrétienne, ce cours de patristique qu'il poursuit depuis dix ans, et qui, suivant toute apparence, remplira sa vie professorale. Pères apostoliques, apologistes chrétiens au second siècle, saint Irénée, Tertullien, saint Cyprien : sept années, sept volumes, dont nous ne dirons rien aujourd'hui, mais auxquels nous pourrons revenir un jour si l'analogie du sujet ou du pays nous y ramène. Ainsi, à propos de saint Hilaire de Poitiers, nous serons tentés de remonter à saint Irénée, pour rattacher l'éloquence chrétienne dans la Gaule au quatrième siècle à ce qu'elle avait été dans les siècles précédents, et saint Augustin nous invitera à reprendre Tertullien et saint Cyprien, qui fourniront avec lui le tableau complet de cette même éloquence dans l'Eglise d'Afrique.

Mais, dès aujourd'hui, remarquons et admirons le vaste plan d'études embrassé par le professeur, et suivi jusqu'ici avec autant de vigueur d'esprit et de sûreté de main que de force de volonté. Et dans ce plan si vaste et si serré, qui ne semble pas devoir laisser le moindre vide ni le moindre loisir à la vie la plus laborieuse, le professeur infatigable a ouvert une place à d'autres œuvres oratoires, panégyriques, oraisons funèbres, conférences, sermons, discours divers qui remplissent déjà plusieurs volumes ou brochures, et à des travaux de critique contemporaine, comme l'*Examen de la Vie de Jésus*, qui a eu plus d'éditions que le livre romanesque de M. Renan. Et, toutefois, il n'y avait pas là, apparemment, assez de titres pour entrer et obtenir le moindre article dans le

dictionnaire de Vapereau, ouvert à tous les cabotins et cabotines, à tous les faiseurs de moitiés ou de quarts de vaudevilles, mais fermé à l'auteur de tant de beaux livres.

Et s'il était question de M. l'abbé Freppel pour une académie quelconque, les gens de petite presse, qui tiennent aujourd'hui le haut du pavé, racolent tout le public lisant, et font la pluie et le beau temps dans l'opinion ; les gens de petite presse ou de petite littérature, au courant de tous les faits et gestes, de tous les cancans de boulevard et de coulisse, mais ignorants de presque tout livre qui n'est pas roman, comédie, mémoires de Thérèse ou de Rigolboche, demanderaient avec un aplomb et un dédain superbe : "L'abbé Freppel, qu'est-ce que c'est que ça ? et qu'a-t-il fait ?" comme ils l'ont demandé à propos de M. de Champagny, qui frappait à la porte de l'Académie française ses *Césars* et ses *Antonins* à la main, c'est-à-dire, armé de deux des plus grands et des plus beaux livres d'histoire de ce temps, que M. Sainte-Beuve, peu suspect de tendresse pour les écrits religieux, mais à l'affût, lui le curieux et l'érudit, de tout écrit de marque, a nommé l'œuvre d'un Tacite chrétien.

Et pourtant M. l'abbé Freppel, dans sa chaire de Sorbonne, est sur la limite de deux mondes, du monde religieux et du monde profane ; et sa voix, répercutée par les échos des salles voisines, consacrées aux sciences et aux littératures mondaines, et même aux cours de jeunes filles, aurait dû arriver, avec son nom, aux oreilles et aux lèvres des gens qui font aujourd'hui la célébrité. Et pourtant il succède en quelque sorte à un homme qui vit encore d'un livre de moindre mérite, à M. Villemain, auteur d'un tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle, ouvrage médiocre en soi, presque sans valeur aujourd'hui, et dont l'ignorance du temps a fait toute la fortune ; ouvrage sans érudition et sans critique véritables ; sans cet esprit chrétien qui, en pareil sujet, fait la moitié de l'esprit littéraire ; agréable surtout par de magnifiques morceaux habilement fournis à l'habile traducteur et metteur en œuvre, — car gardons-nous de croire que M. Villemain les ait cherchés et choisis lui-même dans les in-folio des Pères ; — en un mot, bribes du festin que M. l'abbé Freppel nous sert tout entier, avec tous les condiments voulus de science, de critique et de talent. N'importe, M. l'abbé Freppel n'aura son article ni dans Vapereau, ni sous la plume des *Boulevardiers*, dont le tantam attire seul autour d'un nom et d'une œuvre l'attention de la foule.

Misère intellectuelle ! décadence croissante des lettres en France ! Au dernier siècle, le pamphlet a tué le livre ; de nos jours, le journal a tué le pamphlet, le petit journal a tué le grand, et l'abâtissement progressif tuera jusqu'au petit journal ! Ceci tuera cela ! Déjà la presse tant vantée, en multipliant les livres et la nécessité de lire, avait été défavorable au

vrai génie ; et, en effet, depuis Guttenberg, le monde n'a pas eu de têtes de la force de Platon, de saint Augustin, de saint Thomas ; puis la presse s'est successivement amoindrie et comme suicidée, et elle a amené l'amoindrissement et presque la mort de l'intelligence.

Et voilà la liberté de la presse, c'est-à-dire, du journal, qui est toute la presse aujourd'hui, qui seul inquiète et occupe les gouvernants et les législateurs ; et pas un de ces législateurs ou de ces gouvernants n'a eu l'idée ou le courage de combattre, au nom de la pensée même, cette liberté effrénée du journal, que des aveugles ou des intéressés réclament au nom de la pensée ! Nous ne pensons plus ; nous n'en avons plus le temps ; bientôt nous n'en aurons plus la puissance. Toutes les forces intellectuelles du pays sont absorbées dans la facture ou la lecture des journaux ! Et cela, bon gré, mal gré.

Nous-mêmes, nous voilà condamnés à faire des journaux et à en lire. Nous en lisons plus que personne ; nous lisons les nôtres et ceux de nos ennemis, qui ne lisent pas les nôtres ; sans aucune réciprocité, nous lisons même leurs livres, et faisons leur petite fortune et leur petite réputation. Ainsi se gaspille la meilleure part de notre vie, sans autre profit que d'être bien informés des sottises de ces messieurs, qui n'en ont cure, et d'en informer nos amis qui n'en ont guère besoin ou qui même se laissent prendre quelquefois à ces sottises. En retour, double cordon, autour de nous et de nos œuvres, d'ignorance et de silence. Nous seuls savons tout, nous mêlons à tout, et passons pour ne rien savoir et ne rien faire. Et, malgré tout, les libéraux, même honnêtes, continueront de réclamer une liberté qui ne fera jamais que grossir l'avalanche de mensonges sous laquelle sera de plus en plus étouffée la voix de la vérité.

Au moins n'entrons pas contre nous-mêmes dans la conspiration de nos ennemis, la conspiration du silence. Quelques dissentiments qui nous divisent, proclamons bien haut les belles œuvres sorties de nos rangs ; et ne tombons pas dans cette anomalie coupable, et pourtant trop commune, d'ouvrir nos colonnes et notre publicité à l'œuvre de tel incrédule, parce qu'il est *libéral*, et de les fermer à l'œuvre de tel catholique, sous prétexte qu'il n'a pas su découvrir dans l'Évangile et dans l'Église les grands principes de 89. Pour mon compte, plus libéral que les libéraux, j'ai toujours prêté et je prêterai toujours à tous les écrivains catholiques l'atôme de phosphore qui se peut trouver au bec de ma plume, et j'en répandrai la lueur sur leur nom et sur leurs écrits : heureux toujours de rendre service à un frère, plus heureux de rendre service en même temps à notre Mère commune, quand il s'agit de livres comme ceux de M. l'abbé Freppel, qui vont à sa défense et à sa gloire !

II

Les trois volumes qui font l'objet spécial de cet article, sont formés d'une matière homogène, malgré la diversité des noms et des œuvres. C'est le tableau de cette brillante école d'Alexandrie, foyer où convergent tous les rayons de l'éloquence chrétienne pendant les trois premiers siècles, et où ils prennent une lumière et une force nouvelle, aurore en même temps de ce soleil d'or du siècle suivant, du siècle des Chrysostôme. Défense du christianisme contre la persécution païenne, de l'Eglise contre l'hérésie et le schisme, de la morale chrétienne et de la discipline ecclésiastique contre les défaillances et les lâchetés des fidèles, tel avait été le triple but de l'éloquence chrétienne sous la plume des Justin, des Tertullien et des Cyprien.

Telle encore elle sera sous la plume et sur les lèvres des Alexandrins, Clément et Origène, mais avec une visée plus haute ou plus étendue, qui tendait à la science par la foi, à la philosophie par le dogme. Presque uniquement défensive jusqu'alors, elle se faisait conquérante, et rapportait de ses invasions sur le territoire païen des dépouilles opimes, dont elle décorait le char du christianisme triomphant au sein même des dernières persécutions.

Cette évolution, cette tactique nouvelle, tenaient à la position merveilleusement exceptionnelle de la ville d'Alexandrie au sein de l'ancien monde : car, sans tomber dans le matérialisme fataliste des critiques à la façon de M. Taine, on peut dire que les lieux, les siècles, comme les hommes, ont leur destinée. Sous la conquête macédonienne, Athènes avait perdu sa vie intellectuelle comme sa vie politique, et les lettres comme les arts se cherchèrent dès lors une autre capitale. Avec le coup d'œil du génie, Alexandre a découvert cette plage égyptienne, baignée par la Méditerranée, bassin de toute civilisation, et ouverte à la fois sur l'Afrique, sur l'Asie et sur l'Europe ; et, à cette place, la plus belle du monde avec le Bosphore qui portera Constantinople, il fonde la ville de son nom. De cette ville, les Ptolémées, ses héritiers en Egypte, font l'entrepôt général du monde ancien, l'entrepôt de tout commerce, intellectuel aussi bien que matériel. Se portant en rivaux des Périclès, ils se déclarent les protecteurs des lettres, et ils rêvent de transplanter à Alexandrie tous les arts de la Grèce.

Mais, dans leur Bruchéion et leur Séraphin, ils ont beau entasser les volumes et ouvrir leur Musée à tous les enseignements : l'arbre, avec sa sève épuisée, ne pousse plus que les branches parasites de la philologie et de la critique. Des scolastes, des grammairiens et des lexicographes, voilà les successeurs alexandrins des beaux génies de la Grèce ! Toutefois, à Alexandrie, le génie grec était entré en rapport avec cette terre

d'Égypte, mère de la vieille sagesse comme de la vieille superstition ; en rapport avec le génie juif, qui jeta là tant d'éclat dans l'école des Aristobule et des Philon ; et, par le génie juif, par les Livres saints, récemment traduits en langue grecque, avec le génie et les doctrines de l'Orient.

De ce contact, de ce choc entre tant de doctrines et de nations diverses, jaillit plus d'une étincelle ; de ce commerce, de cet échange intellectuel, l'esprit humain prit une plus grande activité et rapporta de nouvelles richesses. Pendant que Philon le Juif, allégorisant les Livres saints, ne trouvait dans la Genèse que la philosophie grecque, la philosophie, allégorisant les fables païennes, cherchait à les mettre d'accord avec la raison. De là une sorte d'éclectisme, qui fut la loi ou le système de tous les penseurs, en attendant le syncrétisme néoplatonicien, qui, voulant amalgamer toutes les doctrines, y compris la doctrine chrétienne, éclatera par cet amalgame même, et ne laissera plus vivant d'une vie propre, rajeunie, enrichie, que ce christianisme qu'il avait eu la prétention d'absorber.

On conçoit que, tombant en un pareil milieu, le christianisme s'y devait transformer, non, certes, dans son dogme, dans sa morale, ni dans sa discipline essentielle, mais dans sa méthode apologétique, sa prédication et son enseignement.

En effet, après les Juifs allégoristes, après les philosophes éclectiques, l'école d'Alexandrie se fera allégoriste et éclectique à son tour ; mais, armée du critérium de la foi, elle saura discerner l'allégorique du réel, et faire un choix entre la vérité et l'erreur. Avant les syncrétistes néoplatoniciens, elle s'appropriera toutes les dépouilles de l'Égypte et de la Grèce, et les fondra dans l'héritage chrétien ; mais, sachant par la raison que les contraires s'excluent, et par la foi que les contraires sont inconciliables avec la vérité, elle repoussera la fusion monstrueuse et hétéroclite des néoplatoniciens, qui niaient ou détruisaient la vérité en associant le mensonge.

Enfin, dans une ville où Valentin, le plus aventureux des gnostiques, avait poussé la spéculation jusqu'aux dernières limites de l'extravagance, elle la ramènera, dirigée elle-même par le fil conducteur de la révélation, dans les régions de l'orthodoxie ; et à une gnose pseudonyme, elle opposera la véritable gnose, la science de la foi, la philosophie de la religion. Erudite et critique, elle s'emparera discrètement de toutes les conquêtes du génie humain, de la raison naturelle, dont elle fera, sinon les états, au moins les ornements de la vérité révélée ; spéculative, elle semblera, avant saint Anselme, prendre pour devise *fides quærens intellectum*, et elle cherchera l'intuition du dogme admis par la foi.

Comme toute école conciliatrice et concessionniste, peut-être l'école

d'Alexandrie admettra-t-elle quelque doctrine hétérogène, fruit bâtard d'un commerce trop étroit avec la philosophie ; peut-être livrera-t-elle témérairement à l'ennemi quelques joyaux du trésor sacré. Comme toute école spéculative, peut-être s'égarera-t-elle quelquefois dans ces nuages où l'on perd de vue les révélations non-seulement de la foi, mais du simple bon sens. Mais, au sein d'une église qui, avec Rome, Antioche et Jérusalem, partage le privilège d'avoir été fondée par l'autorité immédiate de Pierre, elle trouvera dans le Saint-Siège un pouvoir directif et modérateur qui lui apprendra à répondre *non possumus* aux demandes indiscrètes de la philosophie, et lui passera un frein dans ses échappées trop aventureuses.

III

L'école ou le Didascalée d'Alexandrie remonte, en effet, comme l'Église d'Alexandrie elle-même, à l'évangéliste saint Marc, disciple de saint Pierre. Non, toutefois, que saint Marc ait aussitôt donné à cette école le caractère que nous venons de définir. D'abord, simple école élémentaire, simple *Paideuterion*, elle ne servait qu'à initier les cathéchumènes à la connaissance de la religion. Mais, placée en face des écoles juives et païennes, elle se transforma, elle s'agrandit peu à peu, et, vers la fin du second siècle, elle devint cette célèbre institution, où des maîtres habiles interprétaient l'Écriture, exposaient et éclaircissaient les dogmes suivant la méthode déjà définie, c'est-à-dire en s'aidant de la philosophie et des sciences humaines.

Le premier directeur connu de l'école dans cette seconde phase, est saint Panthène, sorti, comme plusieurs autres Pères, des rangs de la philosophie païenne. Devenu chrétien, il appliqua à la défense de sa foi nouvelle les armes de la philosophie et de la littérature qu'il avait emportées de l'arsenal du paganisme ; et, quoiqu'il ne nous reste de lui aucun ouvrage, il n'est pas douteux qu'on lui doit rapporter cette alliance des lettres humaines avec la théologie, objet et but de l'enseignement du Didascalée. D'ailleurs, à défaut d'œuvre écrite de Panthène, nous avons de lui une œuvre meilleure, une œuvre vivante, Clément d'Alexandrie ; et le disciple, mieux que tout autre ouvrage, nous rend la physionomie du maître et immortalise sa gloire.

Né, lui aussi, dans le sein du paganisme, dont il puisa, avec le lait de sa première éducation, une connaissance approfondie, Clément, après avoir parcouru le monde pour s'instruire de la bouche des maîtres les plus renommés, vint enfin s'asseoir aux pieds de saint Panthène, et, associé bientôt à son enseignement, il devint à son tour le chef du Didascalée. Mieux traité par le temps que son maître, quels que soient le nombre et la valeur de ses écrits perdus, Clément vit pour nous tout entier dans ses

trois grands ouvrages : l'*Exhortation aux Grecs*, le *Pédagogue* et les *Stromates*, et il n'est pas probable que la découverte de ses autres traités change rien à l'idée que nous nous faisons de lui et ajoute beaucoup à sa gloire.

En effet, comme le remarque fort bien M. l'abbé Freppel, ces trois ouvrages sont une sorte de synthèse qui nous donne, avec tout le génie de Clément, tout l'enseignement théologique, du moins tel qu'il pouvait et devait être au troisième siècle. C'est une véritable trilogie, harmonieuse et graduée, qui prend l'âme dans les bas-fonds du paganisme, pour l'élever au sommet de la perfection chrétienne. L'*Exhortation* la retire des erreurs et des désordres de la vie païenne, et l'amène au seuil du christianisme ; le *Pédagogue* l'initie à la morale évangélique et lui en fait parcourir les règles, sous la conduite du Verbe précepteur de l'humanité ; enfin les *Stromates*, en couronnant la foi par la science, la crainte et l'espérance par la charité, lui font toucher le faite de la perfection chrétienne et de la gnose.

Plan magnifique, bien indiqué dans la succession progressive et l'enchaînement logique des trois écrits, dans leur ordre et leur ensemble, mais non dans la marche irrégulière, les détails décousus de chacun d'eux.

Ici triomphent l'étude et la critique de M. l'abbé Freppel. Tout en suivant la marche des trois ouvrages, il va quelquefois en avant ou revient sur ses pas, pour demander aux *Stromates* l'explication du *Pédagogue*, ou à l'*Exhortation* le sens des *Stromates*, et, faisant ainsi de l'ordre avec du désordre, il ramène à quelques chefs principaux les doctrines disséminées dans toutes les œuvres.

Il ne saurait entrer dans notre plan de l'accompagner à la suite de Clément d'Alexandrie : l'espace où nous sommes circonscrits nous interdit une si vaste carrière. Du reste, comme le but de cet article est moins de suppléer au livre que de pousser à sa lecture, il vaut mieux en indiquer le caractère général, et laisser au lecteur le soin et le plaisir d'aller, s'instruire, avec M. l'abbé Freppel pour précepteur ou interprète, aux leçons mêmes du chef de l'école d'Alexandrie.

Le livre de M. l'abbé Freppel, comme chacun de ses cours, est une œuvre de science et de critique, de théologie, de polémique et de littérature. De son long commerce avec le Père qu'il vient d'étudier, il rapporte la pleine substance de ce Père, et il la sert toute élaborée, dégagée de tout accident inutile, purifiée de toutes scories, au lecteur qui n'aurait pu généralement faire ni cette étude complète et approfondie, ni ce travail d'extraction et de chimie littéraire. C'est assez faire entendre que M. l'abbé Freppel ne tombe pas dans le défaut de presque tous les écrivains de monographies, qui épousent la cause de leurs auteurs comme

leur cause propre, et les défendent envers et contre tous au détriment du juste et du vrai.

Certes, il admire et il aime Clément d'Alexandrie. Il loue, avec un juste enthousiasme, ses connaissances encyclopédiques ; sa science prodigieuse des religions, des philosophies et des littératures païennes ; son intelligence des Ecritures et du dogme chrétien ; ses efforts heureux, dans l'ordre dogmatique et dans l'ordre moral, pour régler les rapports de la science et de la foi, en rendant la foi savante et la science fidèle, en subordonnant l'une à l'autre suivant leur origine, leur nature et leur certitude, pour classer également les vertus d'après l'excellence de leur objet, de leur motif, de leur degré d'union avec Dieu : il loue son éloquence, l'alliance en son style de la théologie et de la poésie, qui passera de lui à saint Grégoire de Nazianze et revivra de nos jours dans la parole de l'Evêque de Tulle.

Mais, critique en même temps qu'admirateur, critique par-dessus tout, — car telle est bien, suivant nous, sa qualité maîtresse, — il blâme les excès où l'a entraîné son culte pour les philosophes grecs, qu'il initie trop à la connaissance de nos saints livres, qu'il veut sauver par un apostolat chimérique de Jésus-Christ dans les limbes ; il blâme l'exposition peu précise de certains points de doctrine, certaines vues inexactes rapportées de longues excursions à travers l'antiquité païenne, certains traits imaginaires, mêlés à l'idéal de la science et de la sainteté, certaine affectation à ne vouloir, en dehors de la loi du secret, être compris sur divers points que d'un petit nombre ; enfin, un penchant trop marqué pour l'allégorie et la métaphore, et une habitude excessive d'approprier au dogme chrétien une terminologie toute païenne.

Critique éminent, on le voit, M. l'abbé Freppel est aussi théologien instruit et sûr. Il excelle à exposer un point de doctrine, à tirer de son auteur tous les rayons qui mettent en lumière l'authenticité et l'autorité de nos saints livres, l'origine divine et la permanence dans l'Eglise des principaux dogmes chrétiens. Ces dogmes, chemin faisant, il les défend contre le protestantisme, dans leur essence révélée et rationnelle, dans leur tradition constante depuis les enseignements apostoliques jusqu'aux dernières encycliques de Pie IX ; il les défend contre l'incrédulité contemporaine : car, si plongé qu'il soit dans l'antiquité ecclésiastique, il a toujours l'œil et l'oreille ouverte sur le temps présent ; et, dès que les Maury et les Michelet, les Vacherot et les Simon, les Taine même et les About, les Renan surtout, son vrai gibier, ouvrent la bouche à leurs sottises ou à leurs turpitudes, dès qu'ils commencent à faire leurs gambades il les met aussitôt à la raison du geste et de la voix.

Mais le théologien, le polémiste, n'oublie pas qu'il est professeur d'éloquence. Aussi ne néglige-t-il jamais le côté oratoire des œuvres qu'il ana-

lyse ; il en traduit et en cite les plus beaux morceaux ; et, à cette occasion, il raconte l'origine et le développement des principales formes de l'éloquence sacrée. Peut-être désirerait-on qu'il joignît un peu plus l'exemple au précepte. Son langage est pur et noble, correct et soutenu. C'est bien, toujours bien, jamais mieux. Il pourrait nous répondre que le mieux est l'ennemi du bien ; — pas tout mieux, suivant nous, et un peu plus de trait et de mouvement donnerait à sa parole un cachet de talent original qui lui manque.

Prenons congé, pour aujourd'hui, de M. l'abbé Freppel et de Clément d'Alexandrie, que nous retrouverons bientôt l'un et l'autre. Plus grand que son maître, Clément a eu également un disciple plus grand que lui : nous avons nommé Origène, sujet d'un second article.

U. MAYNARD.

A continuer.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

A LA ESPERANZA.

PLEGARIA.

Blanca illusion ! benefica esperanza
Triste y ultima luz del corazon,
A cuyo tibio resplandor se alcanza
Un mas allá en el negro panteon.

Ti sola nos alivias el camino
En que entramos al tiempo de nacer,
Nuestro amargo destino es tu destino,
Siempre amiga te hallamos por do quier

Si tu nos doras la ninez tranquilla,
Tu enciendes muestra ardiente juven-
[tud ;

La vejez nos sostienes que vacila
Y am ardes en el concavo atahud,

Sol en la vida, lampara en la muerte,
Siempre nos vienes asistiendo en pos,
Y amiga fiel nos dejas al perderte
Al pie del trono del immenso Dios.

D. JOSE ZORILLA.

A L'ESPERANCE.

INVOCATION.

Douce illusion ! bienfaisante espérance !
Triste et dernière lumière du cœur,
à qui ton faible rayon suffit dans
le sombre séjour.

Toi seule nous soutiens dans le chemin
où nous entrons au temps de notre
naissance ; notre destin amer est ton
destin ; amie constante, c'est à toi que
nous adressons nos vœux.

Si tu embellis notre enfance paisible,
tu animes notre ardente jeunesse, tu
soutiens notre vieillesse chancelante,
et tu brilles même sur le tombeau.

Soleil de la vie, lampe de la mort,
toujours tu viens nous assister ; amie
fidèle, tu ne nous laisses en nous quit-
tant qu'au pied du trône du Dieu tout-
puissant.

Mlle LOUISE MERCIER.

LA SECONDE ÉDUCATION DES FILLES.

Je ne sais ce que la postérité pensera de M. le ministre de l'instruction publique, si elle en pense quelque chose ; mais il est du moins une gloire que ses contemporains ne sauraient lui refuser sans injustice,—celle d'être le ministre de France qui a le plus écrit de circulaires. Sur ce terrain, il ne souffre point de rivaux, et si M. Duruy, comme il doit, partage l'avis de César, qui aimait mieux la première place dans un village que la seconde à Rome, il peut se consoler des titres qu'on lui dispute par ceux qu'on est forcé de lui reconnaître.

Le dernier et le plus cher objet de la sollicitude ministérielle a été le sexe charmant auquel nous devons Mme. Louise Collet. M. Duruy a voulu refaire au point de vue du progrès et élever à la hauteur du siècle le *Traité de Fénelon sur l'éducation des filles*. Le sujet ainsi mis à l'ordre du jour s'est vu longuement et vivement débattu ; les brochures ont donné la réplique aux circulaires ; les évêques se sont levés contre le ministre, et, pendant quelques semaines, une question de nature essentiellement pacifique, qui ne semblait faite d'abord que pour émouvoir les maîtresses d'institution, a passionné les esprits comme une séance de la chambre sur la liberté de la presse.

Au milieu de ces débats, l'ouvrage de M. A. Nettement, qui n'est pas du tout un ouvrage de circonstance, s'est trouvé à emprunter aux circonstances un intérêt particulier d'actualité. La polémique n'apparaît pas une seule fois en ces pages où l'éducation des filles a été surtout étudiée dans son histoire, depuis les premières années du dix-septième siècle jusqu'à nos jours. C'est pourquoi il valait mieux laisser passer la fumée de la bataille avant de présenter au lecteur un livre de pure théorie, conçu en dehors de toutes préoccupations d'attaque ou de riposte, et dans lequel les combattants des deux partis pourront apprendre à connaître les antécédents de la question.

Je ne ferai guère que suivre l'auteur pas à pas dans l'exposé d'un sujet qu'il connaît bien, et qu'il traite avec autant d'agrément que de solidité.

M. Nettement, je l'ai dit, ne remonte point au delà du dix-septième siècle. Ce n'est pas que la matière fasse défaut avant cette date ; il eût pu, par exemple, puiser de bien curieux renseignements sur l'éducation des filles au quatorzième siècle dans le *Livre du chevalier de la Tour Landry*, dont on a donné une nouvelle édition en 1855, et y trouver texte

aux rapprochements les plus instructifs avec le *Traité de Fénelon*. Mais il a voulu sans doute ne prendre son histoire qu'à l'époque où elle se dessine clairement, où elle peut s'étudier avec certitude et avec suite dans les documents parvenus jusqu'à nous.

Y eut-il un système général d'éducation pour les filles dans la première moitié du grand siècle ? Il y eut du moins, sous la Fronde et sous la régence d'Anne d'Autriche, trop de jeunes femmes remarquables par les qualités et la culture de l'esprit, pour qu'on n'y voie pas l'heureux résultat de cette Renaissance dont l'hôtel Rambouillet avait été l'expression et l'instrument principal. C'est alors qu'apparaissent toutes ces belles héroïnes de la *société polie*, dont M. Cousin a écrit amoureusement l'histoire. Le *Grand Cyrus* et la *Clélie*, qui sont, sous un travestissement de convention dont tous les adeptes avaient le mot, le tableau des mœurs et une galerie de personnages du temps, sont aussi, en certaines pages, de véritables traités d'éducation, où la pensée de l'époque sur ce qui constituait l'honnête femme, la femme du monde, la femme instruite et la vraie précieuse, nous est exposée par la plume de l'interprète le plus autorisé qu'eût alors la société polie.

Le type le plus parfait, le plus harmonieux, de cette éducation faite d'après les principes de la première moitié du siècle, c'est la marquise de Sévigné ; et beaucoup d'autres, comme Mme de La Fayette, Mme de Sablé, la grande Mademoiselle, Mlle de Scudéry, Mme de Maintenon, etc., avaient été élevées d'après les mêmes principes et avec le même soin. Il suffit de se rappeler que Mme de Sévigné et Mme de La Fayette eurent pour précepteur le savant Ménage, qui leur enseigna non-seulement l'italien et l'espagnol, mais le latin même ; ou, mieux encore, il suffit de lire les lettres de l'une, les romans, les Portraits, les Maximes et les Réflexions des autres, pour se convaincre que l'éducation des femmes, malgré les progrès dont nous sommes si fiers, était alors très supérieure à ce qu'elle est généralement de nos jours. Même parmi les femmes fortes qui hantent les secours de M. Duruy, en est-il beaucoup qui pousseraient l'admiration pour Bourdaloue ou Nicole jusqu'à souhaiter d'en faire un bouillon et de l'avalier, comme la spirituelle marquise, ou qui cacheraient précipitamment, à l'entrée d'un évêque, un dialogue de Platon, comme Mlle de Rochecouart qui s'amusa à lire le *Criton* dans le texte original, quand elle était seule, aux eaux de Bourbon. J'imagine que nos grandes dames emportent d'autres provisions de lecture à Trouville ou à Vichy, et que, si elles cachent jamais un livre profane à l'entrée d'un évêque, Platon en est fort innocent. Les livres frivoles, même du grand siècle, ceux que dévoieraient les femmes d'esprit plus léger,—comme les romans de Mlle de Scudéry et de La Calprenède,—sont tels que les lecteurs les plus sérieux d'aujourd'hui ont peine à en soutenir la gravité extraordinaire.

L'hôtel Rambouillet était une réaction contre la rudesse et l'ignorance amenés par les guerres civiles de l'époque précédente. Comme toutes les réactions, elle finit par dépasser le but et en provoqua à son tour une autre, dont Molière, avec ses *Précieuses ridicules* et ses *Femmes savantes*, fut l'organe le plus illustre. Les traditions du petit salon bleu furent discréditées par les imitations maladroites des Cathos et des Madelon qui se mirent à singer de toutes parts, dans leurs *ruelles* grotesques, le grand style et les beaux sentiments à la mode. Par haine de la pédanterie, la seconde moitié du siècle en vint, pour ainsi dire, à embrasser les théories de Chrysale, qui jugeait

Qu'une femme en sait toujours assez
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse ;

ou celle de Jean V, duc de Bragance, répondant, longtemps avant Chrysale, aux ambassadeurs envoyés par lui pour traiter du mariage de son fils avec une princesse d'Écosse, et qui disaient : “ Elle a beauté suffisante et corps pour porter enfant, mais elle n'a pas grand et subtil langage.— Eh ! justement, voilà comme il me la faut, et je tiens une femme assez savante quand elle sait faire la différence entre la chemisette et le pourpoint de son mari.”

C'est au milieu de cette réaction nouvelle que se produit le *Traité* de Fénelon, et c'est là qu'il faut le replacer pour le bien comprendre et l'apprécier avec justesse. On se montre souvent assez dédaigneux, aujourd'hui surtout que l'éducation a gagné en surface ce qu'elle a perdu en profondeur, pour ce livre où l'illustre évêque de Cambrai semble réduire l'instruction de la femme à sa plus mince expression. Ce jugement injuste vient de ce qu'on ne s'est pas suffisamment rendu compte de la situation complexe où se trouvait Fénelon, de la prudence et des ménagements qu'elle exigeait. Fénelon voulait réagir contre les idées nouvelles, mais avec modération et sans les heurter de face, pour mieux les vaincre ; il demandait peu afin d'obtenir davantage, et ce qu'on prend pour une concession au préjugé de l'ignorance féminine, était, au contraire, une protestation contre ce préjugé, un premier pas, et très important, sur un terrain solide et déblayé, accompli avec résolution, quoique avec prudence, et sans vouloir remonter jusqu'au point de départ. Car Fénelon n'avait pas oublié les périls et les ridicules du bel-esprit chez les femmes, et il s'efforce avant tout de donner à leur éducation un caractère d'utilité, de solidité et de bon sens, un côté pratique et sérieux en rapport avec leurs devoirs dans la société chrétienne. En un mot, il vise toujours aux connaissances qui peuvent agrandir l'esprit et élever l'âme, sans donner à l'affectation ou à la vanité, sans causer non plus un ébranlement trop vif à l'imagination de la jeune

file. En se plaçant à ce point de vue, une lecture attentive fera découvrir dans Fénelon un système d'éducation non-seulement très sûr et très substantiel, mais beaucoup plus large et plus libéral qu'on ne le croit généralement, bien qu'il soit permis, à coup sûr, de l'étendre aujourd'hui.

La maison modèle où l'on peut étudier ce système dans sa meilleure et sa plus complète application, c'est celle de Saint-Cyr. Mme de Maintenon est l'élève de Fénelon et on peut regarder en quelque sorte celle que Louis XIV appelait *Votre Solidité*, sinon comme le produit, au moins comme l'exemplaire de l'éducation nouvelle, de même que Mme de Sévigné était l'exemplaire le plus pur de l'éducation ancienne. Fidèle à sa méthode, qui prend toujours l'histoire pour base, M. Alfred Nettement, pour mieux dégager les principes et l'esprit général de l'éducation à Saint-Cyr, trace une intéressante et abondante monographie de cette illustre maison et de sa fondatrice elle-même. Nous ne pouvons le suivre dans ces détails. Il suffit de constater que le nouvel établissement, après de trop brillants débuts où Mme de Maintenon, encore imbuë des souvenirs de l'hôtel Rambouillet, parut vouloir sacrifier au bel esprit et rattacher son œuvre aux traditions de la première moitié du siècle, finit par être la traduction vivante des idées de Fénelon appliquées à l'éducation des jeunes filles de la noblesse pauvre. Malgré son zèle, malgré l'exactitude et la droiture de son esprit judicieux, Mme de Maintenon s'est trompée plusieurs fois dans sa tâche de directrice, elle eut d'abord bien des tâtonnements et des incertitudes ; on la vit flotter d'un système à un autre et vouloir guérir un excès par l'excès opposé. Mais elle sut toujours reconnaître son erreur aux fruits qu'elle portait et profiter de toutes ses fautes pour n'y plus retomber. C'est peut-être dans ce rôle, qui lui était particulièrement cher, que Mme de Maintenon se montra la plus remarquable. Elle avait toutes les qualités qu'il faut pour être une institutrice accomplie : l'éducation est le besoin, le penchant, la passion de son esprit ; au lieu d'en faire une reine, la Providence pouvait en faire une maîtresse de pension. Ce caractère essentiel et distinctif de sa physionomie explique suffisamment pourquoi, en inspirant tant d'estime, Mme de Maintenon exerce si peu d'attrait.

L'esprit implanté à Saint-Cyr par sa fondatrice y persista jusqu'à la fin ; mais, autour de cette maison qui gardait intacte la tradition de la grande époque, le dix-huitième siècle opérait dans l'éducation des filles son œuvre de transformation ou de déformation. Sur la fin du règne de Louis XV, Sophie, la fiancée d'Emile, comme lui élève de la nature, devint le type idéal, l'objet de l'émulation universelle. Sous l'influence du génie malsain de Rousseau, l'éducation féminine se laissa envahir par une sensibilité fautive, déclamatoire et stérile ; elle voulut mettre en pratique les chimériques utopies d'un rêveur qui avait bâti son système dans sa tête, en de-

hors de toutes les données de l'expérience comme du sens commun, et s'appliqua, suivant le modèle qu'il avait dessiné lui-même, à devenir un joli roman, semé d'incidents, de surprises et de coup de théâtre, qui ne pouvait produire qu'un être factice, même dans les moments où il se croyait le plus près de la nature. Le chef-d'œuvre de cette méthode est Mme Roland : je l'ai étudié jadis ici même à ce point de vue, en cherchant surtout dans ses *Mémoires* l'imitatrice et élève de Rousseau ; je n'y reviendrai point aujourd'hui.

L'action de l'*Emile* fut si grande qu'on la retrouve et qu'on peut la suivre pour ainsi dire pas à pas, pendant plus d'un demi-siècle, dans tous les systèmes, même les plus éloignés en apparence des idées de Rousseau, et même chez les institutrices à qui l'esprit chrétien semblait devoir servir de préservatif contre l'influence de l'éloquent sophiste, Personne n'a poussé plus loin que Mme de Genlis,—cette femme étrange qui trouva moyen d'être fort ridicule avec infiniment d'esprit,—l'idée systématique de faire de l'éducation des enfants une suite de scènes combinées à plaisir, qui les transportent dans un monde chimérique où les événements, au lieu de suivre leur cours naturel, ne se produisent que sous une forme imprévue. Adèle et Théodore, la Sophie et l'Emile de Mme de Genlis, sont des arbustes de serre-chaude, soumis à un régime d'exception et grandis dans une atmosphère toute artificielle. On retrouve dans ce roman pédagogique la phraséologie de Rousseau, ce partage continu de vertu, cette recherche de scènes à effet, cet étalage de moralité et cette exagération de sentiments qui caractérisent l'œuvre du maître. Elle porta les mêmes principes et les mêmes travers dans l'éducation pratique : on peut lire, aux débuts des *Mémoires* de la marquise de La Rochejaquelein, une scène d'un haut comique, jouée par elle et son élève Pamela devant les petits princes d'Orléans, dont elle était gouvernante, et qui paraîtra tout à fait caractéristique à cet égard.

Il n'est pas jusqu'à Mme Campan, la plus célèbre institutrice de ce siècle,—une femme d'un sens bien autrement droit que Mme de Genlis,—qui n'ait reproduit jusqu'à un certain point ce côté théâtral et romanesque dans son système d'éducation. Je renvoie au livre de M. Nettement le lecteur curieux de détails précis et circonstanciés sur cette maison d'Ecouen, qui s'efforça de ressusciter Saint-Cyr, et qui à son tour a servi de modèle à l'établissement de Saint-Denis, où ses règlements et ses méthodes sont encore appliquées avec les modifications apportées par le temps. Mais du moins Mme Campan revint au principe de Fénelon et de Mme de Maintenon, en donnant la religion pour base essentielle à l'éducation des filles. En renversant cette base, le dix-huitième siècle, qui prétendait émanciper la femme, n'avait fait que détruire en elle le principe même de la liberté morale. Qu'est-ce que la Sophie de Rousseau?

Une créature subalterne, condamnée à grandir dans une perpétuelle enfance, incapable de toute idée personnelle sur les questions qui forment le nœud de la vie humaine, et que l'éloquent sophiste assujettit formellement à la croyance de son mari. Cette femme nouvelle n'est qu'une poupée ; cette idole, qu'une esclave. Sous prétexte de l'arracher à sa dépendance sociale, Rousseau érige en dogme philosophique le servitude de sa conscience.

Ainsi, les leçons de l'expérience s'accordent avec les lumières de la raison et du sens commun pour déterminer les conditions véritables de l'éducation féminine. Mais ce n'est point là, à proprement parler, le sujet indiqué par le titre. La seconde éducation, qui commence où l'autre finit, et qui peut devenir une arme nécessaire contre le désœuvrement et les dangers de tout genre qu'il entraîne à sa suite, contre les inquiétudes et les préoccupations suggérées par l'ennui, est surtout une œuvre personnelle, qui demeure réservée aux efforts de la jeune fille sortie des bancs de l'école. M. Alfred Nettement termine son ouvrage en lui traçant un plan raisonné d'études et de lectures, auquel je ne trouve qu'un défaut, celui d'être bien rapide. Dans les derniers chapitres, l'auteur tourne court, et résume trop brièvement, il me semble, les conclusions pratiques auxquelles il arrive comme à son terme naturel. Mais quoi ! son livre lui-même n'est-il pas tout entier, pour qui sait le lire, un recueil de conseils puisés dans l'histoire et fondé sur l'expérience ? Sans avoir en rien l'aridité technique d'un ouvrage de pédagogie, il atteint le même but par un chemin plus long, mais plus agréable, où la théorie ne se montre que sous une forme vivante, et le précepte qu'enveloppé dans l'exemple qui lui sert d'application et de preuve.

VICTOR FOURNEL.

VERSELETS A MON PREMIER NÉ.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors, petiot ; clos, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doux œillet par le somme oppressé.

Dors, mien enfantelet, mon souley, mon idôle,
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté ;
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté !

Me soubriraz, amy, dès ton réveil peut être,
Tu soubriraz à mes regards joyeux . . .
Ja prou m'a dict le tien que me savois cognestre ;
Ja bien appris te mirer dans mes yeux.

MAD. DE SURVILLE.

LE PETIT CHIEN NOIR.

Qui ne connaît cette touchante gravure appelée le *Convoi du Pauvre* ? Sous un ciel gris, un cercueil, couvert du drap noir commun à tous, s'avance, seul, sans amis et sans honneurs ; seul n'est pas tout à fait le mot : un chien l'accompagne, tête baissée, un chien, le dernier ami du malheureux qui a enfin trouvé le repos entre quatre planches. Cette scène de deuil et de mélancolie se reproduisait il y a quelques temps dans une rue de Paris ; un cercueil s'en allait seul, sous la pluie, n'ayant pour escorte qu'un vieux chien noir, qui, *l'œil morne et la tête baissée*, accompagnait son maître dans ce dernier voyage. Les passants ne regardaient pas ; c'est chose si ordinaire, à Paris, que la misère et l'isolement ! les plus charitables disaient : Pauvre bête ! Quelques femmes peut-être élevaient au ciel une prière pour que la pauvre âme du mort reposât en paix ; mais tout se bornait là, quand un jeune homme, bien mis, débouchant d'une rue transversale, regarda à son tour le triste convoi.—Et personne pour le suivre ! se dit-il, c'est trop fort ! j'irai, moi, le déjeuner et les camarades attendront.

Et aussitôt, il prit place derrière le cercueil, près du chien, qui recula comme pour lui faire honneur. Ils allèrent ainsi jusqu'au cimetière, où l'aumônier vint recevoir le corps. Mais ce corps délaissé allait être déposé dans la fosse commune, et un vif sentiment de répulsion saisit le jeune homme qui s'intéressait à ce cercueil inconnu, et aussitôt sollicitant un moment de répit, il courut auprès du gardien du cimetière, il acheta et paya un terrain, et rapporta une petite croix en bois qu'il voulait planter sur la tombe de cet ami qu'il ne devait trouver et connaître que dans la vallée de Josaphat. La cérémonie s'accomplit : la terre tomba avec les dernières prières sur le couvercle du cercueil ; le prêtre jeta une dernière fois l'eau bénite avec le suprême *Requiescat in pace*, le chien aboya d'une manière lamentable, et le fossoyeur s'occupa activement à combler la fosse. Le jeune homme s'éloigna à pas lents, le cœur rempli d'une satisfaction mélancolique. Mais une fois la grille du cimetière dépassée, il reprit son allure ordinaire et ses pensées de tous les jours. Or, au moment où il avait rencontré le convoi du pauvre, il courait à un joyeux rendez-vous d'amis et de camarades, qui devaient fêter avec lui la vente de son premier tableau. Amédée C... était peintre, et après avoir longtemps lutté contre les difficultés de l'art, les rivalités de métier, les aspérités

de la vie, il venait de conquérir un premier succès. Son tableau était vendu, le ministre lui avait fait une commande, et ses amis voulaient boire d'avance à ses futurs triomphes. Il se hâtait donc dans la direction des boulevards, lorsqu'il sentit quelque chose dans ses jambes. Il regarde : c'était le chien noir qui le caressait.—Va-t'en, lui dit-il, tu me salis, tu ne sais pas que j'ai mon plus bel habit ! Le pauvre chien le regarde et ne bouge pas. Amédée s'éloigne... à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il sent de nouveau la tête noire du chien qui frôle ses jambes, pis que ses jambes, son beau pantalon noir !—Va-t'en ! s'écria-t-il encore un coup, retourne chez toi !

Le chien fixe sur lui un œil suppliant :—Tiens ! le drôle ! on dirait qu'il a envie que je le suive ! Voyons donc ce qui va se passer.

Et cédant à l'éloquence de ce regard, Amédée suit le chien, qui avait rétrogradé et qui prit une rue étroite, conduisant dans un quartier pauvre. Amédée le suit de près ; le chien s'arrête devant une maison de misérable apparence, il prend un étroit et sombre couloir, monte l'interminable spirale d'un noir escalier, et s'avance vers une porte au cinquième étage. Là, il gratte doucement. Amédée était derrière lui...

Une jeune fille, pauvrement vêtue, les yeux tout rouges de pleurs, vint ouvrir. Le chien sauta sur elle et lui lèche les mains.—Mademoiselle, dit Amédée assez embarrassé de sa contenance, je vous ramène votre chien.. (Entre nous, c'est le contraire qu'il eût dû dire.)

La jeune fille articula avec peine un *merci, monsieur*, noyé dans les larmes ; Amédée s'enhardit un peu.—Vous avez perdu quelqu'un ? demanda-t-il avec douceur. J'ai vu ce pauvre chien derrière un cercueil.— Hélas ! monsieur, c'était le cercueil de mon père ! ..

Ce mot rompit la glace : Amédée entra dans la chambre. C'était un triste réduit, aux murs nus, au foyer glacial. Dans un coin, sur un lit de sangle, gisait une femme âgée, dont les traits portaient l'expression de la maladie et de la profonde douleur. Elle tourna sur le visiteur des yeux inquiets et tristes, et d'une voix faible elle dit à sa fille :—Augustine, qui est ce monsieur ?

Amédée se leva, s'approcha du lit, et avec beaucoup de respect :

—Madame, j'ai suivi le cercueil de votre mari jusqu'au cimetière, et je vous ai ramené votre chien... —Quoi ! monsieur ! vous avez suivi !... vous avez eu cette bonté !... merci, merci mille fois !... —Mon bon père ! Vous ne le connaissiez pas cependant, monsieur ? —Nor, mademoiselle, mais en voyant ce cercueil qui s'en allait tout seul, j'ai été ému, et j'ai prié, moi qui ne prie guère !—Dieu vous aura entendu, monsieur, et mon pauvre mari priera pour vous en paradis... Ah ! monsieur, c'était un cœur d'or... Vous voyez que je suis bien malade ?... ma maladie a été la mort de mon mari, il me voyait malade depuis deux mois, il a travaillé jour et

nuit pour m'empêcher d'aller à l'hôpital... il travaillait, il n'était pas nourri, il n'avait pas de repos, il est mort en quelques jours d'une fluxion de poitrine... Je vis, moi, inutile, je vis pour être à charge à ma pauvre enfant... mais je ne veux pas la tuer comme j'ai tué son père, j'irai à l'hôpital, dès demain...

A ces paroles prononcées avec effort, Augustine jette ses bras autour du cou de sa mère, et lui dit au milieu de ses sanglots :

—Ma mère, pourquoi parler ainsi? Non, vous n'irez pas à l'hôpital, je travaillerai aussi le jour et la nuit, et, s'il le faut, nous mourrons toutes les deux ensemble. Encore, si j'avais de l'ouvrage!

Amédée était remué jusqu'au fond de l'âme, des larmes coulaient de ses yeux, mais ce dernier mot fut pour lui une révélation soudaine : Que faites-vous donc, mademoiselle, lui dit-il, quel est votre état? —Je suis lingère. —Oh! cela se trouve à merveille; je sais qu'un de mes amis a des chemises à faire, je vous les apporterai. —Monsieur, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon travail; nous avons un magasin de *blanc* et de confections à D..., les crédits nous ont ruinés; nous sommes venus à Paris, croyant y trouver des moyens d'existence, sinon de fortune... et nous n'y avons rencontré que la misère et la mort..."

Amédée répondit quelques paroles consolantes et salua les deux pauvres femmes. Au moment où il s'en allait, le chien sauta sur lui et le caressa : "Comment se nomme-t-il? demanda le jeune homme. —*Kelb*, on dit que cela veut dire chien en arabe; c'était mon frère qui servait dans les chasseurs d'Afrique, qui l'avait nommé ainsi... pauvre Jules! il est mort aussi..."

Amédée fit une dernière caresse au vieux Kelb, et s'éloigna; mais le lendemain, il arrivait dans le triste réduit avec un énorme rouleau de toile belle et fine : c'était le déjeuner de la veille qui s'était converti en toile de Courtray. Il annonça la visite d'un de ses amis, un médecin, qui viendrait voir la malade et lui ferait suivre un traitement. Le médecin vint en effet; il n'eut pas de peine à constater que la triste veuve était simplement malade de privations.. il ordonna une bonne nourriture, du bouillon, des viandes succulentes... Tout cela fut envoyé à point nommé aux pauvres femmes, qui s'étonnaient et se demandaient d'où leur venaient des dons si bien choisis et si appropriés à leur situation. Les camarades d'Amédée qui le voyaient travailler toute la journée, et qui se moquaient de sa *vertu* et de son goût pour l'économie, auraient pu répondre à cette question. En effet, le jeune homme, touché au cœur pour la première fois par la vue d'une misère réelle et par le sentiment délicieux que laisse après elle une bonne action, avait abandonné la vie de café et les habitudes molles d'une existence où tout est donné à la fantaisie et presque rien au devoir et à la raison.. il était devenu travailleur, rangé, économe, et son talent grandissait en même temps que s'épuraient son esprit et son cœur.

Dans ses visites à la mansarde, il s'était aperçu qu'Augustine, aussi bien élevée que bonne, lui était infiniment chère, et il pensa que la Providence la destinait à devenir l'honneur, la consolation et le soutien de sa vie. Il la demanda à sa mère, et aujourd'hui, auprès d'elle, auprès de l'enfant qu'elle lui a donné, il proclame que la douce étoile de la charité l'a conduit au bonheur.—Ajoutons qu'il n'est pas à Paris un chien plus heureux et plus choyé que le vieux Kelb.

HISTOIRE DU CHOU.

Les orientaux, qui sont les plus respectueux des hommes, prétendent dans leurs légendes que la rose naquit de la sueur du prophète Mahomet. Les Grecs, s'il faut en croire une note de Lucien, croyaient que le chou était né de la sueur féconde de Jupiter. En face de cette origine divine, placez le carré potager d'un vert sombre ; représentez-vous surtout, dans la salle basse, la grande table entourée de bancs, sur laquelle fume une soupière chère aux Auvergnats compatriotes de M. Rouher, et aux ébénistes chantés par Emile Durandeaue...

Diogène, qui était un philosophe, vivant de peu, mais ne résistant pas au plaisir de s'en vanter, criait à Aristippe, un autre philosophe assez détaché de l'esprit de parti pour faire ses orgies sous tous les gouvernements :

— Si tu savais manger des choux, tu ne ferais pas la cour aux grands.

— Et toi, répondit Aristippe, si tu savais faire la cour aux grands, tu ne serais pas réduit à manger des choux.

Aristippe avait tort. Car le chou a sa place sur la table des palais comme sur celle des chaumières. On l'effleure avec une fourchette ou l'on fait tenir sa cuillère dedans, au chou ; mais on l'aime partout, partout on le retrouve...

On l'a mis en coiffures, en proverbes et en écussons.

La maison de Raconis, en Savoie, portait dans ses armes des choux cabus, et elle avait pour devise ces mots : "*Tout n'est ; ce qui, joint aux choux, signifie : Tout n'est qu'abus.*"

C'est l'enfance du blason. Ne riez pas. Un bourgeois millionnaire serait très fier de donner aujourd'hui sa fille à l'héritier des Choux-cabus de Savoie.

L'empereur Dioclétien, lorsqu'il fut las de gouverner et de mépriser les hommes, s'en alla en Illyrie, planter des salades dans son jardin.

Un jour, un soldat de ses amis vint le prier de reprendre la pourpre.

— Si je te faisais voir les salades que j'ai plantées de ma main à Salone, répondit le vieil empereur, tu ne me conseillerais plus de quitter ma retraite pour la couronne.

On disait "planter ses salades" à Rome ; en France, on dit "planter ses choux."

Quel homme d'action, à certaines heures de lassitude, ne s'est accoudé sur l'appui de sa fenêtre, et, le regard fixé sur l'horison, n'a répété les vers du poète Du Bellay :

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?...

Joachim Du Bellay, qui était un poète, grand seigneur et pourvu de bénéfices, mourut d'apoplexie, à Paris, loin de la petite maison de ses rêves.

Je sais un autre Du Bellay, un de ses petits neveux, qui avait hérité de sa poésie, mais non de ses bénéfices. Celui-là est mort aussi, mort de la poitrine, à Paris, il y a neuf ou dix ans. Que de fois je l'ai rencontré dans les bureaux de journaux, vêtu de l'habit noir, cette livrée du bachelier pauvre, qu'il croisait sur sa poitrine comme pour y emprisonner la toux....

Lui, était un vrai villageois. Il n'était pas né dans un château de l'Anjou, comme son grand oncle. Ses souvenirs d'enfance le reportaient en Normandie, non loin des côtes, dans un vallon toujours vert, peuplé de bonnes gens.

Un jour, il m'apporta un sonnet, un beau sonnet que je sais par cœur et qui était plein du désir mélancolique de retourner planter ses choux :

J'achèterais, si j'étais riche,
Près de la Rille au flot jaseur,
Un lot de bruyère en friche,
Et je me ferais laboureur.

Ni trop prodigue, ni trop chiche,
A tous je dirais de bon cœur :
—Voici le vin, voici la miche ;
Mangez et buvez du meilleur.

Le soir, au seuil de ma chaumière,
Je remerciais Dieu le père

De vivre heureux, libre, oublié.
 Et, si je trouvais fille sage,
 Les jeunes gens de mon village
 Crieriaient : — Longs jours au marié ! . . .

En 1761, les comtes de Fougère et de la Luzerne, tous deux lieutenants généraux, commandaient la maison du roi. Un garde du corps vint leur demander son congé. Il voulait se retirer dans sa province, loin du tapage de la cour et de l'armée.

— Eh quoi ! monsieur, lui dirent les deux généraux, vous quittez le service du roi pour aller planter vos choux ?

— Oui, messieurs, répliqua le garde, et je soignerai de mon mieux mon jardin, afin qu'il n'y vienne ni fougère ni luzerne.

Rendre chou pour chou exprime qu'on s'est vengé d'une méchanceté ou d'une mystification.

Mon ami François Maisonneuve, qui est le plus obligeant des érudits puisqu'il met son érudition à mon service, raconte le rôle du chou dans les guerres de religion :

“ En 1578, Catherine de Médicis donnait un bal au roi de Navarre, depuis Henri IV. Un émissaire s'introduit dans le palais, s'approche du prince, et l'informe que le gouverneur de La Réole vient de livrer aux soldats de Catherine la place qu'il était chargé de défendre.

“ — Bon ! dit le Béarnais.

“ Il sort, réunit quelques soldats, arrive au petit jour devant Fleurance, qui était à la reine, et s'en empare par surprise.

“ Le bal se donnait à Auch. Lorsque Catherine apprit que son ennemi avait quitté la ville pour aller prendre Fleurance, elle se prit à rire, disant : — c'est la revanche de La Réole ; le roi de Navarre a voulu faire *chou pour chou* ; c'est égal, le mien est mieux *pommé*.”

Autre aventure :

“ En 1591, Agen était assiégé par Saint-Chamaran et le comte de Laroche, fils du maréchal de Matignon. La place tenait. Las de l'attaquer en vain, on usa de ruse. Le pétardier Faget y entra déguisé en paysan et chassant devant lui un âne chargé de choux. Une fois dans la ville, il inspecta les fortifications et remarqua le lieu le plus faible, qu'ensuite il fit sauter.”

Les anecdotes abondent :

Un pauvre moine cordelier venait de prêcher devant le cardinal de Richelieu. Ce dernier lui fit compliment de son éloquence, et surtout de son assurance.

— Monseigneur, répondit le moine, que cette assurance ne vous surprenne pas. Je savais depuis longtemps que j'aurais l'honneur de prêcher devant

votre Eminence, et je m'étais exercé à parler dans un champ planté de choux où il n'y avait qu'un seul chou rouge. C'est à celui-là que je m'adressais, comme je mesuis adressé à vous aujourd'hui.

Le grand acteur anglais Garrick avait acquis une popularité énorme. Lord Littleton vint le visiter.

— N'avez-vous jamais pensé, lui dit-il, à vous faire élire membre du Parlement.

Garrick répondit en petits vers anglais, dont voici la traduction française :

Qui ? moi ? prétendre au Parlement ?
 Non. Ce sont mes choux seulement
 Qu'après ma femme j'idolâtre ;
 Et Garrick, content de son lot,
 Craindrait sur ce nouveau théâtre
 De jouer le rôle d'un sot.

On veut mettre quelque chose à la disposition de quelqu'un. On lui dit :
 " Vous en ferez des choux ou des raves. "

" Faire ses choux gras " signifie prendre grand plaisir.

" Trognon de chou " est un terme de mépris :—Mauvais trognon ?....

" Mon chou " est un terme d'amitié dans les familles du Faubourg Saint-Denis et de la province.—Mon petit chou !.... Et l'on se représente une grosse main à ongles carrés caressant une tête blonde ou une joue rose.

Le commis voyageur qui ne lève pas de commissions " fait chou blanc. "

J'oublie certainement une demi-douzaine des expressions qui prouvent la popularité du chou.

Pousse donc sous le ciel de juin, légume béni. Etale tes feuilles vertes sur la terre brûlée ; tu as les deux conditions de la vraie grandeur : la modestie et l'utilité.

La Petite Presse.

* * * L'œil humain cesse de voir à 2863 toises.—BUFFON.

* * * La guerre est presque toujours une dictature, et ce n'est pas la patrie qui court les plus grands dangers dans la guerre, c'est la liberté.—LAMARTINE.

* * * La jurisprudence est l'ancre de la loi comme la loi est celle de l'Etat.—BACON.

LE CARDINAL ALTIERI.

Rome n'a pas encore cessé de célébrer le dévouement et la mort du pieux cardinal Altieri. L'on sait à Rome les fruits que donne la culture des mémoires saintes ; l'intelligence publique s'empresse à ce noble travail, elle y appelle l'éloquence et les arts, et c'est ainsi que d'admirables monuments s'élèvent et que les grands morts continuent de parler dans leurs tombeaux, qui deviennent des sources de vie.

En attendant que la statuaire ait posé pour les siècles sur les restes du cardinal Altieri un de ces ouvrages qui enchaînent le temps et l'empêchent d'emporter les souvenirs dont l'humanité a besoin, une voix émue vient de redire avec une grande supériorité toutes les belles leçons que ce prince de l'Eglise a su en peu d'heures donner au monde. Mgr Nardi, l'un des membres éminents du tribunal de la Rote, s'était fait connaître jusqu'ici comme publiciste. Nous avons de lui des réfutations vives et solides, des polémiques éminentes contre certaines erreurs des révolutionnaires *distingués* ; nous entendons par là ceux qui se piquent de savoir quelque chose en droit, en histoire, et qui prétendent faire autorité. On n'a pas oublié les redressements qu'il a fait subir à M. le sénateur Bonjean lorsque ce magistrat, moins érudit qu'il ne croit, pensait avoir enrôlé saint Bernard et sainte Catherine de Sienne sous les drapeaux de M. de Cavour. Il a également redressé, c'est-à-dire renversé un discours fameux prononcé dans le Sénat par le prince Napoléon sur les questions de diplomatie, où ce personnage important s'était trop fié aux études de ses secrétaires, et c'est un discours que le prince ne fera plus, parce que la vérité a ses droits même devant les princes les plus confiants en leurs secrétaires et en eux-mêmes. Mais ces travaux et d'autres non moins remarquables ne révélaient pas le grand talent d'écrivain et d'orateur que Mgr Nardi vient de montrer dans l'éloge du cardinal Altieri. Il y a ici un mouvement, un éclat, et, pour dire le mot, une inspiration qui sortent tout à fait des régions même élevées du bon, et qui entrent dans le domaine supérieur du beau, le mâle et rayonnant domaine de l'éloquence.

Nous ferons présent à nos lecteurs d'un fragment de cet éloge, d'ailleurs admirablement traduit par la *Correspondance de Rome*. C'est l'œuvre d'un maître, et une œuvre achevée.

L. V.

Depuis 1817, une maladie visite le monde, trompant cruellement la

science, laquelle, après un demi-siècle, après de longues recherches et de nombreux écrits, est contrainte à confesser qu'elle ne sait pas même ce que c'est. Née dans les marais du Bengale, elle a parcouru l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique ; elle a tué par milliers et par millions les Indiens du Gange et les Arabes du Yémen sous les ardeurs caniculaires, les Russes de l'Europe et de l'Asie sous deux pieds de neige et par quatorze degrés de froid ; elle est entrée dans la cabane du pauvre, a franchi le seuil des palais dorés, a enlevé l'enfant, l'adolescent, le vieillard ; elle a rendu vains tous remèdes, tous moyens de préservation ; parfois le prudent est mort, l'insoucieux a été épargné ; tel village a été ravagé, tel autre n'a pas été touché. Le fléau a paru, augmenté, diminué, disparu, sans que l'on ait su ni d'où il venait, ni pourquoi, ni comment. Ah ! le pourquoi, le comment, nous, pauvres enfants d'Adam, nous les cherchons toujours ici-bas ! Mais ils sont plus haut, messieurs, bien plus haut. A Dieu ne plaise que je conseille l'abandon des mesures de prudence : j'estime, au contraire, qu'elles sont un devoir sacré, ou que je méprise les recherches scientifiques, qui sont pleinement légitimes ; mais que nos pensées ne commencent pas et ne s'arrêtent pas là, messieurs. Les lois physiques et les lois morales ont le même auteur, la main qui les gouverne est une. Regardons l'état actuel de l'Europe, l'état de la foi et des mœurs, de l'honnêteté publique et privée : que si nous nous abstenons de prononcer un jugement, notre conscience nous le dicte presque involontairement. Non, messieurs, il n'y a pas de hasard dans le monde ; le hasard en de telles rencontres n'existe que pour le stupide ou pour l'impie.

Rome, elle aussi, a été visitée l'été dernier par le terrible fléau. La divine miséricorde l'avait tenu éloigné tout le temps que 500 Evêques et un nombre immense de fidèles de toutes langues s'étaient pressés autour du tombeau des Apôtres. Il s'insinua, comme de coutume, traîtreusement, s'accrut et s'élargit. Cependant il semblait ne pas vouloir franchir les murs : les délicieuses collines d'Albe, dont le nom seul nous réjouit, étaient épargnées. Comment ne l'auraient-elles pas été ? le ciel y est si limpide, l'air si pur ; le tapis de verdure dont la main divine a recouvert la terre, y a de telles splendeurs ; ces villas sont si magnifiques, assises sur les doux penchans des collines, parmi ces grands arbres célèbres qui entrelacent leurs rameaux sombres en mille manières, tout en laissant des ouvertures par lesquelles l'œil s'étend sur cette vaste campagne qui n'a pas d'égale au monde ! Ah ! messieurs, ne nous fions pas à la terre, à la vie ! Du joyeux festin de Balthazar au massacre de Darius le Mède, il n'y eut que quelques heures ; les tombes s'entr'ouvrent sous les fleurs. Le matin du 6 août, des troupes de Romains et d'Albanais parcouraient encore joyeusement ces collines, se disposant au plaisir ; ils faisaient même plus que de coutume retentir les échos de chants et de cris de fête. Tout à coup

ce mot passe de bouche en bouche : *le choléra ! le choléra est dans Albano !* Et il y était, non pas rampant à sa façon habituelle, mais furieux, comme un ennemi sur une ville prise d'assaut.

Que devint ce malheureux pays, on ne le saurait dire ; c'étaient des pleurs, des gémissements et un *saue qui-peut* ; c'était une épouvante insensée qui enlevait la raison et prenait la place de tous les sentiments ; c'était la mort, la mort avec des formes diverses et toutes terribles ; elle tombait comme la foudre sur un homme sain, elle en travaillait lentement un autre, passant du centre nerveux aux extrémités, touchant chaque muscle, chaque fibre, resserrant, tordant, anéantissant. Tel gisait longuement dans une torpeur hébétée, tel se débattait horriblement dans les bras de la mort. Au milieu de ces terreurs il y eut des hommes qu'un devoir sacré condamnait à rester, et qui s'enfuirent : à plusieurs d'être eux la fuite ne réussit pas, la mort les frappa comme le trait du Parthe. Mais il y eut aussi des hommes qui demeurèrent fermes à leur poste, et parmi eux le clergé, tout le clergé, messieurs, tout le clergé. Je le dis très haut, pour que non-seulement ici, mais ailleurs, au-delà des Alpes, nos perpétuels détracteurs sachent que, grâce à Dieu, la foi, la vertu, le courage habitent parmi nous. En ces terribles journées, au clergé d'Albano vinrent se joindre des prêtres et des moines romains, et ces Filles de la charité dont la gloire, même humaine, est si grande, et ces jeunes gens accourus des terres lointaines pour faire au Pontife un rempart de leurs poitrines, de leurs poitrines où brille la flamme que le Christ nous a apportée et que le souffle homicide de l'impiété a éteinte chez tant d'autres.

A la tête des arrivants fut Altieri. Le soir du 6, les nouvelles étaient confuses ; le 7 elles se firent certaines et cruelles. Le fléau grandissait d'heure en heure. Il y avait déjà 126 victimes. Le Cardinal était à Rome et se disposait à présider les examens universitaires ; son zélé vicaire vient l'informer des conditions de sa ville épiscopale et lui demander ses ordres.

— “ Mes ordres ? dit le cardinal : à Albano. ”

On veut lui montrer le danger : c'était redoubler son ardeur. Il écrit en hâte son testament, très noble preuve de sa piété et de sa charité, dans lequel il n'a de dispositions que pour l'Eglise, le clergé et les pauvres. Il règle ses affaires les plus urgentes, prend congé de ses serviteurs, dit adieu à son ami et parent, le Cardinal-Vicaire, et, muni de la bénédiction du Pape, s'achemine vers la cité désolée. Sur sa route, il prie. Des fugitifs le conjurent de n'avancer pas : il va plus vite, et, à peine entré dans Albano, commence son apostolat. Ici un mourant lui demande la confirmation ; là un autre veut recevoir pour la dernière fois le corps et le sang du Christ ; plus loin une foule éclate en pleurs, en cris de désespoir.

Altieri console, calme, encourage chacun et pourvoit à tout ce qu'exige une si énorme calamité. Les médecins, les remèdes, les infirmiers, les fossoyeurs mêmes manquaient ; et les cadavres qui emplissaient les maisons et l'air de miasmes, augmentaient le péril et la terreur ; les denrées nécessaires manquaient ; les bouchers et les boulangers s'étaient enfuis. Altieri fait aussitôt venir des médecins et des médicaments, distribue de ses mains du pain et du vin aux nécessiteux, répand les larges aumônes que lui envoie le Saint-Père, prend même le gouvernement civil de la ville abandonnée, et s'unit aux zouaves héroïques pour remplir le périlleux et saint office que l'Ange du Seigneur loua dans Tobie. Sa présence, ses exemples, son courage ramènent la confiance.

Quand il a parcouru les hôpitaux, approché chaque malade, reçu le dernier soupir des mourants, visité les cimetières, pourvu aux pharmacies et aux distributions de vivres, il reconforte un monarque généreux et infortuné demeuré aussi à Albano pour y subir une perte douloureuse que Dieu ajoute à celle du trône et de la patrie ; puis il célèbre dans sa cathédrale un triduo de pénitence, et au pied de l'autel dit cette prière : *Parce, Domine, parce populo tuo !* Encore que Dieu exauce toujours cette prière quand elle s'élève d'un cœur pur, le fléau continuant, une prière, que l'on rencontre souvent dans les annales de l'épiscopat catholique sort des lèvres du Cardinal : " Seigneur, prenez-moi et épargnez mon peuple. S'il faut une victime pour apaiser votre courroux, me voici. " C'était la prière de Jésus-Christ, et ce sera éternellement celle de ses ministres purs. Elle fut acceptée.

LES PÉLERINES DE RENÈVE.

(Voir page 119.)

Nous descendîmes avec respect le vieil escalier de pierres tremblantes qui menait du jardin dans la cour.—Tenez ! le voilà, les mousses le recouvrent déjà, dit le vieillard, en nous ouvrant la porte à deux battants de bois vermoulu qui séparait la cour de la maison du cimetière. Nous nous précipitâmes vers l'endroit qu'il nous indiquait, nous tombâmes à genoux devant la pierre de taille et nous lûmes l'épithaphe en deux mots du pauvre curé et plus bas deux autres mots en petites lettres gravées : *Alphonse de Lamartine à son ami.* Nous pleurâmes en silence toutes les quatre en présence du premier sentiment et des premières douleurs de Lamartine.

Nous entrâmes ensuite dans l'église. Le fendeur de bûches était en même temps le sonneur, nous priâmes avec componction devant un simple autel du bon saint où vous aviez appris à servir la messe du vieux curé de Bussières, parent et prédécesseur de l'abbé Dumont dans la paroisse. Nous étions déjà récompensées de nos peines, puisque, en présence de la mort, nous avions retrouvé les deux amis.

— Et maintenant, dites-nous au marguillier, pourriez-vous, si vous n'avez rien de pressé à faire, nous montrer le chemin de Milly, par où M. Alphonse descendait tous les soirs d'été chez son ami l'abbé Dumont ?

— Si vous n'êtes pas pressées et que vos jeunes jambes, dit-il à mes filles, puissent s'accommoder au pas un peu ralenti d'un vieillard, bien volontiers, nous dit-il. Cela me fera même plaisir, bien que M. Alphonse n'y soit plus et que ses compagnons d'enfance qu'il aimait tant soient dispersés en partie, mais les familles y sont encore. Je vous conduirai moi-même où j'allais si gaiement dans ma jeunesse, tantôt porter un livre, tantôt une lettre, tantôt une invitation de l'un à l'autre. Madame de Lamartine, sa mère, vivait encore alors, et en me voyant entrer dans sa cour pour porter ceci ou cela à son fils, elle me souriait avec son air si aimable de bonté et me disait : " Entrez donc, Besson, un moment à la cuisine, et prenez donc un verre de vin blanc pour vous rafraîchir pendant que mon fils va répondre à M. le curé." Ah ! c'était une incomparable dame, une dame du bon Dieu, allez ! La charité même, on ne la voyait jamais sans quelque chose à la main pour ses vigneron ou pour les malades, ou pour les pauvres. Ils ont bien tort de dire que le peuple est ingrat ; un accident l'a enlevée il y a trente ans et plus à ses bonnes œuvres ; eh bien, elle est aussi présente dans toutes les familles de dix lieues à la ronde que quand elle passait à pas vifs sur la bruyère de cette montagne, pour aller porter secours à un pauvre homme qui venait de se casser la jambe en tombant d'un noyer !

Tout en parlant ainsi nous suivions le fendeur de bois dans une étroite vallée formée d'un côté par des vignes en pente, et de l'autre par une étroite lisière de prés, où passaient le long de la haie de vagabondes chèvres blondes. Au milieu de ce chemin il y avait un lavoir plein de belle eau bleue et bordé de cinq ou six jeunes et belles filles de Milly. Nous les saluâmes poliment, et il y en eut une qui dit à Besson : " Où menez-vous donc ces jeunes et belles demoiselles ? — Je les mène à Milly, dit-il. — Ah ! ce n'est pas étonnant qu'elles soient si jolies, dit la plus âgée des laveuses, elles nous ont parlé avec la douceur et la gracieuseté de notre ancienne dame. — Nous ne fîmes pas semblant d'entendre et Besson nous rejoignit lentement.

A la cime de la montée nous vîmes quelques toits gris et de pierres moussues s'élever sur la vigne et assombrir le paysage. Un clocher gris

aussi formait une espèce de pyramide au milieu d'un groupe de maisonnettes et d'écuries. Quelques vaches maigres broutaient l'herbe poudreuse au pied des murailles, deux femmes tricotaient assises sur le seuil de la porte. — Qu'est-ce que cela, dis-je à Besson. — C'est ce que vous cherchez, me répondit-il, c'est Milly. — Et la maison de la famille de M. Alphonse, où est-elle donc ? nous croyons voir un château ? — Oh ! il n'y a point de château dans le village, reprit-il. Tenez, là, en bas du chemin où nous sommes, vous voyez bien une grande porte à deux battants réparée par morceaux et peinte en vert-jaune, eh bien, c'est la porte de Milly.

Nous précipitâmes nos pas et nous fûmes bientôt en face du portail. Aglaé ouvrit et nous nous jetâmes toutes dans la cour comme un troupeau de génisses effarouchées.

— Ce n'est pas possible, dit Aglaé, qu'une si petite demeure ait produit et nourri une si remarquable famille. Mais cela ressemble tout simplement à la maison de Renève où notre père instruit les quinze enfants de Mirebeau.

— C'est pourtant cela, nous dit Besson en ôtant son bonnet.

Alors nous restâmes immobiles et nous regardâmes sans rien dire pour nous entrer dans les yeux la cour, la maison et le jardin dont nous apercevions un coin par une grille de bois cassée sur la droite.

La cour était formée par une rangée de hangards et par une ligne d'écuries basses d'un côté, un long bâtiment à couvert en dalles de pierres noires vieilles comme le temps, très-basses et sur lesquelles des plantes saxifrages et même des arbres rabougris avaient pris racine. Ce bâtiment, qui était un pressoir, s'étendait de la porte de la cour jusqu'à l'angle de la maison du maître. Il en était séparé seulement par un étroit espace vide qu'occupait la grille de bois menant au jardin.

— Entrons-y, dit Marie, et ne faisons pas de bruit pour que personne de la maison ne vienne effaroucher nos souvenirs.

Nous entrâmes en silence.

— Oh ! c'est bien cela, dit Mathilde. Voilà la marre creusée dans le roc vif au pied du toit pour recueillir l'eau des pluies et arroser le jardin l'été !

Voilà les platanes plantés autour par Madame de Lanartine pour suspendre aux branches les berceaux successifs de ses filles et travailler à l'ombre pendant les chaleurs.

— Et les petits espaces de plate-bande entourés d'œillets rouges, dit Marie, ce sont sans doute les vestiges du petit jardin d'enfant qu'on leur donnait pour récompense et où M. Alphonse cultivait ses laitues comme le vieux Dioclétien à Salone.

— Mais venez voir, s'écrie tout bas Aglaé, voilà le cabinet de charmille

entremêlé de sureau que le vent de ses premiers rêves agite encore, et voilà le tronc de chêne tortueux qui lui servait d'appui quand il commençait à écrire ses vers. — Nous accourûmes et nous entrâmes toutes recueillies sous l'ombre obscure du cabinet. Moi, monsieur, je me représentai le chagrin que M. Alphonse avait dû éprouver en abandonnant ce petit asile où son âme était née avec son goût en lisant pour la première fois Fénelon. Nous ne pûmes nous empêcher de pleurer quand Marie nous récita ce passage. Nous y restâmes ensuite un moment pour sécher nos yeux après avoir lu les dates, les lettres et les mots gravés avec la pointe d'un couteau sur le bois et sur les troncs des arbres.

Enfin nous nous levâmes à la douce voix d'une femme jeune qui entra dans l'ombre et qui nous demanda pardon de nous déranger dans notre pèlerinage. Elle nous pria d'entrer à la maison et d'accepter à déjeuner avec elle. Il pouvait être midi, mais la force de nos émotions nous avait empêchées de remarquer l'heure.

Cette dame était si gracieuse et si obligeante que nous ne pûmes refuser. C'était Madame D..... la femme du notaire qui avait acheté Milly. Il aimait lui-même beaucoup M. de Lamartine ; il avait revendu pour six ou sept cent mille francs du domaine, et il habitait ce qu'il en restait, ayant offert lui-même à M. de Lamartine de lui rendre la maison de son père et quelques vignes alentour, au prix coûtant, si la fortune, qui lui était si sévère, lui permettait de songer à y rentrer, et ce procédé d'homme de cœur annonçait le plus aimable et le plus sensible des acquéreurs.

Nous entrâmes dans le vestibule avec reconnaissance et recueillement.

— Rien, nous dit Madame D...., n'avait été changé dans l'ameublement de la pauvre maison pour conserver religieusement les vestiges de madame de Lamartine, de ses filles et de son fils. On entra par un vestibule au bout duquel était une vieille horloge de campagne qui avait si souvent sonné les heures de l'heureuse famille alors ; une rangée de sacs de farine pour la maison était debout d'un côté, une large cuisine s'ouvrait du côté opposé, pleine de bruit, de feu, de domestiques, de mendiants et de malades, comme du temps de M. et de madame de Lamartine. On entra ensuite dans la salle à manger qui avait été autrefois votre salle d'études quand vous appreniez à écrire sous M. de Vaudran. Le papier peint en était taché d'encre et déchiré, pour bien rappeler son ancien usage, puis, dans une pièce ouvrant sur le jardin au nord, sur le midi et sur la cour d'un autre côté. C'était ce que madame de Lamartine avait autrefois pour lit dans une grande alcôve ; on repassait ensuite dans la salle à manger qui vous conduisait dans deux petites chambres au couchant sur le jardin. On voyait de là les chèvres et les moutons paissant sur les bruyères de la montagne de Craz dont vous connaissiez toutes les touffes. Elle venait aboutir en pente roide jusqu'au jardin.

La chambre de M. de Lamartine, votre père, était de ce côté. On y distinguait encore les clous dans la muraille qui portaient jadis son fusil et son sabre de cavalerie, qui lui rappelait son ancien état ; il y avait aussi sur la cheminée un vieil almanach de l'état militaire de 1789, qu'il ne quittait jamais et qui lui rappelait les noms et les fonctions au régiment de ses anciens camarades.

Madame D*** nous laissa visiter seules les pièces du second étage, conduites par sa petite fille, pendant qu'elle allait commander le déjeuner. Pendant cette longue station que nous fîmes dans votre chambre de jeune homme, occupées à déchiffrer et à copier des lambeaux de notes au crayon noir à moitié effacées sur le plâtre blanc des murailles, Besson qui buvait un coup à la cuisine racontait à cette aimable dame et aux femmes du village ensuite ce qu'il savait de nous, et qui nous étions. Elles furent toutes vivement touchées en apprenant que nous venions à pied de plus loin que Dijon pour faire une espèce de pèlerinage à ce petit coin de Milly, et pour y voir seulement l'ombre de leurs anciens maîtres. Cela leur tira des larmes des yeux.—Eh bien ! se dirent-elles entre elles, il faut que nous participions à leur voyage puisque nous en sommes en partie l'objet ; moi je leur ferai voir ceci, moi je leur montrerai cela, moi la montagne, moi la vigne, moi le lavoir dans les prés ; et moi, se dirent-elles toutes ensemble, je disputerai à madame D*** l'honneur de les coucher après leur avoir préparé le lait de ma vache et le plat de courges de mon jardin cuites au four. Puisqu'elles veulent aller à Saint-Point demain matin, nous ne les laisserons pas partir sans leur avoir enseigné le chemin. Cela dit, elles coururent raconter leurs résolutions à leurs voisines et à leurs maris, et elles chargèrent Besson d'en avertir tout bas madame D***.

Il le fit, et nous n'en savions rien quand nous nous mîmes à table, qu'il était plus de deux heures, pour déjeuner ; mais le temps ne nous avait pas paru long.

Madame D*** nous donna un dîner au lieu d'un déjeuner. Il y avait toute espèce de légumes du jardin, des pigeons du colombier qui nous faisaient de la peine à manger parce que c'étaient peut-être les enfants de ceux que les sœurs de M. Alphonse élevaient à becqueter leurs cheveux et à boire sur leurs lèvres. Les beaux fruits et les belles grappes ornaient la table du dessert ; mais, ce qui nous plaisait davantage, c'était l'accueil si honnête de la maîtresse de la maison et les souvenirs touchants du temps passé qui nous entretenaient de madame de Lamartine, de son mari, de sa fille, et de M. Alphonse. La conversation ne finissait pas et le soleil baissait déjà dans le ciel quand nous nous levâmes de table pour demander la route de Saint-Point.

A ce moment nous entendîmes un grand bruit de sabots dans le vestibule. C'étaient les femmes des anciens vigneron de M. Alphonse, qui

venaient, comme elles se l'étaient promis, nous dire bonsoir et s'opposer à notre départ. " Non, c'est trop tard, nous dit la plus âgée, qui avait été servante de l'abbé Dumont avant de devenir vigneronne ; on ne monte pas la montagne de Craz à une pareille heure, on ne s'engage pas dans les bois de l'autre côté, vous n'arriveriez pas à Saint-Point avant minuit, il n'y a pas de lune aujourd'hui ; nous ne souffrirons pas que ces jeunes demoiselles s'exposent aux loups du grand bois. Ce sera temps demain, et comme nous voulons que la peine et les frais de votre voyage en l'honneur de nos anciens maîtres soient partagés entre tous ceux qui les connaissent et qui se souviennent d'eux avec amitié, nous nous sommes partagé le plaisir de vous recevoir dans nos pauvres chaumières pour la nuit ; chacun de nous en prendra une à coucher. Ne vous inquiétez pas du souper non plus : nous ne sommes pas riches, mais nous avons des raisins, des fruits, des courges qui sont déjà au four pour ce soir. Ne nous refusez pas, cela nous ferait de la peine ; vous ne voulez pas laisser une amertume dans le pays où vous êtes venues chercher de bons souvenirs."

Madame D*** retenait mal ses larmes. Nous ne pûmes pas retenir les nôtres non plus ; il fallut céder. Nous remerciâmes la bonne madame D***, et nous nous livrâmes à ces excellentes amies. Les maris instruits par leurs femmes furent aussi obligeants qu'elles. Tout le petit village eut un air de fête. Chacune de nous fut conduite par son hôtesse à l'endroit que Marie retrouvait dans sa mémoire. Le pressoir, la vigne, le noyer, le puits, le pré, la fontaine ; jamais livre ne fut calqué plus scrupuleusement que ces Confidences d'enfant par le pas des visiteurs, il n'y manquait que la mère, le père, les demoiselles et le fils. Chacune de ces femmes savait une anecdote sur la famille dans chacun de ces lieux. Toute la journée se passa ainsi. Il était presque nuit quand nous revînmes au village. Toutes les femmes étaient réunies sur la place du hameau, c'est-à-dire sous le four banal, où les paysannes avaient fait cuire des châtaignes, des pommes de terre, et des courges dorées ; des pots de crème en terre rouge, et des raisins de différentes couleurs étaient épars autour de nous ; nos yeux étaient enivrés d'avance de ce frugal et délicieux repas. Les femmes nous servaient à qui mieux mieux. Mes filles auraient voulu que leur père eût pu nous voir recevoir ainsi tout au long une si cordiale hospitalité en votre nom.

Enfin, le jour s'éteignit tout à fait, et on nous conduisit toutes les quatre aux différentes maisons du village où l'on avait préparé nos lits. Ma mère avait le plus beau chez la veuve de l'ancien maire ; le lit, gonflé de feuilles de blé de maïs, était haut comme un monticule ; des buis bénits étaient suspendus à la muraille, un bénitier en argent doré contenait de l'eau bénite ; une image coloriée du Juif-Errant donnant cinq sous au

bourgeois de Bruxelles, et une gravure représentant Bonaparte faisant grâce de la vie à une dame de Berlin, dont le mari avait raconté dans une lettre à son roi l'entrée triomphale de l'Empereur des Français dans sa capitale, avec des expressions de respects pour le souverain de la Prusse, décoraient les murs. Ce trait de générosité touchait vivement le peuple peu réfléchi de ces campagnes, qui croyait que la force était le droit, et que c'était un crime d'avoir un autre roi que le vainqueur.

On conduisit ensuite Aglaé dans une chaumière voisine, il n'y avait rien dans sa chambre, excepté des raisins suspendus au plafond et des feuilles de noisetiers répandues sur le plancher pour cacher la terre, et toutes les autres par rang d'âge dans d'autres maisonnettes ; les familles s'étaient résignées à coucher avec les chèvres dans les écuries des maisons.

Nous nous couchâmes avec reconnaissance dans ces lits bien blancs et nous fîmes nos prières devant la sainte de toutes les familles, puis nous nous endormîmes bien fatiguées, mais bien heureuses d'une si longue journée.

La cloche de l'église de Bussières nous réveilla aux premières lueurs du crépuscule. Nous nous rejoignîmes pour partir. Les femmes, après avoir reçu nos remerciements, se rassemblèrent en groupes sous le four pour nous montrer le chemin de Saint-Point et nous accompagner jusqu'au sommet de la montagne de Craz qui domine Milly, et d'où l'on voit à peu près le chemin à travers les bois montueux qui mènent à la vallée de Saint-Point. Nous y arrivâmes en peu de temps ; elles nous firent leurs adieux et nous leur promîmes de venir par le même chemin le surlendemain soir reprendre nos lits et notre nourriture chez elles. Vous allez voir que nous n'y avons pas manqué, car en ce moment même nous venons de Milly.

La chaleur était étouffante dans ces gorges élevées de montagnes. A chaque instant le courage manquait à l'une de nous. Elle s'arrêtait étouffée, sous l'ombre d'un chêne ou d'un poirier sauvage, ou près d'une source entre des pierres noires, sous un large châtaignier. Nous buvions un peu d'eau fraîche, et nous nous reposions à notre aise, car nous n'étions pas pressées, n'ayant que trois lieues à faire dans une longue journée. Le pays devenait charmant de plus en plus, mais toujours aussi sauvage. On n'entendait ni coq ni poule, on n'apercevait ni toit ni fumée dans l'étroite vallée ; un merle seulement traversait de temps en temps le sentier, en jetant un cri d'effroi et en laissant tomber quelques plumes. Nous ne voulions pas lui faire de mal, au contraire ; mais il était étonné que quelqu'un vint troubler la solitude de son nid depuis cinq ou six ans qu'on n'avait plus entendu le sabot de votre cheval. Ces haltes toujours si fréquentes nous menèrent jusqu'au milieu de la soirée, et nous ne voyions toujours rien devant nous qu'une haute chaîne de montagnes, noire de

forêts ; mais ni église, ni château, ni village ; cela nous trompa de route, monsieur. Au lieu de suivre notre sentier qui nous conduisait comme s'il avait eu des yeux, craignant de nous égarer en allant trop à droite, nous prîmes un autre sentier à gauche qui montait dans les bois et qui paraissait redescendre ensuite dans une plus large vallée, dont nous n'apercevions pas le bas. Après avoir marché environ une demi-heure, nous vîmes une légère fumée s'élever au-dessus des bois, et nous nous en approchâmes pour demander notre chemin. Nous fûmes bientôt près de la mesure. Deux femmes vêtues en religieuses s'en approchaient du côté opposé. Nous nous assîmes pour les attendre, mais étant arrivées à la mesure, elles y entrèrent, et nous entendîmes parler d'une voix très-douce.

— Eh bien, ma pauvre fille, dirent-elles à quelqu'un que nous ne voyions pas dans la chaumière, nous venons vous apporter une bonne nouvelle.

— Et quoi donc, ma mère ? répondit la pauvre hermite.

— C'est que, grâce à ce monsieur bienfaisant que vous avez vu au château le soir du grand dîner de cent couverts sous les ormes de la basse-cour, M. le préfet de Mâcon ayant eu pitié de vous, vous a accordé une place gratuite à l'hospice des infirmes de cette ville. Nous sommes chargées de vous y faire conduire par la première charrette qui ira le samedi à cet hospice. Vous n'y serez plus seule, des hommes et des femmes y seront avec vous et vous tiendront compagnie tout le jour ; vous aurez du pain, et surtout vous n'aurez plus peur les nuits d'hiver des loups qui viennent gratter à votre porte. Remerciez bien ce monsieur d'avoir été si bon, votre bonheur est assuré. Ce monsieur s'appelle M. Edmond Texier ; il a beaucoup de talent pour attendrir les hommes charitables. Personne ne lui avait parlé de vous, mais à la vue de votre maigreur, de votre pâleur et des femmes qui vous parlaient à table, il a demandé qui vous étiez, et ayant appris que pendant que votre père était à gagner son pain et le vôtre aux moissons, vous restiez toute seule avec des pommes de terre souvent gâtées et la peur des loups à la maison, il n'a point eu de repos, ainsi que ses charmantes filles, qu'il ne vous ait obtenu ce changement d'état. Priez donc le bon Dieu pour lui et pour ses jolies demoiselles, qu'il lui conserve son talent dont il fait un si bon usage.

— Oh Dieu ! dit une voix douce en pleurant, que le Seigneur bénisse ce monsieur, mon vieux père, vous, mes sœurs, et madame Valentine qui a bien pensé à moi dans ma misère ; que le bon Dieu leur rende le bien qu'ils vont me faire.

A ces mots, nous comprenions de quoi il s'agissait ; nous nous approchâmes à pas discrets de la chaumière, la porte était ouverte et nous entrâmes. Jamais, monsieur, même à Renève, nous n'avions vu une pareille misère. Les murs étaient en pierres sèches sans ciment ; seulement, quelques gerêts enfoncés entre les jointures des pierres les fermaient

un peu au vent ; le toit était formé de faisceaux de châtaigniers aux feuilles lisses, mais qui s'amoncelaient en grosses bottes et qui s'infiltraient çà et là dans la chambre par les déchirures du toit. Un petit réduit à côté servait de couchette au père quand il y était ; quant à la fille, elle avait pour lit une vieille pétrissoire où elle avait étendu quelques herbes desséchées par le soleil d'été, et de vieux lambeaux qui lui servaient de couverture. L'hiver, sa chèvre, lui tenait chaud la nuit, le père lui ramassait dans les bois des racines. Un coq et trois poules nichaient aussi dans la chambre ; ils mangeaient un peu de blé noir que la pauvre fille semait autour de la cabane et qu'ils disputaient aux grives en automne. La porte était solide, mais elle laissait passer le museau des renards et des loups dans la saison des neiges. Il y avait une petite mare d'eau pleine d'herbes et de feuilles qui la tenaient chaude pendant l'hiver. C'était la seule boisson du logis.

Quant à la jeune fille, elle était tellement boîteuse qu'elle ne pouvait sortir de son lit ; elle tricotait tout le jour des bas pour son père, et le soir elle s'éclairait avec des moelles de sureau qu'elle trempait dans des morceaux de chandelles que les paysans de la Bresse donnaient à son père, quand il revenait de battre le froment en grange.

Nous ne pûmes nous empêcher de pleurer en contemplant cette pauvre enfant.

Puis nous parlâmes aux religieuses de la charité qui ne pleuraient pas, mais qui tiraient de leurs poches du pain blanc et du fromage de chèvre et une demi-bouteille de vin qu'elles avaient apportée pour son père.

— Comment vous trouvez-vous là, mes sœurs ? leur dis-je.

— Il y a plusieurs années que nous sommes à Saint-Point, répondirent-elles ; seulement, nous ne pouvons pas venir souvent jusqu'ici, parce que c'est trop loin et trop haut ; madame de Lamartine qui élevait elle-même les cent petites filles de la paroisse, se sentant mourir, voulut que sa bienfaisance ne mourût pas avec elle ; elle nous donna alors une très-jolie maison que vous verrez tout à l'heure sur la terrasse du château, non loin de l'église, et nous y installa pour instruire les enfants de Saint-Point, et pour aller porter des secours et des consolations à tous les malades de la paroisse. Nous sommes trois sœurs sous l'inspection du vénérable curé qui nous acquittons de ces devoirs, et quelle que soit la distance, une d'entre nous va toujours au sommet des montagnes porter la main de Dieu aux maladies humaines. Aussi, ce peuple est si reconnaissant qu'il nous aime comme si nous étions des médecins ; il n'y en a point dans le pays, mais nous tâchons d'y suppléer.

Mais puisque vous allez vous-mêmes voir la paroisse et le château, ayez donc la complaisance de descendre avec nous par ces pentes rapides entre ces châtaigniers. Nous vous conduirons sans vous perdre et en peu de temps au village. Nous allons le voir tout à l'heure.

Nous laissâmes la pauvre infirme, isolée, tout en prières, et nous lui promîmes de l'envoyer chercher par des femmes très-fortes pour l'aider, le lendemain, à descendre et à remonter la route difficile jusqu'au château. Nous étions déjà bien loin de sa maison, que nous l'entendions encore à travers les feuilles chanter un cantique de joie au Seigneur !

Est-il possible qu'on éprouve une telle joie pour entrer dans un hôpital d'incurables ?

Dieu est bon !

Tout d'un coup nous nous arrêtâmes et nous poussâmes un cri. Ce pays venait de nous découvrir une autre face.

Ce n'étaient plus ni les rudes aspects de Milly, ni les longues forêts de châtaigniers que nous avons traversées depuis ce matin. Tout était changé, comme si on avait tiré un voile devant la nature, et tout paraissait si près qu'il semblait qu'on allait toucher tous les hameaux de la paroisse. Mais ce n'était pas près, monsieur, c'était une illusion ; le vallon était si profond qu'il semblait qu'on allait se heurter contre les maisons ; pas du tout, monsieur, c'était très-loin. Les montagnes trompent comme la mer.

On voyait d'abord une belle gorge remplie de troupeaux qui paissaient, tout à fait en bas, avec des enfants qui jouaient et des jeunes femmes qui tenaient leurs nourrissons sur leurs genoux. On ne pouvait se lasser de les regarder. Leur moindre bruit, leur plus faible voix montait jusqu'à nous comme si nous eussions été dans une église, tant l'air était pur et l'atmosphère limpide. Ensuite, l'œil se portait sur des vignes émerveillantes en feuilles. Elles montaient rapidement vers les maisons. La première, précédée d'une haute terrasse, et dont les fenêtres s'ouvrant toutes grandes au soleil levant, laissaient entrer l'air dans toute la maison ; on entendait sortir un certain murmure qui est sourd, comme des enfants qui apprennent leurs leçons. Quelques-uns avaient déjà fini leur ouvrage du soir ; ils jouaient sur la terrasse sous quelques tilleuls. C'était le couvent de ces bonnes sœurs. De là on montait par une pente plus roide encore et toute verte de gazon sous un grand vieux château qui avait sur ses flancs des tours, les unes rondes et grosses, les autres menues et pyramidales. Il y en avait une qui se dressait comme une aiguille dans l'azur du ciel et qui était couverte d'hirondelles. C'était votre demeure, monsieur. Nous ne la vîmes pas sans émotion, et nous nous mîmes à parler tout bas comme si vous nous aviez entendues. L'église, avec son clocher romain du treizième siècle, s'élevait seule au bout du jardin, et il y avait une chapelle donnant sur le jardin. Nous comprîmes par les descriptions que nous avons lues, que c'était l'endroit où votre mère, votre fille ramené de Palestine, votre compagne enfin de cette vie, avaient été ensevelies et où le sentimental sculpteur Salomon avait élevé lui-même cette statue

funéraire qui fait pleurer ceux qui la voient et qui fait sourire ceux qui espèrent.

Les deux religieuses, en nous écoutant parler avec tant de connaissance de ce qui était dans la chapelle et dans le château, comprirent que nous étions de la maison, et s'attachèrent fortement à nous comme des personnes d'une même famille. A ce moment, la cloche du soir sonna au clocher. Les enfants se turent sur la terrasse du couvent et nous entrâmes dans les cours occidentales du château. Elles ne ressemblaient pas à des cours; mais à une forêt d'arbres de haute futaie et à de vieux vergers mal défrichés qui avaient laissé des troncs séculaires sur leurs ruines. L'avenue passait en circulant parmi tout cela; seulement il y avait au milieu trois ormes immenses couverts de paons et d'oiseaux des Indes qui se rapprochaient pour monter un à un sur les branches en jetant de longs cris aigus qui se confondaient avec le frémissement de leurs ailes. Tout ce côté de l'ancien château ressemblait à une ruine qu'on a oublié de déblayer. On y voyait de longues écuries, pleines autrefois de quatorze chevaux de trait, et maintenant vides; il n'y avait qu'un vieux cheval de selle irlandais qui vous a servi de cheval de guerre et de triomphe dans les jours sinistres de la guerre civile; vous lui avez donné les invalides dans un pré voisin, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de rappeler son âme dans les pâturages ossianiques de la verte Erin, le paradis des braves quadrupèdes.

Les religieuses nous ayant présentées à une brave fille, ancienne gouvernante du château qui connaissait tous les secrets et toutes les bonnes œuvres de madame de Lamartine, celle-ci nous présenta à son tour au mari et à la femme du paysan de Milly, qui en gouvernent actuellement les vignes, la basse-cour et les chiens. C'étaient des gens aussi doux que les maîtres. Tous, jusqu'à la bergère, semblaient être de la famille. Quand ils surent que nous étions de pauvres pèlerines venues à pied de si loin pour voir Saint-Point, ils nous introduisirent, accompagnés de tous les chiens hospitaliers qui nous tiraient par les manches et par le bord de nos robes. Vous savez ce que nous vîmes, monsieur, nous ne voulons pas le répéter. Les chambres, les salons, les terrasses, les paons qui venaient comme des chiens ailés becqueter les vitres quand on nous ouvrait les fenêtres, les hirondelles qui se préparaient à partir et qui voltigeaient autour du toit comme pour faire leurs adieux à leur demeure; enfin, les belles peintures que madame de Lamartine et votre nièce ont prodiguées dans les appartements, les portraits chéris de votre fille qui sortent partout des murailles comme pour vous appeler à la revoir dans un autre monde.... Nous ne pouvions penser à enregistrer tout dans nos souvenirs; mes filles prenaient des notes en silence, moi je priais tout bas pour les habitants absents de ce lieu où l'on a tant aimé et tant souffert.

Enfin, nous sortîmes sans pouvoir parler tout haut. Une religieuse était à la porte, elle nous conduisit au bout du jardin, à la chapelle funèbre où le sculpteur Adam Salomon était venu lui-même déposer sa statue, hommage d'une pure amitié ; c'est la mort devenue immortalité ! La femme rend son dernier soupir, mais ce soupir emporte avec elle tout ce qu'elle a aimé. On dit que c'est l'image littérale de cette sainte femme auprès de laquelle tous les montagnards viennent prier. Nous priâmes aussi, car nous nous sentions de la famille.

Mais, le château et le tombeau ne nous suffisaient pas, le pays tout entier était pour ainsi dire partie de la maison ; nous voulûmes le visiter. Les religieuses nous donnèrent pour guide une de leurs petites filles en lui disant de nous mener partout où vous aviez eu l'habitude d'aller vous-même vous asseoir dans la campagne. Nous allâmes d'abord en suivant un chemin étroit entre une vaste étendue de vignes qu'on vendangeait et une grande prairie où paissaient votre ancien cheval et vos vaches, et un bois que vous visitiez, dit-on, tous les jours ; il est creusé en vallon qu'ombragent de grands chênes ; au sommet du vallon une belle pièce d'eau réfléchit dans une onde qui, limitée, fait paraître noirs à force d'être limpide le ciel et les feuilles. Nous nous assîmes sur les bords pour nous reposer. Nous crûmes respirer les images que vous y aviez vous-même respirées en écrivant Jocelyn. Le murmure du vent dans les feuilles avait des accents d'infini.

Après une longue station au bord de l'eau, la petite fille nous conduisit sur la rive du bois, et un grand chêne qu'on appelle le chêne de Jocelyn, du nom du livre où ce poème fut écrit.

De là la petite fille nous fit tourner la vallée pour remonter du côté opposé des montagnes par une large et profonde pente qu'on nomme le ravin. C'est un lieu qui nous parut magnifique. Les sapins et les hêtres qui croissent à d'immenses profondeurs dans le lit d'un torrent s'élèvent et forment des berceaux sombres dans les airs comme pour chercher le soleil. On ne regarde pas sans terreur les flots noirs du ruisseau encaissé qui baigne les racines, les oiseaux de nuit battent les deux bords de leurs ailes effarouchées. Nous redescendîmes par un joli hameau champêtre appelé le village de la Nourrice, du nom d'une pauvre femme qui donna son lait à votre charmante fille. Nous passâmes toute la journée entière à marcher et à parler et à rêver, et à prier sur vos traces. A notre retour au château nous trouvâmes le curé, homme de Dieu, et les deux religieuses qui nous prièrent d'accepter l'hospitalité dans le couvent et qui nous avaient préparé un frugal souper. Le curé qui le leur avait permis insista comme elles ; nous ne pûmes pas leur refuser. Nous soupâmes en causant de tout le bien que ces secours aux malades faisaient dans la vallée, et nous priâmes pour l'âme de madame de Lamartine. Puissent nos prières être entendues !

Après un doux sommeil dans l'infirmerie dont les lits étaient vides, nous reprîmes le jour suivant la route montagneuse de Milly, et nous retrouvâmes le soir la maison et le lit du vigneron où nous avons été si bien reçues la veille. Nous en partîmes ce matin et nous voici. Pardonnez-nous, monsieur, si on vous a dérangé si matin. Nous n'avons plus qu'à vous remercier et à vous quitter en vous laissant tous nos vœux et tous nos souvenirs.

— Non, mesdames, leur dis-je, vous ne nous quitterez pas avant le déjeuner que nous vous supplions d'accepter et qui ne tardera pas beaucoup. Soyez assez bonnes pour l'accepter et pour l'attendre pendant que je vais ordonner qu'on mette vos couverts. En attendant, entrez dans ce petit salon qui ouvre sur cette salle d'arbres ou restez à l'ombre sous ce salon en plein air, je ne tarderai pas à revenir. Elles préférèrent le salon de Dieu, et après quelques difficultés elles ne purent refuser. Je m'éloignai.

Un quart d'heure après je leur présentai mes charmantes nièces, ces fleurs qui croissent sur mes ruines et quelques hôtes du château qui étaient venus en charmer les dernières bonnes heures. Le déjeuner était frugal, l'entretien roula sur l'aimable empressement des paysans de Milly et des religieuses de Saint-Point, hélas ! et sur le sort probable du château où nous les recevions encore aujourd'hui. Nous glissâmes sur ces suprêmes douleurs de notre vie. — Non, cela n'est pas possible, dirent-elles toutes à la fois. La France ne voudra pas que ses enfants périssent pour elle ! La France ne me doit rien, répondis-je. Mon bonheur lui appartient comme ma vie. Seulement j'aurais préféré qu'elle choisît une autre mort, car si j'ai été coupable envers elle, ma famille est plus qu'innocente.

Leurs yeux se voilèrent de larmes ; on parla d'autre chose.

Et votre père, demandai-je aux jeunes personnes, que fait-il ? — Monsieur, me répondirent-elles, il est maître de pension rurale dans notre village de Renève ; il vous aime pour votre conduite dévouée en 1848, et son cœur est la source où nous avons puisé nos sentiments. Il y a quatre ans qu'il nous a préparé la petite économie dont le besoin était prévu pour notre voyage, il devait nous accompagner, une maladie l'a retenu. Nous allons vite le rejoindre et lui rendre compte de l'accueil que vous nous faites et de celui qu'on nous a fait en votre nom. Puisse la Providence s'en souvenir !

On se leva de table. Nous retournâmes tous au jardin. Mes nièces menèrent les jeunes filles causer dans les allées et cueillir les grappes et les fleurs sous les treilles ; bientôt l'heure du départ sonna pour les aimables pèlerines. Elles reprirent leur foulard dans la main, nous les accompagnâmes par l'avenue jusqu'à la grande route de Mâcon. Nous

« Les avions reçues en étrangères, nous les quittâmes en amies. — Voilà, dis-je en les regardant marcher sur le grand chemin, de la célébrité en cœur et en âme ; quand nous serons bientôt peut-être expulsés de notre dernière maison, souvenons-nous, pour nous consoler, que la dernière visite que nous avons reçue était la visite de ces pauvres pèlerines de Renève et que nos bénédictions pleuvent sur elles ! »

Puis nous revînmes tristement au château.

LAMARTINE.

FIN.

LE LUXE REFRÉNÉ DES FEMMES.

Il ne faut pas laisser finir la saison qui s'avance sans adresser aux femmes un compliment qu'elles ont hautement mérité :

Fatiguées sans doute de s'entendre reprocher—surtout par les gens à qui cela ne coûtait rien—leurs dépenses exagérées : désireuses peut-être de donner une légère satisfaction aux mânes inamovibles de M. Dupin aîné ; curieuses enfin de changement, les dames et demoiselles de France se sont décidées à exécuter une évolution vers la *simplicité de nos pères*, dont on n'osait plus parler depuis longtemps.

On se rappelle la conspiration des robes courtes, de la fin de cet hiver, étouffée par l'énergie des grandes couturières ; elle n'avait point d'autre objet qu'une pensée d'économie.

—Quinze mètres nous suffisent bien pour une robe qu'on ne peut montrer qu'une fois, avaient dit les chefs du mouvement.

—On se décollette toujours par le haut, ajoutaient les bas de jambe irréprochables ; le temps du décolletage inférieur nous paraît arrivé.

L'insuccès de cette glorieuse tentative est resté dans la mémoire des hommes ; mais c'est depuis cette époque légendaire que les Français en général et les Parisiennes en particulier se sont insurgées contre le luxe, leur ancien favori.

Elles ont rattrapé en détail ce qui leur était refusé en gros. Nous avons eu la consolation de les voir porter des *souçons de robe* et des *souçons de chapeaux*.

Qui n'a présentes à l'esprit ces jupes si profondément dentelées qu'elles ressemblaient à des citadelles qui n'auraient comporté que des créneaux ?

Se passer d'étoffe pour s'habiller semblait être la devise de la mode ; à y avait les *sans culottes*, nous avions eu les *sans robes*.

Qui ne se souvient encore de ces élégantes petites loques que nos compagnes mêlaient à leurs cheveux sous prétexte de coiffure, et que les maris ne pouvaient rencontrer sur une étagère sans dire :

—Qu'est-ce que c'est que cet essuie-plume ?

—Ca, c'est mon chapeau, mon ami.

—Au microscope, on doit encore reconnaître la forme.

A quoi les jeunes épouses impatientées répliquaient aigrement :

—Plaignez-vous donc ! Nos grand'mères engloutissaient leurs physionomies dans d'immenses cabriolets, où il y avait assez de satin pour nous faire une douillette.

Règle générale : ne dérangez jamais les papiers des hommes et les chiffons des femmes.

Ces escamotages n'étaient que des demi-mesures ; il fallait marquer un pas décisif, et congédier la soie, le barège, le crêpe de Chine, le velours, même anglais, tous ces vêtements dispendieux qui entraînaient si loin les mémoires : c'était sur les matières premières que devait porter cette mémorable révolution.

Grâce à Dieu, ces tissus de perdition viennent d'être mis à l'index, et l'austère M. Sardon est dépassé dans ses aspirations lacédémoniennes.

Sainte-Percale a détrôné *Sainte-Mousseline* qui, du reste, régnait si peu.

N'ayez pas l'air de trouver cette patronne-là encore trop coquette ; les femmes sont décidées à aller jusqu'à *Sainte-Percaline*.

Ce ne sont pas seulement les *boulevardières* qui se promènent avec ces petits costumes luisants et rayés, dont jadis on eût fait des housses pour la campagne ou des doublures de rideaux.

Les plus grandes dames n'ont pas dédaigné de se parer de cette étoffe, plus simple encore que la fleur des champs ; des jeunes marquises ou des baronnes bien mûres semblent mettre une espèce d'orgueil à vous dire :

—Regardez-moi attentivement, je suis habillée des pieds à la tête pour 11 fr. 75 c.

On parle très sérieusement pour l'hiver prochain de porter de la bure ; mais c'est encore secret.

Voyant leurs maîtresses si sobres dans leurs toilettes, les femmes de chambre elles-mêmes ont réformé leur train ; un mouvement salutaire s'est opéré dans la domesticité féminine : l'usage des manchettes et des cols en papier—laissé j'usqu'ici aux *modillons*—est devenu en faveur dans les classes intermédiaires. On aperçoit journellement des jeunes filles au maintien modeste qui entrent dans un magasin et disent d'une voix touchante :

—Donnez-moi une main de papier.

—A écrire ?

—Non ; pour imiter le linge.

Saint Vêlin—car le calendrier est à refaire—veillez sur elles et protégez-nous !

Les pierres précieuses tombent en disgrâce ; les femmes ne sont pas loin de se ranger à l'avis d'Alphonse Karr et de considérer les diamants comme : *de petits cailloux étincelants*.

De son côté, la science, qui nous révèle que nos parents sont tout simplement un peu de phosphate de chaux, a vulgarisé une autre notion. A l'heure qu'il est, les plus ignorantes savent, à n'en pas douter, que l'émeraude, ce minéral vendu si cher par les bijoutiers, est tout simplement du basilliate d'alumine.

Fi ! l'horreur !

Et puis, nos mères et nos sœurs ont compris que ces petits résidus chimiques qu'elles se suspendaient à l'extrémité de l'appareil auditif décousaient l'ourlet délicatement dessiné par la nature ; sans compter que les boucles d'oreilles, cet ornement sauvage, finissent à la longue par déterminer quelque chose qui ressemble à une excroissance de chair.

Les plus beaux diamants sont des impertinents qui se permettent de vous allonger les oreilles.

Pour celles qui ne veulent pas encore renoncer à cette tradition, il est avec la pesanteur des accommodements.

Sur une plage très-connue, que la discrétion m'empêche de nommer, il y a cet été un bijou qui fait fureur.

Ce sont des boucles d'oreilles en buis.

C'est charmant, et cela coûte trois francs la douzaine.

Les joaillers sont dans la stupeur ; depuis l'affaire du collier ; il n'y avait pas eu un pareil émoi : ils tremblent que le système de bijouteries de la mère Cornélie, mère des Gracches ne tende à prévaloir. On les a un peu consolés en leur rappelant que les riches marchands de bestiaux se plaisent, parfois, quand ils se retirent, à porter des boutons de chemises en saphir.

—Ainsi, ont-ils dit avec un sourire de pitié, c'est maintenant aux hommes que nous allons vendre les pierreries.

M. Dupin aîné,—déjà nommé,—ne demandait pas tant de palinodie.

Dans ce 93 si habilement dirigé contre le luxe, reste l'immense question des faux cheveux,—la plus grave de toutes.

Les Montagnards votent sans hésiter pour la suppression radicale de cet élément impur ; au club des Jacobines, les chignons artificiels ont été l'objet d'une réprobation unanime.

Les Girondines voudraient qu'on apportât quelque tempérament dans la solution d'un problème aussi complexe.

Un fait providentiel va départager toutes les opinions. Il n'y a plus en France assez de vrais cheveux pour en faire de faux.

Pendant de longues années, il avait suffi, pour défrayer cette criminelle industrie, que les jeunes filles des campagnes vissent déposer au chef-lieu de canton, sur l'autel du sacrifice, leurs belles tresses blondes ou brunes.

Puis, on rougit de l'avouer, il a fallu faire appel aux chevelures masculines.

Oui, Mesdames, ces nattes dont vous êtes si fières, ces boucles que vos chérisseurs baisaient avec transport, elles provenaient d'un pauvre valet de ferme qu'on avait tondu en votre honneur.

Dalila dégarnissant Samson, non plus pour lui ôter ses forces, mais pour se faire une queue, quelle déchéance !

La Basse-Bretagne avait été surtout désolée ; on sait que les paysans de cette contrée privilégiée de la pluie, portent des cheveux qui descendent jusqu'au milieu du dos,—à la manière des anglaises pur sang.

Eh bien ! dans ce dernier refuge de la Gaule chevelue, on ne trouve plus que des crânes rasés, ce qui dérange infiniment l'économie du pittoresque héréditaire ; un Bas-Breton avec une tête en brosse, ce serait un spectacle aussi ridicule que celui d'un caporal moderne avec une crinière à la Louis XIV.

La pénurie est si grande que les coiffeurs ramassent précieusement la tonte de leurs clients les moins soyeux.

A un mal aussi général, il faut un remède plus efficace ; de même qu'on a reboisé les montagnes de France, il est nécessaire de laisser les cheveux repousser sur les occiputs.

Les femmes ne vont pas tarder à s'apercevoir que cette adjonction de la nature morte à la nature vivante, est un sacrilège dérisoire autant qu'une malpropreté inutile ; la calvitie, qui fait aujourd'hui tant de ravages parmi les mineurs du sexe masculin, a toujours épargné les crânes des douairières de la galanterie.

Elles se contenteront désormais de leur richesse capillaire.

NAVIER AUBRYET.

Mes pauvres, disait Boerhaave, sont mes meilleurs malades ; c'est Dieu qui paie pour eux.

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.

DESCARTES.

En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés.

ST. AUGUSTIN.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle.—*Maximes chinoises.*

DISCOURS DE M. VITET

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU COLLÈGE DE JUILLY.

Jeunes élèves,

Les paroles que vous venez d'entendre, cette haute raison, cette bonté charmante, ces exhortations paternelles, en même temps qu'elles vous pénètrent de gratitude et de respect, ne vous donnent-elles pas, presque aussi bien qu'à moi, le sentiment de mon incompétence à vous parler de la place où je suis ? Le véritable président de cette fête de famille, n'est-ce pas celui dont, à bon droit, vous pouvez vous dire les enfants, celui qui vous entoure, de loin, mais sans relâche, de sa tendre sollicitude, veillant tout à la fois sur vos âmes et sur vos esprits ? Aussi j'ai lutté, soyez sûrs, avant de consentir à cette sorte d'usurpation, et si j'ai dû céder, c'est en me promettant de n'user qu'avec grande réserve du droit qui m'est conféré, et de contrarier le moins longtemps qu'il me sera possible votre trop juste impatience de recevoir vos couronnes et d'applaudir à vos rivaux.

Permettez donc, sans plus tarder, que je cause un instant avec vous sauf à parler ensuite de vous avec nos maîtres. Peut-être ont-ils raison ; peut-être un étranger qui voit aujourd'hui Juilly pour la première fois, a-t-il à vous offrir sur les lieux que vous habitez, sur la vie qu'on y mène, sur les liens qui s'y forment, sur certains privilèges d'affectueuse solidarité qui s'y acquièrent et se prolongent depuis l'enfance jusqu'à la mort, un témoignage moins suspect de faveur préconçue, d'admiration par habitude, que si vous le teniez d'un ancien condisciple, d'un vieil ami de la maison. Moi-même, cependant, si j'ignorais votre belle demeure, c'était des yeux, non pas de la pensée. Il me souvient, dans mon enfance, d'avoir plus d'une fois, chez mon père, élevé lui-même par les Oratoriens, mais à l'Oratoire de Lyon, entendu parler de Juilly, en des termes dont la chaleur, et j'ose dire la tendresse me confondaient d'étonnement, étant alors d'un âge où l'on ne comprend guère qu'on puisse aimer un pensionnat à l'égal de sa propre famille.

Le panégyriste pourtant était un esprit froid, sans passion, sans enthousiasme : il n'en disait pas moins à qui voulait l'entendre, qu'après Dieu, c'était à Juilly qu'il devait tout en ce monde. Il lui devait non-seulement ses croyances, sa vraie force, son ancre de salut,

mais sa vie elle-même, sa vie matérielle, la conservation de ses jours, ayant à diverses reprises, au plus fort de nos calamités publiques, tantôt contre l'aveuglement d'une populace en délire, tantôt contre les soupçons et les rigueurs du despotisme, trouvé des sauveurs imprévus dans les plus déclarés adversaires, par la vertu de ces seuls mots : "Élève de Juilly." Mystérieux pouvoir, fraternité presque unique en son genre, qui peut au besoin dompter et faire taire les passions même les plus ardentes, et jusqu'à l'esprit de parti !

Espérons, jeunes gens,—les utopies ne coûtent rien,—espérons que ce genre de service, Juilly n'a plus à vous le rendre. Je le veux croire, les temps d'épreuve sont à jamais passés. Vous ne connaîtrez ni les orages populaires ni les tyrannies prétoriennes ; vos vies paisibles seront protégées toujours par les lois de votre pays ; qui sait même ? la garantie suprême, la vraie, la sage liberté voudra bien s'établir pour vous ; mais si ce n'est plus à défendre vos jours, c'est au moins à les embellir, à les charmer, à vous aplanir les obstacles, à vous ouvrir dans la mêlée humaine de prompts et faciles accès que votre passage en ces lieux vous aura profité. Vous contractez ici une sorte d'association d'un caractère indélébile, qui vous accompagne partout, et qui peu à peu se transforme en patronage pour les uns, pour les autres en amitié, chez personne en indifférence.

Ce bien inappréciable, à quelles conditions vous est-il départi ? L'achetez-vous au prix d'un sévère sacrifice, d'un rude et triste noviciat ? Êtes-vous, comme on l'est souvent à votre âge, enfermés, séquestrés dans les étroites cours, sous l'épaisse atmosphère d'un collège citadin ? Non, vous avez de l'air, du soleil, de l'espace, de belles eaux, de frais ombrages, de vastes bâtiments, je ne sais quoi de salubre et d'ouvert, qui élargit les idées, élève l'âme et fortifie le corps. Vous êtes à la fois en commerce avec la nature et sous l'abri de la civilisation, dans le calme des champs, et non sans la culture et la vie des cités. Que de raisons pour bénir vos familles de vous avoir conduits ici, d'avoir eu le courage de s'isoler de vous, et l'instinct de choisir cet asile privilégié ! Je ne m'étonne plus qu'on parle avec tendresse d'un lieu qui doit laisser des souvenirs aussi doux, et qu'on se sente des entrailles pour une famille adoptive qui porte à ses fils cette sorte d'amour.

Je m'étonne encore moins que les membres de cette famille se soient récemment réunis dans la pensée touchante d'acquérir en commun ce domaine, ces jardins, ces bâtiments, ces arbres séculaires, chers témoins de leurs meilleures années, d'en devenir propriétaires, sans le moindre profit personnel, propriétaires platoniques, seulement pour échapper à l'instabilité des volontés humaines, pour empêcher

qu'un vulgaire acquéreur profanât quelque jour leur Juilly, pour en assurer la durée, en maintenir de siècle en siècle le nom et la tradition.

La tradition, jeunes gens, ne vous y trompez pas, voilà de tous les biens que cette maison vous donne le plus rare, à mon sens, le seul qu'aucun trésor, aucun pouvoir humain n'est en mesure de vous promettre et de créer à volonté. Ou peut trouver un autre emplacement presque aussi favorable, les mêmes eaux peut-être, et même des marronniers de taille à remplacer les vôtres ; on peut construire des bâtiments aussi vastes et non moins commodes ; mais les souvenirs, les noms, la vie morale dont ces murailles sont empreintes, les personnages historiques que ces arbres ont abrités, qui vivent avec vous, qui assistent à vos jeux, à vos travaux, à vos prières, qui vous aident et vous soutiennent de leur invisible présence, où les trouver ? qui vous les rendrait, si vous sortiez d'ici ? Les plus doctes leçons sous des voûtes où ne résonne aucun écho des siècles écoulés, auront-elles jamais la chaleur pénétrante, l'autorité secrète que certains souvenirs qui planent sur sa chaire semblent communiquer au plus modeste professeur ? Connaissez-vous une légende plus attachante et, j'ose dire, plus merveilleuse, trahissant avec plus de clarté un dessein de la Providence, une destination voulue, choisie par elle, que l'histoire de cette maison ?

Bâtie d'abord pour la prière, et consacrée pendant longtemps à la vie religieuse, puis, au début du dix-septième siècle, transformée et adaptée à cette autre façon de servir et d'honorer Dieu, l'éducation de la jeunesse, ce fut vraiment sous la Terreur, aux jours les plus néfastes, que la protection d'en haut, qui veille encore sur elle, apparut dans tout son éclat. Confisquée, mise en vente, comme tant d'autres maisons d'éducation publique qui avaient aussi brillé sous l'ancienne monarchie, et que le marteau des Vandales allait faire disparaître à jamais, elle n'excita la convoitise et ne devint la proie d'aucune âme vénale ; les habitants du voisinage, partout ailleurs premiers instigateurs de ruine et de spoliation, devinrent ses gardiens, ses sauveurs, et une fiction pieuse se combinant à leurs efforts, on la vit, dès le lendemain même des derniers assassinats juridiques, aux premières lueurs d'espérances qui suivirent le 9 thermidor, rouvrir ses portes à la jeunesse, continuer sa sainte mission, sous les auspices des derniers survivants de la congrégation célèbre qui, durant près de deux siècles, avaient porté si haut ses services et sa renommée.

Mais ce n'était pas assez de cette résurrection presque miraculeuse : une autre faveur l'attendait, et la chaîne des temps devait se renouer plus sûrement encore. Après un interrègne qui eut aussi ses jours prospères, sans dissiper suffisamment l'incertitude de l'avenir, les amis

de Juilly eurent la consolation d'en confier enfin les destinés, la tutelle, la haute direction à l'ordre religieux qui si longtemps lui avait donné la vie, et dont le nom, dans l'histoire, se confond presque avec le sien, à l'Oratoire reconstitué, réédifié et rajeuni.

Ainsi plus de lacune ; la tradition est complète ; le passé a repris ses droits ; mais, tout en réveillant en vous le culte des souvenirs, ne croyez pas que je vous conseille, chers élèves, de ne vivre qu'avec le passé. Votre tâche est plus difficile. Rouvrir les vieux sillons, ne rien tenter, échapper à la lutte, ce serait trop commode. Le devoir n'est pas là, il vous faut apprendre autre chose. Préparez-vous à entrer dans le monde ; soyez de votre temps.

Ce temps est plein de trouble et de mystère, de périls et de ressources, d'ignorances et de clartés ; violemment combattu entre le mal et le bien, enclin et entraîné aux instincts les moins nobles, capable par moment de mouvements généreux, il vous inspirera, je le pense, plus de tristesse que d'amour. Gardez-vous avant de le connaître, d'en trop désespérer. N'ignorez rien de ses conquêtes ; ne fermez pas les yeux à sa lumière, quelque impure que soient les vapeurs qui s'y mêlent parfois ; cherchez dans l'expérience, dans l'étude de la sagesse acquise une ancre contre les folies où tant d'esprits se laissent emporter ; ne vous proposez pas de rester immobiles. Naviguez hardiment, cherchant le vrai, heurtant de front l'erreur. Seulement faites-vous dès à présent avant de quitter ces lieux, une solide armure. Que cette maison de paix soit pour vous l'arsenal qui vous rende comme invulnérables pendant le reste de vos jours. Sortez d'ici chrétiens, chrétiens d'esprit, chrétiens de cœur ; à la fois libres devant les hommes et soumis devant Dieu : le regard exercé à démêler le faux du vrai, à démasquer les captieux mensonges auxquels se laissent prendre, innocemment et sans défense, tant d'honnêtes esprits. Vous demandai-je rien, jeunes gens, qui soit au-dessus de vos forces ? du travail, encore du travail, il n'en faudra pas davantage : Dieu et vos maîtres feront le reste.

Je devrais m'arrêter là, mais il me semble, en vous parlant, que rien ici ne m'est plus étranger, et sans pousser l'illusion jusqu'à me croire moi-même élève de Juilly, je ne penserais pas avoir achevé ma tâche si, m'adressant cette fois à vos maîtres, je ne leur confiais le fond de ma pensée et jusqu'où pour leur œuvre, pour leur noble entreprise, je porte mon ambition.

Religion, discipline, fortes études : voilà les trois bienfaits que Juilly promet à ses enfants. Les deux premiers n'ont, Dieu merci, au moins dans cette enceinte, aucun besoin de commentaires ni d'éclaircissement ; mais on peut différer sur ce qu'il faut entendre par de

fortes études. Bien des gens aujourd'hui ne tiennent en estime que l'étendue, la variété, la multiplicité des connaissances. Un grand nombre de chaires, bien occupées sans doute, mais avant tout nombreuses et variées, répondant à la curiosité un peu fébrile de notre époque, voilà pour eux ce qui caractérise un grand établissement d'instruction publique et ce qui lui assure la première des supériorités.

Vous êtes en mesure de satisfaire sur ce point même les plus difficiles. Cet amas de notions disparates, ce chaos encyclopédique dont les programmes officiels forcent notre jeunesse à se charger la mémoire, vous avez pour en rendre l'intelligence moins stérile et moins mécanique, tout un essaim de vaillants professeurs. Mais à coup sûr ce n'est pas là le terme de vos désirs, et vous ne mesurez pas les succès de Juilly à votre contingent annuel d'admissions aux baccalauréats. Vous avez un plus sérieux souci, une tâche héréditaire : il vous faut faire des hommes, des serviteurs de l'État, de l'Église, des hommes éminents, supérieurs, comme déjà vous en avez tant faits. Or, vous suffira-t-il de mettre vos élèves au courant d'à peu près toute chose ? Si vous n'obtenez d'eux de s'attacher à quelque étude, sinon exclusive et bornée, du moins persévérante et approfondie, n'espérez pas en tirer grand parti pour leur honneur ni pour le vôtre. Ils grossiront la foule des amateurs, et personne n'en entendra parler. Ne comptez pas non plus que vous serez ainsi quittes envers vous-mêmes : vous n'aurez pas tenu votre promesse ; ce ne sont pas de fortes études que vous aurez données à vos enfants.

Mais comment choisir ? direz-vous. Les lettres d'un côté, les sciences de l'autre ! Ne faut-il pas faire face à tout ? Les aptitudes sont si diverses !

Je sais que c'est l'honneur de l'ancien Oratoire, dans un temps où les sciences physiques n'avaient ni l'éclat ni la vogue qu'elles ont acquis de nos jours, de leur avoir offert la plus large hospitalité quel que fût le penchant bien connu de votre congrégation pour les lettres. Aussi je me garde de faire le moindre vœu pour que rien soit changé à l'accueil libéral que maintenant encore les sciences trouvent ici. Mais pour que cette maison soutienne son ancien lustre et s'élève au rang qu'elle doit conquérir, il n'en faut pas moins, croyez-moi, qu'elle fasse un choix, qu'elle ait un renom spécial. Ce n'est pas sur les brisées d'un autre établissement, religieux aussi, dont les efforts sont couronnés d'un légitime succès, ce n'est pas à titre d'école préparatoire aux épreuves scientifiques des services militaires et civils, qu'il y a lieu pour vous de chercher cette spécialité dont je parle.

Laissez-vous franchement aller à votre vieil amour des lettres ; qu'elles soient professées chez vous mieux qu'en tout autre lieu, avec

respect, avec tendresse, conscience et dévouement ; qu'on le sache partout, et vous verrez grandir votre influence et votre autorité, et vous aurez rendu un éclatant service non pas aux lettres seulement, mais à votre temps et à votre pays.

Faut-il vous dire ce qui rend ma demande particulièrement opportune, et de quelles justes inquiétudes les esprits cultivés ont sujet de se sentir atteints ? Il vous souvient de cette conjuration ourdie contre les lettres il y a quinze ou vingt ans, de ce système aussi barbare que son nom, que ses prôneurs eux-mêmes n'osèrent bientôt défendre et que tout le monde croyait mort ; le voilà qui sous une autre forme renaît depuis quelque temps. Cette fois c'est seulement la langue de Démosthènes, de Thucydide et de Platon qui est frappée d'ostracisme. L'Etat déclare qu'il lui retire sa haute protection, et que la jeunesse française peut désormais impunément ne plus s'embarasser de cette vieillesse.

Permettez-moi, messieurs, en face d'un tel symptôme, de modifier ma prière. Ce n'est plus vaguement, au nom des lettres en général, des lettres languissantes, délaissées de la foule, étouffées sous le flot montant des faveurs prodiguées aux sciences, que je fais appel à vos anciennes sympathies ; je ne m'en tiens plus là : je vous parle du grec ; je vous recommande ce proscrit. C'est un enfant abandonné qu'il s'agit pour vous de recueillir, et non-seulement de recueillir, mais d'honorer, de mettre à sa vraie place, au sommet de votre enseignement, comme une des plus nobles créations, un des plus beaux instruments de culture intellectuelle dont Dieu ait fait présent aux hommes.

Si je n'avais d'avance cause gagnée près de vous, je voudrais vous citer deux lignes qui seraient pour vous un engagement d'honneur. Ce savant, ce modeste, ce saint Père de Condren, votre second fondateur, l'auteur d'une méthode pour l'enseignement des humanités grecques et latines, qui a fait loi pendant si longtemps dans toutes vos maisons, et qu'admirait si fort le Cardinal de Richelieu, le Père de Condren n'avait-il pas inscrit, pour ainsi dire, en tête de sa méthode ces mots : " Etude du grec aussi complète que celle du latin."

On croit rêver, en vérité, à se sentir contraint de plaider une telle cause. Mais vous, Messieurs, n'apercevez-vous pas quelle occasion vous est offerte ? Je ne parle pas seulement aux amis, aux patrons, aux protecteurs de Juilly, ni même aux nouveaux fils de M. de Bérulle : je parle à tous les promoteurs, à tous les champions du libre enseignement.

Cette Université, que ces antagonistes, même les plus sévères, les moins portés à faire grâce aux lacunes et aux tendances de son enseignement, ne pouvaient s'empêcher pourtant de reconnaître, comme une

gardienne jalouse et attentive des trésors de l'antiquité, la voilà donc qui vous les abandonne et vous livre le soin de relever son drapeau ! Ne cherchez pas à comprendre cet étrange état de choses, surtout n'en accusez pas les membres de ce corps. Ils en gémissent tous. Je ne crois pas qu'il en soit un qui eût le cœur d'approuver cet abandon du grec, pas plus que l'introduction des habitudes de caserne dans le sanctuaire des études, et la part faite au mousquet dans les exercices de grammaire. Mais plus la contrainte leur est dure, plus leurs aveux sont instructifs.

Que ne pouviez-vous entendre d'éloquentes paroles échappées naguère devant moi à un des vétérans, un des chefs de cette savante armée ! " Me voilà donc réduit, disait-il, par mon amour des lettres, à placer mon espoir et mes vœux dans ces établissements ecclésiastiques, dont si longtemps j'ai redouté les progrès ! Sauront-ils bien au moins comprendre notre faute ? en profiteront-ils ? saisiront-ils la part qui leur est délaissée ? S'ils prennent hautement en main cette cause des lettres, qu'on nous condamne à trahir, l'avenir est à eux."

Je me tais, messieurs, je vous laisse sur ces paroles. Vous n'aviez pas besoin de l'avertissement : il a son prix pourtant ; vous en profiterez, et vous me pardonnerez, j'espère, cette témérité, qui m'étonne moi-même d'avoir si longtemps abusé de votre indulgence. Il me fallait, pour interrompre ainsi les joies de ce jeune auditoire, les exigences d'une conviction profonde. Il s'agit ici, croyez-moi, de notre intérêt le plus cher. Le culte et l'amour des lettres, l'avenir de la civilisation chrétienne, c'est une seule et même cause : vous en serez les heureux défenseurs.

LES REDEVANCES DU PAPE.

Nous recueillons d'une correspondance de Rome, publiée par le *Journal des Débats*, quelques détails qui ne feront pas double emploi, bien qu'ils se rapportent à des actes dont nos correspondants ont déjà parlé :

" Dans la journée du 28 juin, après les premières vêpres, le Pape a revendiqué les redevances qui devaient être payées à la chambre apostolique, consistant ensemble en 9,000 écus, 12 calices, 25 ciboires et 9 plateaux d'or ou d'argent, et environ 450 livres de cire blanche, de sucre ou de poivre.

“ Parmi les redevances qui ne sont plus payées, on cite celle de la haquenée qu’offrait le roi de Naples avant 1788, en reconnaissance de la suzeraineté du Saint-Siège sur les Deux-Siciles ; celle de 9,000 ducats que soldait le duc de Parme avant 1730, aux termes de l’inféodation du duché à la famille de Farnèse en 1545 ; celle d’un calice d’or de la valeur de 2,000 écus que présentait, avant 1851, le roi de Piémont pour l’aliénation, en 1741, en faveur de la maison royale, de certains territoires situés en Piémont.

“ Par égard pour la maison royale de Naples, qui lui a donné l’hospitalité en 1848, 1849 et 1850, Pie IX a cessé de réclamer la haquenée, mais sans rien abandonner de ce qu’il considère comme son droit. Le 28 encore, au moment où le Pape, se rendant aux premières vêpres, entrait sous le vestibule de la basilique, précédé de toute sa cour et entouré d’une foule considérable, Mgr Pasqualoni, procureur du tribunal de la Chambre, s’est présenté, et a lu la protestation suivante :

“ On avait coutume, très saint Père, en ce jour anniversaire où les feudataires de l’Eglise romaine doivent payer les redevances usuelles à la chambre apostolique, de toucher aussi celle en reconnaissance du droit suprême et direct du Saint-Siège, sur le duché de Parme. Mais comme ce territoire est occupé depuis plusieurs années par le pouvoir séculier, moi, procureur général de Votre Sainteté et de la chambre apostolique, je proteste contre cette occupation, déclare que le duché appartient de plein droit au Saint-Siège et prie Votre Sainteté d’acquiescer à ma protestation avec bienveillance et de vouloir bien défendre ce légitime droit de l’Eglise.”

Le Pape a répondu :

“ Nous accueillons votre protestation : tout ce qui a été fait jusqu’à ce jour pour la défense de notre droit sur la possession de notre duché de Parme, nous le ratifions et confirmons aujourd’hui, et pour revendiquer ce patrimoine des saints Pierre et Paul, fort de l’assistance de Dieu et de ces deux apôtres, nous ne négligerons rien jusqu’à notre dernier soupir.”

“ Le Saint-Père, en terminant, a protesté aussi contre les usurpations du gouvernement italien au préjudice de l’Etat de l’Eglise ; après quoi il a exprimé le vœu que le Tout-Puissant fit luire des jours meilleurs et ramenât dans la voie de la lumière divine les hommes égarés. Cette persistance du chef de la chrétienté à n’accepter aucun des faits depuis longtemps accomplis dit assez quelle sera l’importance du prochain Concile.”

Le *Journal des Débats*, qui n’ignore pas l’histoire, aurait pu ajouter plusieurs particularités curieuses à ces détails qui l’intéressent.

L’unité de l’Italie a été faite dans la main de l’Eglise, et si elle y

avait été maintenue comme le voulaient la sagesse et la piété de ses fondateurs, beaucoup de causes de trouble eussent été ôtées du monde.

En déléguant pour diverses causes leur souveraineté, les Papes ont voulu attester cette souveraineté légitime, et dans l'intérêt même de l'Italie, non moins que dans l'intérêt de la religion, se réserver la suzeraineté. Par là ils conservaient quelque droit sur les princes auxquels ils abandonnaient le domaine utile, et qui pouvaient, l'expérience n'en était que trop claire, devenir apostats, usurpateurs, brigands, tyrans et le reste.

Les légers tributs imposés et si longtemps acquittés avaient pour but d'authentifier et le droit primitif de l'Eglise et les conditions de la cession, et l'acceptation que les princes en avaient faite. Tous ces princes se sont félonieusement affranchis.

On a observé, et il serait facile avec un peu de recherches d'en apporter les preuves, qu'aucune maison princière ni aucune souveraineté n'a longtemps conservé la paisible possession des domaines qu'elle tenait de la munificence de l'Eglise, lorsque les conditions n'en ont plus été gardées. Ce n'est pas que l'Eglise ait repris son bien, mais quelque larron est survenu.

La correspondance reproduite par le *Journal des Débats* cite Parme et Naples. Parme a cessé de payer le tribut en 1730, avec beaucoup d'arrogance; avant la fin du siècle, le larron a débusqué ces fiers infants d'Espagne, qui tenaient le Parmesan.

Le dernier ministre du roi de Naples se félicitait auprès du dernier ambassadeur de l'empereur des Français, qui l'a raconté dans des dépêches, de ne plus fournir le tribut de la haquenée; il ajoutait que Rome oserait bien le redemander un jour. Et le bon Napolitain riait encore des prétentions de Rome, que déjà le roi de Piémont entraît et emportait non-seulement la haquenée, mais toute l'écurie.

La république de Gènes, si longtemps honnête et bonne chrétienne, devait quelque chose pour la Corse: elle entra dans la voie du progrès et ne paya plus. Elle fut priée d'offrir la Corse à la France, elle s'en fit un devoir..... Deux mois après, 15 août 1769, naquit en Corse un Français, qui, bientôt, offrit encore à la France la république de Gènes.

C'est bizarre! le *Journal des Débats* s'étonnera de nos superstitions. Qu'il en prenne note pour se mieux moquer un jour. Mais enfin nous croyons qu'il ne faut rien devoir à saint Pierre; et si nous étions l'Angleterre, qui tient Malte, ou le Piémont, qui tient autre chose, nous tâcherions de régulariser nos titres en payant le tribut. Bien mal acquis ne profite jamais.

Ce qui abuse les mauvais payeurs, c'est que Saint Pierre, toujours patient et miséricordieux, fait quelquefois crédit longtemps; mais

quelquefois il se hâte, et enfin, il faut toujours payer. Ce ne sont pas d'ailleurs ces questions-là qui occuperont beaucoup le Concile. Elles tiennent au droit de propriété, fort bien défini depuis longtemps, et que l'Eglise se bornera à maintenir en dépit des faits accomplis. Le combat sera pour maintenir la liberté aux âmes, et les âmes à Dieu.

— *L'Univers.*

POLÉMIQUE SUR LE CONCILE.

I

L'on voit dans l'opinion, à propos du Concile, un mouvement qui ne justifie pas le dédain avec lequel les journaux avaient d'abord parlé de cette assemblée. Sans doute, Paris ne s'occupe pas du Concile autant que de M. Henri Rochefort, auteur de la *Lanterne*, qui ajoute l'éclat des aventures personnelles et les triomphes du bras aux vigueurs et aux triomphes de l'esprit, et qui paraît à lui seul une bien autre affaire d'Etat. Mais, après M. Rochefort, le Concile tient une certaine place, où les journaux ne pensaient point qu'il pût prétendre.

L'un d'eux, non pas des moindres par le mérite de sa rédaction, s'excusait par "l'abondance des matières," d'avoir ajourné la bulle, "ce document n'offrant, d'ailleurs, rien de très saillant." C'est la première note générale : "Rien de très saillant !" Le *Journal des Débats* lui-même n'a pas eu plus de flair. Il s'est amusé de cette vieille Eglise qui croit encore à l'importance d'un Concile œcuménique ! Il a d'ailleurs estimé que l'on pouvait bien la laisser étaler cet anachronisme. Nous prévoyons qu'il se ravisera ; il voudra bientôt ou qu'on empêche les Evêques de se rendre au Concile, ou qu'on y fasse entrer ses ambassadeurs et ses théologiens. Quand nous aurons parlé de M. Baroche, l'on saura pourquoi.

Les journaux directement révolutionnaires n'ont pas tardé à commencer l'attaque, mais toujours dans ce ton de mépris qui sied si bien à leur parfaite connaissance des choses de l'Eglise et des choses de l'Etat.

Depuis longtemps le Pape médite de convoquer le Concile. Nous en avons des documents qui remontent déjà loin. Les grandes réunions d'évêques à l'occasion du dogme de l'Immaculée Conception, de la

canonisation des martyrs japonais, du centenaire de Saint-Pierre, ont été comme autant d'assemblées préparatoires où Pie IX a pu étudier à fond le sentiment et le besoin de l'Eglise universelle, et il y a vingt-trois ans qu'il a la main sur le cœur de l'humanité.

Décidé l'année dernière, il a annoncé le Concile, et il a pris encore un an pour en tracer le programme et l'indiquer définitivement. Il l'indique dix-huit mois à l'avance, délai inaccoutumé, beaucoup plus long qu'il n'en est en apparence nécessaire, vu la facilité actuelle des communications, vu aussi l'incertitude présente de la paix à Rome et dans le monde, mais opportun sans doute pour que la prière et l'étude préparent les délibérations et fassent éclore des résolutions fortes et mûres, telles que les réclame le péril de la société. Or, ce que le Pape fait avec tant de réflexion et de sollicitude, cinquante journalistes et correspondants de journaux se persuadent sans aucune hésitation qu'ils n'ont pas même besoin d'y penser pour en juger souverainement. "C'est une vieillerie," une "absurdité," "une entreprise audacieuse contre les droits de l'esprit humain désormais consacrés par les institutions modernes." Leur décret est rendu.

Ils partent tous de ce fait patent, que l'Eglise est caduque, ignorante, dénuée de sens, et qu'ils sont, eux, pleins de jeunesse, de force, de lumière. M. Havin n'en doute pas plus pour son compte que M. Sauvestre ni aucun autre pour le sien. Ils disent des choses qui étonnent même lorsqu'on les connaît. L'un d'eux mérite non pas d'être nommé, mais d'être peint. Il a dérobé à la charité de l'Eglise ce qu'il possède d'instruction, plusieurs sont dans ce cas ; il en a profité pour proposer une *raiform ortografik* ; il a ensuite rédigé un volume pour la réforme des mœurs, que la justice a fait pourrir au greffe ; il s'est enfin institué réformateur du monde, et il figure en cette qualité à la suite de quelque illustre d'entre les subalpins. Ce monsieur ne doute aucunement de son génie, il sait positivement ce que devrait faire l'Eglise, ce que veut l'humanité ; il nous donne sa parole d'honneur de réformateur du monde, des mœurs et de l'*ortograf* que le Concile avortera.

En somme, un seul publiciste, dans cette occurrence, a su se distinguer. C'est M. Jean Wallon, le théologien de l'*Etendard*, maintenant privé de son troupeau d'ecclésiastiques masqués, dont on s'expliquait le masque, et dont on s'explique la dispersion.

M. Jean Wallon a senti le premier la portée de la non-invitation des souverains, et celle de la clause qui déclare la Bulle suffisamment publiée par l'affichage dans Rome. Ce trait dépasse la science ordinaire. L'on voit que M. Jean Wallon a lu quelque chose, et qu'il ne pêche pas tout à fait par ignorance. En effet, la clause de l'affichage,

où il s'échauffe principalement, coupe à toute chicane gallicane sur l'enregistrement des Bulles. Encore que ces mesquineries fussent médiocrement à craindre, elles sont cependant provenues. Le refus d'enregistrement n'y peut rien ; le Concile est régulièrement convoqué, et les journaux, à défaut d'autres courriers, porteront légalement la Bulle à qui doit obéir. Il faut bien que les journaux servent à quelque chose.

Pour le reste, M. Jean Wallon ne diffère de ses confrères que par la fureur plus envenimée de ses injures contre l'Eglise romaine, qui est véritablement pour lui une hérésie, et contre le Pape. Ce chrétien a la spécialité de haïr Pie IX. On n'en rencontre pas beaucoup de ce genre. Il a aussi la spécialité tout à fait rare d'être tout à fait gallican... du moins on en jurerait ! On croirait entendre un huissier de Pithou, ardent à instrumenter. Qui nous dira pourquoi M. Jean Wallon a jadis tenté d'entrer à l'*Univers* ?

Mais laissons les journaux. Pris au dépourvu sur ces matières éloignées de leurs méditations habituelles, ils ne pouvaient que montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils savent. Ils sont ennemis de l'Eglise, ils le savent ; ils ne savent pas pourquoi. Beaucoup mourront dans cette ignorance, fidèles comme ils le disent, aux maximes de nos "anciens rois" ; car les plus anti-monarchistes se trouvent instinctivement très bons *régalistes* dès que l'Eglise est en jeu. Quelques-uns —les doctes—rappellent que "nos rois" n'aimaient point les Conciles ; c'est leur raison de ne point agréer le Concile du Vatican. Ils veulent ignorer une chose, peut-être même l'ignorent-ils sincèrement, car enfin ce sont des esprits médiocrement ouverts et médiocrement cultivés.

Ils ignorent que "nos rois" et les autres rois, qui de très bonne heure commencèrent à être libéraux exactement comme ils le sont, ont ôté à la liberté des peuples tout ce qu'ils prenaient à la liberté de l'Eglise ; que c'est par ce moyen principal que le Saint Empire, admirable ébauche de république chrétienne, a dégénéré en monarchie absolue, gravitant de plus en plus vers le despotisme ; et qu'enfin ce despotisme, longtemps mitigé par les restes de la liberté de l'Eglise, mais de plus en plus envahissant et antichrétien, après avoir affaibli l'Eglise et amené la ruine de la monarchie, a préparé le monde pour une renaissance du despotisme païen. Ils ignorent cela. Ils ignorent que l'homme détaché de la loi du Christ, reçoit nécessairement pour maître un homme qui se déclare Dieu. Ils ignorent que leur unique pratique de la liberté, consistant à se séparer de la religion et à la proscrire, est précisément le vice qui les rend incapables, nous ne disons pas d'aimer, mais de pouvoir aimer et de pouvoir comprendre la liberté.

Laissons-les, et venons à des adversaires en qui nous les retrouverons, sinon notablement agrandis, du moins plus retentissants. Trois orateurs ont parlé du Concile au Corps législatif; M. Adolphe Guérout, M. Emile Olivier, et M. Baroche qui leur a répondu.

Le premier n'est pas chrétien, le second n'est pas catholique, le troisième est ministre des cultes. Tous trois sont aussi bons gallicans que M. Jean Wallon, sauf le fiel *sui generis*, le fiel de Pithou.

M. Guérout, qui a bien aussi son fiel cependant, a été le plus tortueux et le plus vulgaire; M. Olivier, le plus ingénu et le plus éloquent; M. Baroche, le plus sage, se trouvant dans l'heureuse situation de ne pouvoir rien dire. Néanmoins il a dit quelque chose de trop.

M. Guérout est député de Paris, député de notre quartier, par parenthèse. (C'est pour lui que nous devrions combattre *usque ad effusionem sanguinis*, si sa précieuse indépendance était menacée et que nous voulussions observer à la lettre la fiction constitutionnelle. Mais cela nous serait bien difficile!) M. Guérout a encore une autre qualité; il est prêtre, prêtre des hauts lieux, prêtre de Baal, prêtre saint-simonien.

Il a reçu l'onction de Ménilmontant, il a porté le costume, il a prêché. Quoique défroqué, il lui est resté de tout cela quelque chose, et beaucoup; il est sectaire dans l'âme, très ardent contre l'Eglise, grand inquisiteur pour le compte de la foi qu'il n'a plus, ou qu'il a encore, peu importe. Contre l'Eglise la haine tient lieu de foi et remplit avec joie les mêmes offices. Dès qu'il en trouve l'occasion, il débite à la charge de l'Eglise catholique un discours dès longtemps composé, dès longtemps connu. Ce discours ordinaire de M. Guérout est l'article ordinaire de son collaborateur, M. Sauvestre, ancien maître d'école à Bonne-Etable dans les départements, récuré (l'article) d'un peu de grammaire. A Ménilmontant, la grammaire valait mieux qu'à Bonne-Etable.

Il a accroché au Concile cet éternel discours, dans lequel il dénonce le clergé, l'esprit du clergé, les tendances du clergé, les vices, les forfaits antisociaux de l'enseignement du clergé. Il fait remarquer que la législation de *nos rois* est douloureusement abandonnée, qu'on néglige les quatre articles. Il demande l'exécution des articles organiques, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et que le culte catholique soit rayé du budget. C'est peu varié. Cette fois, pour donner du neuf, il a dénoncé un article de la *Civiltà cattolica*, et la liberté que prennent certains journaux français de traduire parfois cette feuille, rédigée à Rome par des Jésuites; il a fait entrevoir que le Concile aurait pour effet de renforcer ce mauvais esprit. Voilà "l'actualité,"

et voilà son discours fait. M. Sauvestre doit avoir déjà exploité l'article de la *Civiltà*, car son odeur est restée en cet endroit du discours. M. Guérout qualifie la *Civiltà* "un journal investi par un Bref du Pape d'une autorité doctrinale." Cela ne peut venir que de Bonne-Etable. Le *Moniteur* note des "exclamations sur un grand nombre de bancs." Nous le croyons bien. Un journal investi d'une autorité doctrinale !! par un Bref!!!

M. Guérout a fatigué la Chambre qui ne l'a pas en gré. Il s'est fait administrer par M. Baroche une leçon d'esprit libéral, nous pourrions dire une correction, qui a excité l'allégresse publique, et sous laquelle il a dû baisser la tête, assez penaud. Voilà son discours réfuté. C'est ainsi ordinairement que l'on réfute M. Guérout, et ainsi qu'il se retire. Mais il revient, sa passion le ramène.

Si l'ancien prédicateur de Ménilmontant est resté saint-simonien, encore une fois, nous l'ignorons. Sectaire, nous le répétons, il l'est toujours ; il a toute vive, toute jeune, toute enflammée, la passion du sectaire. Il dénoncera l'enseignement de l'Eglise, il demandera la séparation de l'Eglise et de l'Etat — et même du monde, — et la radiation du budget catholique, tant qu'il aura vie. Pour son Eglise, à lui, quand il avait une Eglise, il trouvait la liberté de l'enseignement bonne et due, l'union de l'Eglise et de l'Etat bonne et due, la subvention bonne et due ; et tout cela s'est fait.

Le saint-simonisme, devenu industriel et financier, a fait entrer l'Etat dans sa communion, tout au moins dans ses pratiques. Il a eu la subvention, et elle a été forte : mobilière et immobilière, elle se chiffre par milliards : n'attendez pas que M. Guérout en fasse le terrible compte, qu'il trouve que ce fut trop ! Cent cinquante ou deux cents millions, dit-on, sont restés dans une certaine sacristie après que la cathédrale a été fermée, et l'exercice du culte interrompu : il ne dénoncera point ce reliquat, il ne requerra point qu'on le rende au peuple.

Il est généreux pour le sacerdoce saint-simonien ; il veut bien que l'Eglise saint-simonienne signe un nouveau concordat avec l'Etat, même après qu'un autre concordat aura été par elle imposé à ses fidèles malheureux.

C'est la traduction en saint-simonien financier, de ce que nous appelons le zèle de la maison de Dieu. Mais la vraie maison du vrai Dieu, M. Guérout n'en veut pas. *Ce temple l'importune...*

LOUIS VEUILLOT.

LETTRE DE ROME.

On écrit de Vienne et presque tous les journaux ont reproduit cette nouvelle que M. de Meysenbug avait quitté Rome, et était allé rejoindre sa famille sur les bords du lac de Gencienden. La vérité est que l'envoyé extraordinaire de l'empereur d'Autriche n'a quitté Rome que dans la nuit du 12 au 13 juillet. La note de M. de Beust a mis fin à sa mission. Le contenu de cette note dévoile le caractère dissimulé et âpre des hommes qui, comme M. de Beust, sont soumis à l'esprit des écoles modernes et n'ont aucune intelligence des devoirs moraux et religieux des gouvernements. Il reconnaît le droit du Pape de protester en ce qui touche les choses de la doctrine et de la religion et lui refuse celui de s'immiscer dans les choses de l'Etat.

• C'est une thèse révolutionnaire. Que le Pape proteste tant qu'il voudra ; qu'il excommunie si bon lui semble, peu importe à la révolution, pourvu qu'elle aille son train, étende ses rapines et détruise la foi dans le cœur des populations. M. de Meysenbug part de Rome navré. C'est plus qu'un honnête homme : c'est un excellent chrétien, rempli de l'amour de Dieu, ayant une conscience très nette du rôle de l'Eglise dans le monde et y joignant un grand amour de ce vieil empire des Hapsbourg. Qu'on se figure la douleur d'un tel diplomate en voyant son pays gouverné par un protestant et livré à des juifs. Il a de l'ascendant sur l'empereur ; mais que peut l'empereur ? Toutefois, il n'est pas désespéré. Ici on n'espère humainement rien, car l'on connaît les passions révolutionnaires.

L'Autriche est sur une voie rapide, et M. de Beust, encouragé et que des conseils apportés de l'étranger ont confirmé dans ses desseins, peut dire à son tour le mot de Victor Emmanuel en 1860, et qu'en 1868 Victor Emmanuel voudrait pouvoir ressaisir : *Andremo ac fondo.*

Un catholique vient de faire remettre à Sa Sainteté deux cent mille francs. C'est chose fréquente : Il y a des âmes généreuses qui s'émeuvent fortement en face des douleurs et des extrémités de l'Eglise, et qui, comptant pour ce qu'ils valent au juste les biens de la fortune, les offrent au Vicaire de Jésus-Christ. Mais on raconte que ce catholique étant allé trouver un religieux qu'il savait très dévoué et très agréable à Pie IX, lui a demandé de l'entendre en confession, c'est

par conséquent en confession, et sous le sceau du secret, qu'il a fait son offrande. Aussi, quand Pie IX a demandé au bon religieux d'où venait cette somme considérable, celui-ci n'a-t-il pu rien dire.

Nous avons nous-mêmes un ami, très regretté des pauvres à cette heure, qui, sans conserver un silence si rigoureux, alla un jour chez le Pape et lui remit un portefeuille dans lequel se trouvait une somme encore plus considérable, fournie par lui et ses deux frères. Pie IX fut très ému quand, après le départ de cet ami, il connut le chiffre de cette offrande et apprit que les trois frères étaient à la veille d'être ruinés par une guerre qui désolait leur pays.

Notre correspondant, qui nous apportait dans sa dernière lettre que l'on attribuait à Sa Sainteté le projet de visiter l'atelier de M. Lafon, nous apprend que le Pape a daigné faire cette visite et nous donne à à ce sujet des détails que nous tenons à publier, car nous n'y voyons pas seulement l'honneur qui en revient à l'un de nos meilleurs amis, nous y relevons surtout une nouvelle preuve de la délicieuse et touchante bonté de Pie IX.

Lundi dernier, vers six heures du soir, le cortège pontifical est donc entré dans l'ancien palais Giraud au Borgo, chef-d'œuvre d'architecture florentine appartenant aujourd'hui à M. le prince Torlonia, qui ne l'habite point. L'illustre et généreux prince romain avait mis depuis quelque temps une salle du rez-de-chaussée à la disposition de M. Emile Lafon pour qu'il pût achever son tableau de la *Bataille de Mentana*.

Encore qu'il eût été prévenu ou parce qu'il avait été prévenu, l'artiste se trouvait seul avec Mme Lafon, son fils et sa fille, quand le Pape est arrivé. Il n'avait point orné de tentures et de tapis son atelier, et s'était contenté de joncher de fleurs le pavé de la cour et de la salle, ce que Pie IX a daigné remarquer en entrant. Les bons artistes ont souvent de ces grâces d'à propos ; le sentiment les leur donne.

L'artiste, sa femme et ses enfants se sont agenouillés pieusement, baisant les pieds et les vêtements de l'auguste Pontife, lequel a dit ces paroles que nous répétons pour que tous ceux qui, par la pensée, s'agenouillent aussi devant Lui, les aient comme des paroles de consolation :

— *Voilà une bonne famille chrétienne.*

Pie IX est allé droit au tableau très-brillant de couleur, très-mouvementé et relevé par un vaste cadre de bois doré, et a témoigné aussitôt le plaisir que lui causait la vue de cette scène si fidèle, qui a exigé tant d'études et de labeurs.

Le premier personnage qu'il a reconnu est Mgr. Bastide, que l'on voit au plan le plus rapproché, *aux prises avec un garibaldien.*

L'aumônier donne le crucifix à baiser au mourant. Le crucifix est l'arme du prêtre qui fait entrer la grâce et l'amour dans les blessures de l'épée, qui fait succéder à la mort du champ de bataille la vie de l'éternité.

Pie IX examinant attentivement la scène, en a désigné les héros.

—“Voici bien le colonel Allet, a-t-il dit... Voilà Charrette... Comme les méchants se plaisent au mensonge. Ils ont dit qu'il s'était séparé de nous... Et c'est absolument faux.”

Après un moment, le Pape regardant toujours, a ajouté en manière de réflexion :

—Ah ! le démon s'agite singulièrement en ce moment ci.

Puis il a reconnu l'état-major, désignant le général Kanzler et le général de Polhès, et trouvant que le comte de Caserte était bien à sa place.

Les deux drapeaux et l'armée française ont attiré son attention, et il a suivi, avec des marques d'intérêt, le récit de l'action telle que le peintre l'avait retracée, et telle que Lui, le suprême Pontife, l'avait voulue, car l'histoire dira que dans ce succès, où les armes de la France ont eu un honneur plus réel et plus profitable qu'en aucune autre rencontre sur le sol de la Péninsule, il revient à la personne même de Pie IX une grande part : la part que Pie V, de son oratoire, où il était dans l'extase de la prière, prit à Lépante.

Nous avons dit déjà les mérites de l'œuvre de M. Emile Lafon. Le paysage y est admirable. Pie IX, voyant le mont Soracte, qui dresse à l'horizon sa croupe dorée par les rayons du soleil couchant ; s'est mis à réciter des vers d'Horace : *Candidum Soracte*, etc.

Et il accompagnait toutes ses paroles de ce sourire charmant, de ce regard vif et tendre, de ce geste animé qui le rendent si cher à tous ses enfants. Il a eu pour notre ami des éloges d'une délicatesse extrême, et a fait dans la vie de l'artiste un jour plein de lumière, de triomphe et de bénédiction.

Avant que de partir, Pie IX s'est plu à distribuer à la famille de M. Emile Lafon des dons précieux, qu'il a appelés des accessoires, disant aussi qu'il avait malheureusement oublié d'apporter l'essentiel pour l'artiste.

L'essentiel était, à vrai dire, cette visite royale accompagnée d'une bénédiction si paternelle. M. Lafon l'a dit aussitôt au Pape en des termes très sentis, car une distinction pontificale pourra rappeler au public les mérites de l'artiste, et ne dira pas de quelle joie et de quelle reconnaissance le cœur du chrétien a été rempli.

LA RELIGION DE L'AVENIR.

“ Qu'est-ce que la jeunesse et qu'est-ce que la vieillesse d'une religion qui doit durer autant que le monde ? On parle beaucoup des premiers siècles du christianisme. En vérité je ne voudrais pas affirmer qu'ils sont passés. ”

Joseph DE MAISTRE.

I.

Un des grands leurre des âmes, dans le siècle où nous vivons, c'est ce qu'on est convenu d'appeler la religion de l'avenir. Qui n'a rencontré ce mot au bout d'une phrase sonore, à la page solennelle ou mystique d'un roman, à la dernière réplique d'une logique démontée ou d'une argumentation aux abois ? Professeurs, économistes, historiens, moralistes, même mathématiciens, quel est celui de nos hommes d'Etat ou de nos hommes d'étude qui ne se soit, de temps à autre, attribué la seconde vue, qui ne se soit sacré prophète et précurseur de la religion de l'avenir ? “ C'est toute une légion de Moïses apocryphes qui se lève au milieu du siècle, observait un esprit distingué de nos jours. A entendre ces hommes, ce ne sont pas des hommes, car les hommes peuvent faiblir ; ce sont les organes prédestinés d'une révélation inédite, et pour parler leur langage sacrilégement plagiaire d'une langue sacrée, Dieu s'est fait homme en eux. Ambitions naïvement sublimes ! Rien n'était fait jusqu'à ce jour, le monde roulait dans les ténèbres, la superstition étendait sur l'homme son linceul, la terre retournait à grand train vers le chaos. Un livre paraît ! Voyez, il est modeste d'aspect sinon de prétention. Qui s'en douterait ? Cette brochure est le berceau d'un monde, tout l'avenir y est en germe, résumé dans quelques feuillets. Gloire aux nouveaux prophètes ! L'humanité respire. Le monde allait périr : la religion de l'avenir va sauver le monde. * ”

Mais qu'est-ce qu'on entend par la religion de l'avenir ? Que sera-t-elle ? Quand sera-t-elle ?— Ce n'est pas l'habitude des prophètes de procéder ainsi par des définitions. La vision ne se formule pas de même que la raison, et c'est la faire déroger que de la faire descendre à ces explications parfaitement indignes de sa divinité. “ La divinité étant anonyme n'en est que plus puissante, le dogme étant mystérieux n'en est que plus sacré, la foi n'engageant à rien n'en a que plus d'adeptes, et tout le monde y gagne puisque tout le monde est d'accord, jusqu'au moment où il faudra s'entendre. ” Vous souvenez-vous de ce que

* M. Caro, *Etudes morales sur le temps présent*, 1re partie, I, p. 3.

Schiller a raconté de l'image voilée de Sais, que les prêtres disaient être celle de la Vérité, et dont ils défendaient de soulever le rideau ? La religion de l'avenir est cette idole éternellement mystérieuse et sacrée par son mystère même.

Mais soulevez le voile cependant, et que trouverez-vous sous cette belle enveloppe ? Une phrase, une chimère, un mot de convention sous lequel chacun reste maître d'abriter ses passions, ses illusions et ses convoitises. Pour M. Renan la religion de l'avenir serait peut-être l'athéisme, pour M. Vacherot ce serait le déisme, pour M. Littré ce serait le positivisme, le panthéisme pour M. Larcque, le matérialisme pour M. Berthelot, pour d'autres le socialisme, pour beaucoup le sensualisme ; et ce beau nom n'est au fond qu'une étiquette commode sous laquelle chacun reste libre de planter ses rêveries et le système de son choix. Mais que cette étiquette est heureusement choisie ! Il est toujours si facile de rallier tout le monde quand on oblige personne ! C'est un si vaste champ que celui de l'avenir ! C'est une si belle poésie que celle de l'hypothèse ! La seule chose pratique que l'on connaisse d'elle c'est qu'elle est la liberté ; la liberté de l'esprit voilà celle que l'on préconise ; la liberté des sens, voilà celle qu'on sous-entend. Cela ne suffit-il pas à inspirer les chants dont la salve la muse des romans émancipés et des petits journaux ?

Les philosophes eux-mêmes ne se défendent pas de cet enthousiasme :

“ Ayez confiance, ô vous que la Providence fit naître dans ces tristes jours, s'est écrié l'un d'eux dont j'ai dit ailleurs les tortures. Un germe d'avenir et de vie fermente au sein de cette corruption ; et ce que vous prenez pour la mort n'est qu'une métamorphose. Une génération nouvelle s'élève qui a pris naissance au sein du scepticisme... Une foi nouvelle s'est fait présenter à eux ; ils s'attachent à cette perspective ravissante avec enthousiasme, avec conviction, avec résolution. L'espérance des nouveaux jours est en eux. Ils en sont les apôtres prédestinés, et c'est dans leurs mains qu'est le salut du monde*.”

Mais c'est bien autre chose quand le délire des poètes vient renchérir sur l'exaltation des philosophes ! Ceux-là montent sur le trépied, et l'inspiration déborde de leurs lèvres en métaphores sublimes.

“ Oui, nous sommes dans la nuit, s'écrie une de ces prophétesses en style de pythonisse ; oui, nous sommes dans la nuit, tout est froid, tout est triste... Mais vous qui êtes jeunes, levez-vous et regardez. Le matin descend déjà sur vous à travers les pampres et les giroflées de votre fenêtre. Votre lampe solitaire lutte et pâlit, le soleil va se lever ; la terre, sentant ses entrailles se féconder, s'étonne et s'émeut comme une jeune mère, quand pour la première fois l'enfant a tressailli †.”

* Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 18.

† *Lettres à Marcie*.

Il n'en est pas moins vrai qu'en attendant ce lever d'un soleil radieux, nous marchons à tâtons, nous meurtrissant la tête dans l'obscurité. Mais heureusement voici qu'un autre hiérophante, M. E. Quinet, se charge, à sa manière, de rassurer nos craintes : " Ne nous effrayons pas trop de ces abîmes qui s'entr'ouvrent tout à coup sous nos pas. Ni la croyance ni le scepticisme ne sont épuisés, l'une et l'autre auront des joies et des douleurs nouvelles. On verra d'autres Job, d'autres Prométhée, d'autres Faust qui ne cesseront de chercher d'autres cieux ! "

Puis arrive un troisième inspiré qui, devant les âges, chante le *factum est* de la transformation sociale et religieuse ; et heureux de penser qu'il aura aidé peut-être à bâtir les murailles de la cité nouvelle, ne fût-ce qu'avec sa lyre, il stipule déjà le prix de la reconnaissance.

" O peuples de l'avenir, s'écrie-t-il dans cette prose où l'image étouffe entièrement la pensée, ô peuples de l'avenir, lorsque par une chaude journée d'été vous promenez vos regards sur un horizon immense où il n'y aura pas un seul épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, ô hommes libres, quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui ne seront plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez, plaignez-nous plus que tous vos pères, car nous avons tous leurs maux et nous avons perdu ce qui les consolait ||. "

" O Grecs ! ô Grecs, disait Solon aux Athéniens, vous n'êtes que des enfants ! " C'est la pensée qui vient en voyant ce siècle vieux de folies et de souffrances qui voudrait s'étourdir sur sa décrépitude par des rêveries de jeunesse et des espoirs puérils !

J'ai voulu les exposer. Quant à les réfuter, cela n'est pas possible. On réfute une doctrine, on discute un système : réfute-t-on un Dieu ? discute-t-on une chimère ? C'est la tâche du sens commun d'en faire bonne justice, et lui seul y suffit. Il suffit de croire en Dieu, il suffit de reconnaître qu'un Être puissant et sage préside à nos destinées, pour s'assurer que cet être a dû donner aux hommes une religion toute faite. Et en effet, peut-on se figurer un Dieu qui, nonobstant le dessein de nous attirer à lui, condamnerait le genre humain à marcher sans relâche vers un but incertain dont il approche sans cesse sans pouvoir jamais l'atteindre ? Se figure-t-on une sagesse servie par la toute-puissance, la bonté et l'amour, voyant de loins agiter une créature aimée, altérée de voir son objet, haletante de le posséder, mais forcée fatalement à poursuivre l'inconnu et roulant dans le cercle de l'éternel *devenir* ? Est-il compréhensible que, depuis cinq mille ans, l'homme ait été laissé dans les ténèbres grossières des religions mauvaises, et que son créateur ait tardé indéfiniment à

envoyer vers lui les nouveaux révélateurs et les hiérophantes de la saine croyance ?

Cette hypothèse absurde est de plus une hypothèse affreusement cruelle ; car quelle consolation, nous, hommes du présent, qui n'avons plus la foi qui reconfortait nos pères, qui n'avons pas encore les révélations heureuses qui réjouiront nos fils, quelles consolations pouvons-nous trouver, à saluer ce char d'un prétendu progrès qui nous broie en passant, pour aller décharger des trésors inconnus dans un lieu et dans un temps où nous ne serons plus ? Ah ! qu'il faudrait alors envier le sort de nos neveux ! Eux, du moins, ils verront, ils connaîtront, ils jouiront. La nuée se changera pour eux en colonne de feu, la manne tombera du ciel, l'eau jaillira du rocher, et ils pourront enfin *étancher* à la source cette soif de vérité qui brûle toutes les âmes. Mais ne consume-t-elle pas nos âmes comme les leurs ? Et par quel sort odieux, bien proche de l'injustice, avons-nous tous les maux sans avoir aucun de leurs remèdes ? Pourquoi dans ce long siège de la cité future fait-on de nous une colonne d'assaut sacrifiée pour enlever, en faisant un chemin de nos corps, cette redoute de l'avenir où nous n'entrerons point ? Quand cela se fait à la guerre, et que ce poste est le poste choisi et demandé par les meilleurs soldats, ces hommes sont des héros, parce que le trépas dont ils sont les martyrs est le trépas de leur choix. Mais nous, cette mort morale de l'attente sans espoir, nous ne la choisissons pas, c'est le poste fatal qui nous est assigné par le malheur des temps ; nous ne sommes point des héros, nous ne sommes point des martyrs, nous sommes des victimes engagées par notre chef, que l'on dit être notre père, dans ce défilé lugubre d'où lui, ce père divin, sait que nous ne reviendrons pas !

En vérité je me demande comment une telle doctrine peut s'appeler encore celle de l'espérance ! Je cherche où est le charme d'une pareille pensée, et ce qu'elle fait de l'homme et ce qu'elle fait de Dieu ! J'aime mieux alors m'en tenir au mot de l'Évangile qui nous enjoint de repousser toute religion comme fausse, dès lors qu'elle est nouvelle, quand même un ange descendrait pour s'en faire l'apôtre. Et quant aux apôtres de la foi de l'avenir, qui ne sont pas tous des anges, l'Évangile nous prévient de nous en défier sagement comme de loups déguisés sous la toison des agneaux. Insensé qui voudrait lâcher la proie pour l'ombre, et qui verrait dans ces prometteurs autre chose que de pauvres débiteurs ruinés et insolubles, lesquels, à bout de ressources, paient de belles paroles, et nous donnent hypothèque sur je ne sais quels lointains et chimériques héritages qui ne viendront jamais.

II.

Il y a peu de temps qu'un des plus audacieux prophètes du nouveau Dieu déclarait ainsi ouverte la succession du Christ, et, prononçant sur

la tombe de la religion défunte l'oraison funèbre du passé, chantait triomphalement l'apocalypse de l'avenir. Tel est le ton général du livre de M. Taine sur *l'Italie et la Vie italienne*, long pamphlet politique dont le but manifeste est d'attiser les haines et d'enflammer les colères de la révolution contre l'Eglise et le pape. Mais dans ce persiflage il faut noter trois pages plus hardies que les autres, et qui ont fait du bruit. Ce sont celles où l'auteur, avec ce ton de juge qui lui est personnel, tranche la question religieuse, et, dépouillant le bilan du catholicisme, établit que toute sa vie comme toute sa fortune repose sur quatre forces, dont deux n'existent plus aujourd'hui que de nom, tandis que les deux autres ne se soutiennent plus que sur des étais humains. C'est dire en d'autres termes que la moitié du catholicisme est morte et que l'autre moitié est bien près de l'être*.

Premièrement ce qui a cessé d'être, selon lui, une force catholique, c'est *l'ascendant des rites*. Mais que comprend ce nom de rites ? Tantôt il semblerait qu'il entend par ce mot l'idolâtrie, "ce culte du sauvage, de l'enfant, de l'être grossier qui se fait un fétiche et qui adore le signe au lieu de la chose signifiée." Tantôt on pourrait croire qu'il s'agit uniquement de la superstition, de "cette grossièreté d'esprit qui, ne pouvant comprendre les idées nues et les sentiments incorporels, sanctifie les objets sensibles et palpables, et met toute sa foi dans un doigt de S. Yves, un froc de S. François, une statue de Ste Anne ou de la Madone dans ses habits neufs ou brodés." Assurément jusqu'ici M. Taine a beau jeu. Qu'il incrimine, autant que cela pourra lui plaire, l'aveugle crédulité "du pâtre de la Sabine et du paysan de la Bretagne," tout le monde sait bien que là n'est pas le rite catholique, et il y aurait peu de risque que l'on s'y laissât prendre, si, par un coup de son art, M. Taine n'avait soin de glisser sur la même ligne le nom des plus saintes choses, comme "l'expiation, le culte de la Vierge, des anges et des saints, les sacrements de l'Eglise, enfin l'autorité du prêtre regardé comme dépositaire de la volonté divine et comme dispensateur des choses célestes.

Mais entre ces pratiques et les superstitions qu'on vient de dénoncer, n'y a-t-il pas un abîme ? La plus pitoyable façon de raisonner n'est-ce pas celle-là même qui produit, à l'encontre d'une grande institution, l'abus que peuvent en faire les sots et les méchants ? Et par quelle injustice peut-on rendre l'Eglise catholique responsable de ces mêmes abus qu'elle est venue détruire et qu'elle combat encore ? Quelle bonne foi y a-t-il à mettre au même rang ce que nous commandons et ce que nous condamnons, l'usage autorisé, et les excès interdits, pour être plus à même de les confondre ensuite dans une réprobation dont l'Eglise catho-

* *L'Italie et la Vie italienne*, *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1865, p. 293.

lique doit porter tout le poids ? La vérité et l'erreur, la religion et l'idolâtrie, au lieu d'aller ensemble, ne sont-elles pas au contraire l'exclusion l'une de l'autre ? M. Taine le sait bien. Le prestidigitateur sait bien par quel tour de main il déroutera l'attention et embrouillera si bien la réalité et l'apparence que les yeux arriveront à les confondre. C'est dans cet art qu'excelle entre tous M. Taine, le plus divertissant des sophistes de nos jours. Et quand le tour est joué, il se présente au public en déclarant gravement que "cet ascendant des rites va se réduisant à mesure que l'instruction se propage. En France, par exemple, depuis le XVIIe siècle, cette portion des pratiques tombe en désuétude, du moins dans la classe la plus éclairée." *Fabula acta est, plaudite cives !*

Mais maintenant réduisons la chose à ses termes justes, rendons à ce mot de *rite* son sens légitime, même son sens le plus large, embrassant tout le culte avec la discipline, que restera-t-il de vrai dans les allégations hardies de M. Taine, et quel est, par exemple, de tous nos rites essentiels celui dont l'ascendant "va se réduisant à mesure que l'instruction se propage ?"

Est-ce l'expiation contre laquelle en effet l'auteur semble garder une haine instinctive ? En changeant quelque chose dans ses applications, a-t-elle rien perdu de son obligation ? et tout l'effort du sophisme, de l'orgueil et de la chair est-il parvenu à faire abroger, par exemple, ce rit de l'aveu qui est bien le plus lourd fardeau de notre loi ?

Veut-il, par ce nom de *rit*, parler de la liturgie ? Mais n'est-ce pas précisément aujourd'hui que cet ascendant reprend tout son empire à mesure qu'elle refait parmi nous son unité ?

Est-ce de l'art religieux que veut parler M. Taine ? Il y a quelques années Henri Heine écrivait : "Voyez au clair de lune le dôme de Cologne ; il devait être la bastille de l'esprit, et les papistes croyaient que dans cette prison de géant allait se consumer le génie de l'Allemagne. On ne l'achèvera pas et ce sera bien... Même un jour viendra où, loin de l'achever, on fera de sa nef une grande écurie." Plus récemment encore M. Renan proclamait dans sa pesante emphase, que nos temples croulants n'abritent plus leurs fidèles, et que nos voûtes défoncées laissent tomber l'eau du ciel sur l'autel solitaire où réside notre Jésus.— Or qu'est-il arrivé ? En dépit de M. Heine, on achève aujourd'hui la cathédrale de Cologne, et c'est l'Allemagne entière qui y a mis la main. En dépit de M. Renan, nos temples dévastés par la révolution sortent partout de terre, comme la germination après un rude hiver. En dépit de M. Taine, les rites comme les arts y retrouvent perpétuellement leur ascendant souverain sur les foules subjuguées que nos fêtes y rassemblent et y agenouillent. Est-il jamais entré dans une matinée quelconque, ou un dimanche soir à Notre-Dame des Victoires ?

De quoi parle-t-il encore ? Des anges et des saints. Il inscrit déjà leur culte sous la rubrique des superstitions surannées ; et il revient de Rome où il a vu porter au Panthéon chrétien les noms glorifiés de nouveaux saints qui sont les fleurs toujours renaissantes de l'arbre de la croix.

Il ne nous laisse pour adeptes que " les simples et les demi-simples, les peuples qui ont l'imagination chaude et qui ne savent pas lire." Or ces simples et ces demi-simples s'appelaient hier Balmès, Wiseman, Lacordaire, O'Connell, Ozanam et Donozo Cortès. Ces peuples qui ne savent pas lire, ces peuples catholiques s'appellent les Français, la moitié des Allemands, tous les Espagnols, et ces pauvres Italiens que l'on traite tour à tour ou si bien ou si mal, selon le besoin de la cause. Dans ce grand nombre de catholiques, il faudra bien avouer, en dépit du pamphlet, qu'il y en a qui savent lire, et même on en pourrait citer qui savent écrire.

Enfin, M. Taine renvoie à la religion protestante l'honneur d'avoir détruit, dans les pays réformés, l'ascendant des rites, et d'atténuer graduellement sa puissance dans les pays catholiques. Que dirait le statisticien si nous lui démontrions que le contraire a lieu, que c'est le catholicisme qui pénètre, qui entame le protestantisme moderne jusque dans ses retranchements ; et si nous lui faisons voir comment le piétisme genevois et le puseysme anglais tendent à rétablir ces *pratiques sensibles* dont l'influence, prétend-il, est ruinée sans retour ?

Chose étrange d'ailleurs et qui réfute l'erreur par ses contradictions ! Ce sont les positivistes, ce sont eux, les sectaires de l'école naturaliste, les fauteurs du matérialisme, qui jettent ainsi le dédain le plus imprévu aux rites, aux choses sensibles, et implorent l'avènement d'un spiritualisme dégagé de tout symbole, libre de toute forme, pur de tout alliage ! Mais d'où leur est donc venu cette répugnance soudaine à l'endroit de la matière et des sens ? Où ont-ils pris tout à coup ce puritanisme farouche que ne portent guère ailleurs les partisans pratiques de la morale indépendante ? Est-il donc si difficile aux sophistes de se mettre d'accord avec eux-mêmes ? Et pensent-ils avoir fait preuve d'une profonde connaissance de la nature de l'homme en dénigrant les rites qui l'élèvent à Dieu ? " Nous ne sommes ni ange ni bête, disait un philosophe, et qui veut faire l'ange fait la bête." Certes le mot de Pascal est trop extrême pour qu'il puisse jamais s'appliquer à M. Taine, qui est assurément un homme de beaucoup d'esprit. Mais l'esprit ne saurait suffire à de certaines choses. Que si Platon a dit que le poète est un être ailé, il a ajouté que le poète est un être divin. Or c'est ce côté divin, cette élévation religieuse jointe à la fermeté d'une raison maîtresse qui manque essentiellement à cet homme et à ce livre. C'est un défaut notable en matière philosophique que cette légèreté ; et quel que soit l'essor d'une belle plume de poète, en fait de raisonnement il vaut mieux s'en tenir à la maxime de Bacon : " Non des ailes, mais du plomb."

A continuer.